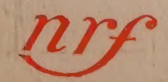
NNÉE Nº 205 1er OCTOBRE 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



RANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

A PROPOS DE JULES VALLÈS

La découverte de Jules Vallès a été l'un des grands événements de mon adolescence. C'était dans la dernière année de la guerre, et j'étais pion au Lycée de ma petite ville. Or, personne ne m'avait dit que Vallès était un grand écrivain et un grand exemple. Je n'étais nullement prévenu. Dans une petite ville comme la mienne, un jeune homme de dix-sept ans est livré à lui-même et aux Dieux.

Chez moi, les bouquinistes sont inconnus, et pour ce qui est d'aller chez le libraire, je n'y pouvais songer. Mais chaque année, à la Saint-Michel, une grande foire a lieu sur le Champ-de-Mars. Elle dure trois jours. Tous les fripiers de la ville y traînent mille objets. Tant que dure la foire ils vivent là, faisant leur cuisine en plein air sur des réchauds à charbon et dormant la nuit sous des bâches. On dirait un grand campement de nomades.

En prévision de cette foire, je faisais toujours quelques économies. Je savais y trouver des livres et c'était pour moi la seule occasion d'en acheter. Et c'est là qu'un matin, vers dix heures, je mis la main sur trois volumes en fort mauvais état. C'était *l'Enfant*, *le Bachelier* et *l'Insurgé*. Une ficelle les tenait attachés ensemble. J'osai dénouer cette ficelle, ouvrir les livres, les feuilleter. Je lus : ma main trembla. Une pudeur, et la crainte de n'avoir pas assez d'argent pour les acheter, m'agitaient. Le marchand m'interpella : ce n'était pas le lieu de lire. Je lui donnai les cent sous qu'il réclamait.

*
* *

Qu'on veuille bien songer à l'importance décisive d'une pareille trouvaille, pour un jeune homme solitaire, et qui se débat en pleine guerre, au milieu de ténèbres d'où il désespère de sortir, sans trop savoir ce qu'il cherche au-delà. N'appartenais-je pas à la « génération sans aînés » ? Cette petite ville de province où j'avais toujours vécu et où, depuis que durait la guerre, j'avais coudoyé tant d'hommes de races et de cultures différentes, n'était pourtant qu'un cachot pour moi.

Nous étions livrés aux professeurs, c'est-à-dire à la mort sous toutes ses formes. Le monde où je vivais était un triste vase de mensonges et de lâchetés. Quelle vilaine besogne on faisait dans ce lycée ! L'ordinaire et dangereuse sottise des cuistres s'était mise au service de la Patrie. Il en résultait tous les jours quelques jeunes cadavres. « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. » Dans la mesure de leur force nos professeurs étaient d'excellents cuisiniers.

On se demande pourquoi ces « clercs » qui, il me semble, ont assez bien trahi, n'ont pas comparu au tribunal de M. Benda. Il n'était pas de leur état d'inciter leurs jeunes élèves à rejoindre les armées. Il n'était pas, non plus, de leur état, de nous tromper aussi grossièrement qu'ils le faisaient, quand ils nous parlaient de l'Allemagne et de ses grands hommes. Et il est bien évident que l'amour de la guerre qui animait les adolescents, ou du moins un grand nombre d'entre eux, ne saurait être une excuse en faveur des professeurs. Si les adolescents aimaient la guerre, c'était *toujours* pour des raisons étrangères à celles que leur proposaient leurs professeurs.

Il reste beaucoup à dire sur les adolescents de la guerre, et sans doute de nombreuses années seront-elles encore nécessaires avant qu'une peinture juste de ce qu'ils furent

devienne possible. Nous n'osons plus penser à la guerre qu'en fonction d'un jugement moral, c'est-à-dire d'une lâcheté. Un nouveau « bourrage » est né, plus incommode que l'ancien, parce qu'il s'adresse à nos « bons sentiments ». En sorte qu'il est à peu près impossible de dire en quoi les adolescents aimaient la guerre, et comment cet amour leur était naturel, sans paraître odieux.

Comme beaucoup de mes camarades, j'aimais la guerre, mais à ma façon : non pour la haine, non pour le meurtre, mais pour l'amour. J'avais connu des blessés, fait amitié avec des prisonniers allemands. Quelque chose de cette puissante fraternité des hommes en guerre m'avait touché. Et si je souhaitais d'être au front, ce n'est pas que je fusse impatient de tuer ou d'être tué, mais bien impatient de participer d'une manière plus étroite à cette fraternité.

*
* *

Je ne haïssais pas mes professeurs, je souffrais de leurs mensonges. J'avais de la peine à m'y orienter. Je m'y laissais prendre bien souvent, malgré la qualité des menteurs. Mais ils avaient tant d'assurance ! Et j'avais tant de doutes dans l'esprit...

Vallès me sauva. Sans doute, avant lui, avais-je lu d'assez nombreux ouvrages, parmi lesquels se trouvaient quelques chefs-d'œuvre. Mais nul ne m'avait frappé comme celui-ci devait le faire. Je le lus bientôt partout, à l'étude, entre cinq et sept, dans ma chambre, le soir, au dortoir, quand j'étais de service, ce qui arrivait une semaine sur deux. J'avais toujours dans ma poche l'un des trois volumes de Jacques Vingtras. L'après-midi, si le temps me manquait de m'éloigner dans la campagne, j'allais me cacher à l'ombre d'une charmille qui séparait la cour des grands de la cour des moyens. Là, nul regard ne pouvait m'atteindre, et si quelquefois ma solitude était troublée, c'était par la

venue d'un blessé avec qui j'avais lié connaissance. Pour me rejoindre, il enfreignait la consigne qui lui interdisait l'accès des cours.

A chaque fois que je rouvrais le livre, il me semblait rentrer chez moi. Les longues heures où je ne pouvais pas lire, et qui étaient remplies par des besognes odieuses, étaient pour moi des heures mortes.

J'aimais Vallès sans me le dire, je l'admirais sans le savoir. Je sus bientôt par cœur et sans les avoir jamais apprises, des pages entières de l'*Enfant* et du *Bachelier*, dont je m'essayais à imiter le style fier, tout en raccourcis et en rebonds.

Au frémissement de joie que j'avais éprouvé dès l'abord, au contact de Vallès, j'avais senti que j'étais sauvé. Dans ma solitude j'avais reçu un grand compagnon. J'avais compris que désormais je pourrais faire d'autres rencontres qui m'enthousiasmeraient tout autant que celle-ci et même davantage, que je pourrais un jour oublier Vallès et reléguer dans un coin sa trilogie, mais que jamais je n'oublierais ce profond bonheur, cette délivrance et cette naissance que je lui devais. Il m'introduisait à un monde dont j'avais soif, un monde de santé, d'audace, de fierté, d'ironie, d'insolence, de liberté, vrai monde de la jeunesse.

Ce que j'aimais en lui, ce n'était pas précisément son mépris pour Homère, qui n'est qu'un tic, une attitude dont il ne faut pas être la dupe, mais sa puissante franchise, son allure toujours naturelle et courageuse. L'idéologie révolutionnaire de Vallés me touchait assurément — si tant est qu'on puisse parler d'idéologie à son propos — mais bien moins que la force débordante de son tempérament et que la fierté de son cœur. Vallès est un héros de vocation. Il ne geint pas, il ne cherche pas à exciter la pitié, comme tant d'autres, qui arrivent tout juste à exciter le mépris. La misère n'est pas pour lui un thème à exploiter, mais une réalité contre laquelle il faut se battre *joyeusement*. La meilleure qualité des œuvres de Vallès,

c'est qu'elles débordent de joie, qu'elles sont d'un bout à l'autre inspirées par un amour passionné de la vie, et qu'en raison même de cet amour elles ne mentent jamais. A cet égard, on peut le ranger à côté de tous les maîtres. Dostoïewsky et Cervantès au bagne n'ont pas cherché à exciter la pitié.

Vallès ignore la haine. Tout ce qui, chez lui, ressemble à de la haine, n'est encore que de l'amour. C'est précisément cette incapacité de haïr qui fait sa grandeur. Il n'est pas amer. Il a la profonde ingénuité des grandes âmes, et cette merveilleuse faculté d'être tous les jours un homme neuf, même aux époques les plus sombres desa vie et quand il semble qu'il doive perdre tout espoir. Un autre à sa place perdrait en effet tout espoir. Vallès non. Quelle leçon c'était pour moi qui m'étais cru malheureux ! Malheureux, certes je pouvais l'être et de diverses manières. La guerre, le lycée, y suffisaient largement. Et l'adolescence aime le « malheur » autant que l'amour ou la guerre. Mais elle ne sait pas toujours ce que c'est quele courage.

Vallès est un grand maître de courage, et de simplicité. Il est toujours plein d'aisance et de naturel, égal à la vie, égal à son destin. C'est un homme libre. Vivant avec lui comme en amitié, le lisant, le relisant tous les jours, j'appris à me regarder moi-même d'un œil plus sec. Mon « malheur » me parut non moins grand peut-être, mais plus humain. Vallès me donna de l'audace à vivre. Je vis que si mes professeurs avaient menti, que si le monde mentait autour de moi, je n'étais pas non plus sans reproches. Je m'étais souvent menti à moi-même, par complaisance, j'avais souvent manqué de ce courage qui est au-delà du courage, et qui seul fait la beauté et la grandeur de la vie.

*
* *

Cette année-là tout entière appartint à Vallès. Ce fut un secret. Nul dans mon entourage ne vit jamais quels

étaient ces livres que je lisais avec tant d'assiduité. Et pourtant ces livres ne me quittaient pas. Le seul qui les vit était un homme qui ne savait pas lire, ce blessé, qui venait me rejoindre près de la charmille, pâtre dans le civil, homme de la montagne, homme magnifique, celui-là même que M. Alain voudrait envoyer à l'école pour en faire un professeur en jaquette. Il me parlait, de la même voix, de ses moutons, de sa montagne et de la guerre. Encore, sur ce dernier chapitre, fallait-il que je l'interroge.

L'adolescence est ingrate. Quand Vallès m'eut donné tout ce dont j'avais besoin, je cessai de le lire. Les trois volumes de Vingtras furent relégués au fond d'une malle. « Autre chose ! Ailleurs ! » C'est le cri même de la jeunesse. Mais la jeunesse veut aussi, souvent, se retourner contre ce qu'elle a aimé, et, un temps, je me retournai contre Vallès. Ce fut une trahison, courte d'ailleurs. La malle qui contenait les précieux ouvrages m'avait suivi à Paris. Et c'est dans des soupentes semblables à celles qu'il avait connues, que je le relus encore. Ce fut pour moi un temps de grand bonheur. Les colères de Vallès excitaient mon admiration, mais ce que j'admirais, c'était sa colère proprement dite, et non qu'elle fut tournée contre une société. J'étais bien sûr que c'est ainsi que Vallès désirait être entendu. J'avais un ami, non un maître. Et cet ami n'exigeait de moi qu'une chose, que je fusse un homme. Nul plus que lui ne haïssait les compromis, les demi-mesures, les lâchetés sous toutes leurs formes. Il avait un même mépris pour ceux qui dédaignaient les misérables de notre sorte, et pour ceux qui se prévalaient de leur misère. Son premier et son dernier mot était : « Vis pour la grandeur, et seul. Ne triche jamais. »

*
* *

Il faut laisser aux universitaires le soin d'assigner à Vallès un rang dans une école. Mais il est amusant de se demander ce qu'en feraient aujourd'hui nos chefs de file. Un écrivain populiste? Un écrivain prolétarien? Il est probable que les directeurs des établissements populistes et prolétariens seraient fort contrariés d'avoir pour client un homme tel que Vallès. Jusqu'à présent, les Dieux leur ont épargné cette disgrâce. Qu'ils songent à renouveler leurs offrandes! Qui sait quel Vallès peut surgir demain, et tout déranger? Les hommes de sa taille sont redoutables. Ils sont faits pour la puissance et pour la liberté. Le jeu, avec eux, est dangereux. Il y faut des poignets solides. Il arrive qu'ils fassent crouler autour d'eux les murs des baraques foraines. C'est excès de joie de leur part, non méchanceté, mais cela ne fait pas le compte des directeurs. Les directeurs tiennent à leurs baraques. Les hommes joyeux, comme Vallès, entendent respirer un air pur. Il leur faut l'espace. Ils sont trop riches, trop humains, pour se contenter du maigre bouillon que leurs proposent les écoles. Ils savent que les écoles sont menteuses de leur nature, et qu'elles vont même jusqu'à mentir avec honnêteté. Mais prisonniers, leur génie mourrait. Ils deviendraient bientôt plus mélancoliques que leurs maîtres. S'ils ne sont pas eux-mêmes, ils ne sont rien. Leur destin se joue « ailleurs », dans une solitude dangereuse, loin des mots d'ordre, loin des fidélités. On les regarde comme des monstres, ou comme des fous. Ce sont des Dieux.

LOUIS GUILLOUX

SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT PAUVRE

Il est oujours délicat d'exhumer des œuvres posthumes. Le génie d'un mort gagne souvent à rester dans l'ombre. Mais lorsqu'il s'agit de Jules Vallès, que peut-on craindre ? L'auteur des *Vingtras* avait assez de talent pour affronter la postérité.

Séverine savait mieux que moi, pour l'avoir connu et servi, quelles étaient les intentions du « patron ». Ce manuscrit est longtemps resté sur sa table, à son chevet. Il aurait dû, plus tôt, voir le jour. La maladie, les soucis quotidiens nous en ont empêchés. Aujourd'hui, je suis seul. J'obéis au vœu de la morte. La dernière tombe s'étant fermée, je peux entr'ouvrir nos dossiers.

On a pris l'auteur des *Vingtras* pour un sombre misanthrope, pour un docieur ès-pessimisme, pour un doctrinaire amer et désenchanté, pour un professeur raté qui déverse sa bile sur la société marâtre. Hors Séverine, qui comprit Jules Vallès comme il méritait d'être compris ? C'était, au regard de ses familiers, un tendre et joyeux compère. Les misères de son enfance et de son adolescence ne l'avaient pas gâté, ni aigri. Il tenait de son Auvergne natale un bon sens inaltérable, une robustesse d'esprit sans faille, un optimisme si fort et si puissant qu'il confinait à la candeur.

Rien de sec, ni de tendu, en Jules Vallès. Rien de désespéré. Rien d'apprêté. Ces *Mémoires vrais* dénoncent en lui le badaud goguenard qu'il est resté jusque dans l'infortune, le gouailleur humain et sensible, l'ennemi des sectes, des clans et des partis pris.

Lisez ce qu'il écrit des anciens amis passés de l'autre côté de la barricade ! Il retient, pour en parler, ses rudesses légitimes, ses offenses toutes prêtes. Il ne les malmène ni ne les insulte. Sa jeunesse vit dans leur souvenir. Il ne l'oublie pas. Est-ce là le fait du fanatisme ? Il est temps de corriger la légende. On prête à Vallès les rigueurs des autres. Quand Vermorel s'écrie, en pleine Commune : « La mort n'est pas une excuse ! », on dit que c'est Vallès. Quand Paris flambe, on accuse l'auteur de l'*Insurgé* d'avoir joué les iconoclastes et voulu détruire le Louvre. S'il n'avait tenu qu'à lui, les otages n'auraient pas été tués...

Jules Vallès a écrit ces Mémoires en 1883, après l'exil, après l'amnis-

tie, alors que le *Cri du Peuple* reparaissait. Il était déjà malade, miné par les privations et l'ingratitude de la vie. Il aurait eu lieu de laisser déborder son amertume. Tout au contraire, c'est avec sérénité qu'il aborde le passé. Se résigne-t-il, abdique-t-il ses opinions, son intransigeance ? Il reste le vieux lion qui terrorisait Badinguet et M. Thiers. Mais il émeut et nous émeut, simplement, en s'avouant.

J'admets que certains traits aient perdu de leur valeur, que certains détails paraissent bien lointains pour nos contemporains. Mais la verve drue, gaillarde et saine de Jules Vallès dépasse l'actualité. Son œuvre défie le temps et ne craint pas l'oubli.

BERNARD LECACHE

Je n'étais pas riche ! ah ! fichtre non ! La somme que je mets dans la poche de *Vingtras,* au commencement du *Bachelier,* est bien celle que j'avais dans la mienne, lorsque j'arrivai à Paris, une nuit de printemps, en 1850.

Une belle pièce de quarante sous.

On avait eu peur que je fisse des orgies en route, ou que la diligence ne fût attaquée par des brigands, ou que je ne fusse enlevé par une hétaïre qui m'aurait dévoré mon saint-frusquin en une heure. Et je ne devais toucher qu'à Paris mon mois qui était, ma foi, de quarante francs.

Coïncidence singulière : le personnage chargé de me délivrer mes deux louis et qui devait me servir d'introducteur dans la capitale, avait été le dernier protecteur d'Hégésippe Moreau.

J'eus un frisson dans le dos, en ce matin pâle et froid, au milieu de cette cour Laffitte et Gaillard, piquée de réverbères tremblotants, en me rappelant les histoires douloureuses qu'il m'avait racontées sur son poète.

Mauvais augure ! L'homme qui avait assisté à la fin lamentable d'un célèbre se tenait au seuil de Paris quand j'y entrais, ayant faim aussi.

Par un hasard terrible, je ne pus pas toucher mes malheureux quarante francs ; mon parrain, Monsieur Adrien, directeur des Messageries de la ligne de Nantes à Paris, se trouvant absent. En désespoir de cause, je fis la chasse à

Matoussaint. Matoussaint, qui, de son vrai nom, s'appelait Charles-Louis Chassin, mon ancien camarade au lycée de Nantes, qui nous avait quittés pour venir achever ses classes à Paris et que j'avais revu quand j'étais venu moi-même redoubler ma rhétorique à Bonaparte. Charles-Louis Chassin, qui est maintenant rédacteur de la *Ville de Paris* et de la *République Française,* un homme grave et qui, aujourd'hui, me range, moi, parmi les turbulents.

Mais je ne veux pas juger et peindre ceux qui furent mes camarades de jeunesse, tels qu'ils sont aujourd'hui. Je ferai les portraits pour chaque phase de la vie où nous nous sommes retrouvés, amis ou ennemis, — la politique sépare tant de mains qui croyaient rester jointes !

A cette époque, Chassin était un garçon trapu, chevelu, avec un long buste sur de petites jambes, tonitruant, pétaradant, et soulignant toutes ses théories d'un coup de tête qui rejetait en arrière ses cheveux noirs, d'un coup de rotin qui égratignait le pavé ; ses yeux lançaient des éclairs, sa bouche lançait de l'écume. Soudain, on était tout étonné de voir sa colère tomber, de l'entendre, riant des lèvres, des épaules, du ventre, chanter un couplet dont j'ai oublié les paroles, mais dont je me rappelle le refrain :

Et ron, ron, ron, petit patapon !

Si quelqu'un reparlait des peuples martyrs, les yeux coulaient de nouveau, les grands mots vibraient : « Et rron rrron, rrron ». Puis, une blague parvenait d'un coin — il repouffait : « Petit patapon ». Au demeurant, très gai et très vivant, d'un orgueil si naïf qu'il ne gênait personne — il laissait passer là-dessous les autres, comme le colosse de Rhodes laissait les vaisseaux filer entre ses jambes.

C'est lui qui voulait interpréter, avec ses cheveux, son rotin, ses éclairs et son écume, une pièce qui se serait appelée

MOI

Joué par l'Auteur.

Voilà ce que l'on aurait collé sur l'affiche. C'est à ma propre personne qu'il parla le premier de son idée ; Ferdinand Fabre et d'autres m'ont dit qu'à eux il avait confié la première phrase qui devait être prononcée par lui tout seul, dès le lever du rideau.

Il tenait sa tête dans sa main et disait :

— Quel scélérat que mon beau-père !

Ils ont voulu rire et blaguer un garçon qui était plus rieur et plus blagueur qu'eux.

Voilà l'ami dans le sein duquel je me jetai, en arrivant dans ce Quartier Latin que je ne connaissais pas, quoique ayant fini mes classes à Bonaparte — lycée d'externes — parce que je ne m'amusais point, quand j'étais libre, à aller du côté où étaient entassés les internats qui ressemblaient par leur mine lugubre et avec leurs fenêtres grillées, à ceux où ma jeunesse avait si cruellement saigné.

C'est bien à l'Hôtel Lisbonne que Chassin demeurait, tout comme le Matoussaint du roman. L'enseigne est encore aujourd'hui la même, mais le caractère de la maison a changé. Il me semble qu'on est bien calme dans ces escaliers où galopaient, de notre temps, l'éternelle querelle et l'éternel tumulte, où les opinions diverses dégringolaient tour à tour dans le hasard des luttes oratoires ou gymnastiques, à coups de gueule ou à coups de poing.

Il y avait un couple sur le palier, qui en était souvent aux étranglades et finissait par se raccommoder à outrance. Devenu grave, et marié, et père tranquille d'enfants bien sages, le collé d'alors, qui avait toujours des égratignures aux mains ! Je l'ai aperçu l'autre jour, au pied de la tribune, à la Chambre des Députés, à la droite du chef des sténographes.

Nous avions beaucoup d'admiration pour ces amoureux sauvages qui poussaient des hurlements de damnés en se cognant et des clameurs d'extase en se réconciliant.

L'homme était laid, d'une laideur fatale, criblé de petite

vérole, comme Mirabeau ! On l'enviait tout de même : on aurait voulu être grêlé !

Il avait pour ami un garçon si long, si maigre, avec un crâne de belette, long museau, bouche fine, quenottes menues, quatre poils de moustache faisant piquant de chaque côté. Ah ! celui-là, nous le regardions avec respect ! Il s'appelait Antonio Watripon.

Antonio ! Par ces temps de proverbes et de drames espagnols et italiens, de Gennaro et de Lorenzaccio, le prénom avait un air à la fois tragique et langoureux. Les trois syllabes Wa-tri-pon, avec ce double V pour ouvrir la marche, ne sonnaient pas trop mal non plus.

Et cette signature s'étalait sur la couverture d'un livre qui portait pour titre : *Histoire des Ecoles*.

Notre histoire — celle des morts et celle des vivants ! C'était lui, ce fuseau à tête de rat, qui était le Tacite de notre Mont-Aventin ! Nous pouvions un jour mériter d'avoir notre place, glorieuse ou sanglante, dans les feuillets qu'il coudrait à son livre.

Nous fûmes tout fiers de faire connaissance avec lui sur l'escalier, et tout heureux, quand, un soir de râclée, sous prétexte d'arnica porté dans la chambre où l'on s'était battu, mais raccommodé, nous pûmes causer avec Antonio longuement. Comme les amoureux s'étaient cassé leur vaisselle sur la figure, nous avions offert notre batterie de cuisine, et l'on soupa et l'on se grisa en parlant de la Révolution, hommes et femmes, sauf moi qui étais Auvergnat.

Le livre de Watripon ne signifiait pas grand'chose, le pauvret, mais il y était question des exploits de quelques républicains du Quartier ; cela suffisait pour exciter notre passion, et même allumer sur nos lèvres parfois de l'éloquence.

Je me souviens que je ne fis point grand tapage. Une phrase de la fin parlait des journées de la *Saint-Jean*, c'est-à-dire de la bataille de Juin. Toutes les pages sur les conspirations des Ecoles ne valaient pas, pour moi, ces lignes que j'éclairais des lueurs sombres du combat social.

J'avais eu la même impression en lisant, dans l'*Histoire de dix ans*, le récit des émeutes de Lyon. Sans doute, mon origine pesait sur ma pensée. C'est par hasard que mon père avait endossé un habit de monsieur et ma mère quitté la coiffe de la paysanne pour le chapeau des bourgeoises.

Tous mes ancêtres paternels et maternels avaient gagné et usé leur vie à l'étable ou à la charrue. Malgré moi, mon cœur a toujours sauté du côté où il y avait tumulte de champ ou de faubourg, et mon sang me crie, de partout, qu'il a couru pendant des siècles dans des veines de laboureur et d'ouvrier !

Et, pendant les longues années de pauvreté que j'ai vécues au Quartier-Latin, les bonnes heures furent celles que je passai dans des familles de pauvres, où l'on avait ajouté un morceau de lard pour moi dans la soupe, chez des compatriotes tout fiers d'avoir un éduqué à leur table, ou chez de petites gens qui voulaient faire une politesse au professeur de leur fils. Ils me donnaient vingt sous pour la séance de français ou de latin. Ils débouchaient une bouteille de trois francs, cachet vert, quand j'étais de la fête. Et si je m'étais laissé faire, ils m'auraient fourré de la galette dans mes poches, — de quoi vivre deux jours dans ma mansarde. Mais il ne fallait pas paraître *avoir besoin*, et, souvent, je n'ai pas mangé à ma faim, justement parce que j'étais affamé.

*

Je n'étais pas locataire de l'hôtel Lisbonne, où l'on ne pouvait avoir une chambre à moins d'un louis.

Un louis !

J'en avais pris une de dix francs : pas un sou de moins, pas un sou de plus.

L'hôtel existe encore : *Hôtel Saint-Joseph*, seconde ou troisième maison, rue Dauphine, à droite, en partant du Pont-Neuf.

Combien coûte aujourd'hui mon taudis ?... Je n'ai pu le savoir.

Il m'est arrivé là ce qui m'est arrivé dans bien d'autres endroits. On m'a pris pour un mystificateur ou pour un fou quand j'ai dit que j'avais habité la maison, perché là-haut, au bout d'un escalier qui avait pour rampe une corde graisseuse. J'ai offert de payer le prix d'une quinzaine pour avoir le droit de rester cinq minutes en face de mes souvenirs ! On n'a pas voulu croire que j'avais été si pauvre, pas plus qu'on ne pourrait croire qu'en entrant dans ce galetas, où je n'avais que le vent et les rats pour ennemis, je me sentis tout heureux, il y a un tiers de siècle, parce que j'étais enfin mon maître.

Un de mes anciens professeurs sut mon adresse et monta chez moi. Il redescendit, épouvanté. De quelques années, il n'osa me reconnaître.

Il m'aborda, un soir, sans savoir qui j'étais : c'était pour me demander l'aumône...

On l'avait destitué pour des dettes qui avaient crié ; il avait descendu un à un les échelons de la misère, il venait de passer deux nuits dans la rue.

Je lui payai une semaine dans l'hôtel d'où il s'était enfui. Justement, mon taudis était libre, il y put dormir. C'est la dernière fois que j'ai vu la chambre et l'homme.

Plutôt que de devoir un sou, moi, j'avais résolu de vivre de pain et d'eau. Avec quarante francs par mois, je ne pouvais aller loin, et je n'engraissais guère.

Il s'agissait de travailler pourtant. Je ne sais quel hasard avait dispersé la bande ; Chassin avait été chargé par les héritiers du père Champion, l'homme aux soupes, d'écrire la biographie du défunt. Il vivait dans la famille du *Petit Manteau bleu.*

Le Royanny de Vingtras, qui s'appelait Royné à Ancenis, où il était encore notaire, il y a deux ans, s'était amouraché de mademoiselle Élisa, fille de la portière ; ils s'étaient *mis ensemble* et restaient enfermés dans un rayon de leur lune de miel. Je me trouvai un jour tout seul, sans camarade chez qui aller causer le soir, ayant bien, grâce à

Chassin, fait quelques connaissances, mais les évitant, vu ma pauvreté qui ne se noyait plus dans le fracas des discussions bruyantes et que j'isolais comme une coupable.

J'aurais peut-être rogné sur mon budget, tout mince qu'il fût, pour aller tuer les soirées trop longues dans les endroits où étaient censé s'amuser mes frères de la jeunesse des Ecoles.

J'avais du sang plein les veines, des fourmis plein les jambes, l'envie de m'étirer, le besoin de m'ébattre, des provisions de force et de santé à jeter au vent ! Mais je les avais trouvés si tristes, ces estaminets et ces bals, que les livres menteurs, lus en province, m'avaient dépeints comme des paradis de Mahomet ou les coins du Walhalla scandinave, tout pleins d'un bruit de baisers et de batailles !

Le hasard m'avais mis, la première fois où j'avais franchi le seuil d'un bal, en présence d'un homme à la face ronde et rusée, comme une tête de prêtre vieux et libertin. On faisait cercle autour de lui, les filles applaudissaient. Moi, j'en eus le cœur soulevé. Son succès était dû à une mimique ignoble dans laquelle les yeux, les lèvres, les mains se déshonoraient.

C'était le grand Chicard — il me guérit du cavalier seul pour toute ma vie.

Du reste, le tapage était conduit et la farandole menée par des barbes rousses ou brunes, mais dont plus d'une avait déjà son fil d'argent et qui faisaient éventail ou queue de vache au menton de garçons qui comptaient bien leurs trente ou trente-cinq ans — étudiants de dixième année, taillés pour la plupart en forts de la halle, ressemblant davantage, au repos, à des charpentiers qu'à des bourgeois, et, dans le bacchanal, à des *allumeurs* payés, tels qu'on en peut voir tous les hivers à Tivoli.

Les nouveaux riaient comme des bébés pleurent, d'un rire agaçant, criard et douloureux. Quelques-uns, à la chevelure absalonienne, au torse apollonien, ayant l'air de jeunes éphèbes ou de frais polichinelles, s'amusaient peut-

être vraiment, parce qu'ils enlevaient la gloire à la pointe de leurs souliers.

Mais les glorieux se comptent — vingt sur cinq cents. Restaient quatre cent quatre-vingts qui se donnaient la danse de Saint-Guy pour singer la folie de la joie.

Quelle désillusion !

Je m'étais attendu à trouver une population, débraillée sans doute, mais non grossière. J'arrivais avec l'espoir superbe d'être libre ; et voilà qu'ici, l'on était le forçat d'une gaîté sans franchise.

Je me trouvais aussi bien prisonnier chez eux que je l'avais été *chez nous*. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir fui les veillées de famille, pendant lesquelles j'avais, au moins, le temps de penser, et, dans le silence, d'écouter parler mes colères, pour venir me mêler à ce charivari monotone où il fallait choisir son cri d'animal, chaque soir, dans l'orchestre de la ménagerie !

Si, avant 1830, il y a eu un Quartier où le plaisir fut bon enfant et où l'entrain eut la voix claire commme la clairon du coq gaulois, après cette date, la jeunesse s'enroua et s'encanailla. Je parle de celle qui tenait la scène et qui hurlait sur les tréteaux, de celle qui faisait la loi et donnait le *la* à la Chaumière et au Prado.

Il ne m'en coûta rien de ne pas me mêler à cette cohue. Je fus sauvé par l'ennemi, autant que par la pauvreté, de cette vie de cancan et de boucan.

Je reconnus tout de suite que mon ambition, quoique à peine échappée de son nid de province, passait à tire-d'ailes au-dessus de leurs têtes.

Je n'étais pas un puritain et n'avais point peur du tapage, ni peur des belles filles, il s'en fallait. J'aurais tenu à fouler aux pieds tous les préjugés et à danser la bourrée sur la vertu ; c'était mon désir et mon métier de petit révolutionnaire avide de faire ses preuves au débotté. Mais je ne pus me décider à enfoncer les pattes dans la glù de cette vulgarité. Je n'eus pas le cœur, non plus, à choisir, parmi les

baluchonneuses, une fille assez solide pour partager mes crampes d'estomac et assez frêle pour pouvoir tenir à deux dans ma chambre de dix francs.

Mais, même avec de l'or plein les poches, je n'aurais pas pris dans ce cas-là.

On a parlé de la grisette. Si elle a fleuri au Quartier Latin, ce n'était certes pas de mon temps, ou bien elle y vivait isolée, avec son homme qui était un rangé et un piocheur.

Celles qui couraient les bals et levaient la jambe à la hauteur du casque du cipal, ne valaient pas un fifrelin de plus que celles que l'on traite de catins, aujourd'hui, au café Vachette.

Elles coûtaient moins cher, voilà tout, parce que tout coûtait moins cher alors. Le Quartier étant à eux ou à elles, noir et sale, traversé de ruisseaux ignobles, bordé de maisons moisies, inabordable aux étrangers, elles pouvaient vivre là-dedans en peignoir et en pantoufles — en voisines — n'ayant besoin de bottines que pour faire claquer leurs talons sur le plancher du Prado. Le soleil ne venait pas, de tous les côtés, éclairer leur dèche. A peine pouvait-il se glisser dans les rues étroites et contrefaites.

Aussi étaient-elles bien négligées et peu affriolantes, je vous assure, les Musettes du Pays-Latin !

Je fus mis en contact, — diurne et chaste, — avec une de celles qui avaient une auréole de gloire ; on l'appelait Pavillon. Elle avait été, disait-on et disait-elle, la maîtresse de tout le cénacle de Murger — elle se vantait particulièrement d'avoir fait le bonheur de Champfleury. Elle racontait ses amours avec les gestes de Chicard et les regards de sainte Thérèse. Elle était grande, portait bien une tête de juive assez étrange.

Par malheur, la fatigue, le plaisir, la misère avaient sabré son masque, ridé ses tempes, et sa bouche gardait au coin comme la trace d'un spasme qui ébranlait ses nerfs, même de longues heures après que l'extase bestiale avait cessé. Je

n'aurais pas voulu être embrassé par cette polichinelle en jupons, dont les jambes tressaillaient sans qu'on tirât le fil et qui avait tout le corps détraqué par sa vie de coucheuse et la cervelle tournée par sa réputation de bas-bleu. Elle finit à la Salpêtrière.

Les Muses étaient encore plus sinistres que les Musettes, à ce que je voyais, dans ce pays de la jeunesse. Mon entrevue avec cette soi-disant Egérie de la bande Champfleury-Murger me mit tout de suite en garde contre la réputation de fraîcheur et de dignité qu'arborait la verte Bohème. Cette guenille de Pavillon me sembla couvrir une marchandise qui avait ses mites dans les coins ! Les autres étaient fiers de causer avec elle — j'en avais le frisson et je me demandais avec stupeur si moi, qui voulais faire de la littérature, je ne recevrais sur mon petit nez en pomme de terre que des bécots comme ceux-là.

*

Mon pauvre cœur trouva, enfin, une consolation.

J'avais tellement râclé, avec des couteaux de cuisine, mes joues d'adolescent, qu'il m'était venu, sous chaque oreille, une sorte de végétation noire et sèche qui s'évidait en demi-lune à la façon des favoris en charbon pilé qui font crosse de pistolet sur les faces terreuses des muletiers andalous. J'étais très fier de ce plant de poils, qui avaient l'air de sortir d'un matelas plutôt que d'un visage.

Mais le menton et la moustache faisaient pitié, et je tournais deux fois par semaine le bouton d'une boutique au-dessus de laquelle pendait une queue de cheval et grinçait un plat à barbe. J'étais pris en entrant par une main douce, que je sens encore, et qui pend dans mon souvenir comme la main en bois rouge qui est clouée aux devantures de gantier.

Cette main en saucisse fraîche appartenait à un bras gros comme une cuisse, mais blanc comme du lait, qui était soudé à une poitrine comme je n'en ai pas vu depuis, énorme, tumultueuse, qui semblait vouloir crever un corsage de

laine, tendu comme un ventre de fauteuil. Je sens encore l'élasticité de ces ballons que je ne sais quel vent poussait et aplatissait sans cesse contre mes omoplates de dix-sept ans. Pendant ce temps-là, elle ramassait mes petits poils follets du fil de son rasoir. Mais je lisais bien dans ses yeux qu'elle ne râclait pas d'un geste indifférent ma peau de *pifferare*, que ce n'était point assez, pour elle, de me tenir le nez dans ses doigts dodus et qu'elle voulait donner à mon cœur innocent sa gorge de Percheronne pour oreiller !

Je m'y endormis, un soir, ayant été tiré gentiment par la noix de mes côtelettes, et l'épiderme tout enflammé d'un savonnage qui me donna presque un érysipèle, en me laissant des remords dont je dois ici l'aveu.

J'avais déjà fait un accroc à mes idées de socialiste, en allant dans une boutique où... travaillaient les femmes. On pouvait me reprocher cela, comme, aujourd'hui, on me reprocherait d'employer, pour le *Cri du Peuple*, des typographesses ou des sarrazins.

J'avais l'excuse du bon marché. Pour deux sous, on était lavé et barbifié, dans cette boutique-là, avec capitonnage dans le dos pendant le temps de l'opération.

Mais ça devait coûter plus de deux sous pour moi !

On m'avait oint de moelle de bœuf, on m'avait enlevé au moins pour deux francs de pellicules, tant la friction avait été généreuse et ardente. Tant qu'il *n'y eut rien*, je n'eus pas de scrupule ; et, même, en ma qualité d'Auvergnat, je me frottais les mains qui avaient des douceurs de saindoux ayant fourragé mes cheveux !

Mais, après la chute, quand sa poitrine fut à moi, presque embarrassante dans son dévouement sans borne, alors je mangeai peut-être un pain qu'un scrupuleux n'eût pas mangé — pain de savon à la violette, et à la cantharide, que je ne payais pas à sa juste valeur. Je ne donnai toujours que mes dix centimes, quoique j'embaumasse comme une fabrique de pommade.

Cela dura longtemps, pour mon bonheur. Enfin, le

hasard mit un terme à cette situation équivoque ; une de ses tantes mourut dans le Midi. Elle voulut me raser une dernière fois, et, une dernière fois, étriller doucement sa poitrine avec ma chevelure, qui, je crois, avait été frottée d'ambre gris et me semblait tirer un feu d'artifice sur mon occiput. Puis elle partit.

J'en ris aujourd'hui ; mais, dans ce temps-là, ce fut une aubaine, pour ce garçon de dix-sept ans, qui, pauvre, trouva ce trésor de chair blanche à pétrir, et qui sentit bon pendant six mois.

Ceux qui ont habité le Quartier à cette époque ne peuvent avoir oublié la barbière de la rue Saint-Jacques. Je puis donner l'adresse, aujourd'hui, et livrer mon secret. C'est d'une autre pommade que je me sers depuis trente ans !

*

J'étais étudiant malgré moi. Les paroles que je prête à Jacques Vingtras, je les avais prononcées devant mon père stupéfait, qui avait cru d'abord, le brave homme, que je voulais rire de lui. Mais je lui avais répété, d'une voix et d'un geste qui ne mentaient pas, que je préférais apprendre un travail manuel qu'embrasser une profession libérale.

Je savais ce qu'en valait l'aune, de ces professions-là.

Depuis l'âge de dix ans, dès que ma petite tête avait pu travailler, durant les longs loisirs que me faisait la vie de séquestré que j'ai menée toute mon enfance, ou pendant les insomnies qui suivaient des corrections, parfois cruelles jusqu'au supplice, et où j'écrasais des larmes, grosses comme des larmes d'homme, dans mes yeux qui ne pouvaient pas se fermer, j'avais réfléchi.

Et j'en étais arrivé, les paupières rougies, le cœur gonflé, à me dire qu'il valait bien mieux devenir ébéniste, comme mon oncle Joseph, porter le bourgeron et être son maître, une fois le rabot lâché et la colle forte refroidie, qu'être, comme mon père, un professeur esclave et misérable, dans une redingote mal faite, dont le proviseur surveillait

la trame et comptait les taches, comme il surveillait les gestes, espionnait les paroles et flairait les pas de ses subalternes.

C'était la misère, une misère qui, quand j'avais cinq ans, m'avait fait une marque dans la mémoire.

Un élève s'était présenté — qui donnait quinze francs par mois pour apprendre l'histoire — il avait fallu acheter un Bouilmier. Et, pendant des semaines, la mère et le fils durent vivre de pommes de terre à l'eau. On n'avait mangé de la viande que le jour où l'écolier avait payé. J'avais eu faim tout comme un fils de mendiant, moi, fils de bourgeois. Avec cela, on avait eu peur que les voisins se fussent aperçus de notre régime d'Irlandais, et je me souviens, de plus, que mon père croyait avoir remarqué que la femme du proviseur, l'ayant rencontré, avait obstinément fixé ses bottes fatiguées, trop fatiguées pour l'honneur du lycée. Ce regard-là ordonnait un ressemelage.

L'avancement avait marché depuis ; on ne savait plus ce que c'était que la gêne à la maison. Même, on était riche, à ce que les collègues disaient, non sans envie !

C'était le tablier de gargotière que ma mère s'était noué aux flancs, et non la toge de mon père, cousue d'hermine, qui portait dans ses plis la nouvelle fortune. On avait une tripotée de pensionnaires que l'on bourrait de panade et de hachis, à qui l'on faisait avaler des arlequins masqués de sauces habiles, et qui payaient deux fois ce que cet empiffrage coûtait, tout en ne se plaignant pas et se léchant les doigts, car elle était honnête, cette soupe, et ils embaumaient, ces plats canailles.

Mon père aspergeait ces gamins de latin et de grec pendant qu'ils faisaient la digestion. Il avait encore cinq ou six crétins qui, dans une salle du lycée, l'écoutaient en rond après la classe. On arrivait à un assez beau revenu.

Mais le collier n'en était pas moins rivé au cou — et l'homme toujours à la chaîne. Il ne gagnait même cet argent de cuisine que par charité. Le recteur ou le provi-

seur, l'inspecteur d'académie pouvaient, d'un geste, renverser la marmite. Je me rappelle une circulaire qui, un jour, fit trembler les professeurs marchands de soupe, et menaça tout l'agio culinaire greffé sur l'éducation classique. On dut éteindre les fourneaux ; ils se rallumèrent comme des lampes de conspirateurs, on put reprendre le commerce en sourdine... l'industrie ne s'en sentit pas moins frappée au cœur et les timides hésitèrent, les agrégés se remirent à tirer le diable par la queue, parce que leurs femmes ne pouvaient plus tenir la queue de la poêle.

Il y en avait, parmi ceux-là, qui avaient été nommés dans le *Journal de l'Instruction Publique*, cités à l'ordre du jour de l'Université. Le jury d'agrégation déclarait qu'ils avaient analysé le quatrième chapitre de Quintilien, comme on ne l'avait jamais fait avant eux.

Eh ! bien, oui ! Mais on gagnait plus avec le rata. Ils étaient venus échouer dans ce trou de province où les fournisseurs se fichaient bien de leur dissertation sur Quintilien, et ils avaient avantage à passer auprès des parents pour farcir mieux les boyaux que l'intellect de leurs rejetons.

Fallait-il donc qu'ils s'accrochassent dans le dos le *Journal de l'Instruction Publique* qui racontait leur gloire de Sorbonne, alors qu'on voulait seulement connaître le menu de la semaine pour les gosses ?

... Mon père avait été mis à l'ordre du jour, non pas une fois, mais deux. Il avait été conduit tout jeune au Capitole.

Le jeune Jules-Camille de Polignac, le même qui signe au *Cri du Peuple*, et qui a fait une flambée chez son père, m'est cher à un double titre — comme incendiaire — qui a allumé une théorie sans brûler grand'chose, Dieu merci — et comme descendant d'un prince qui déposa un baiser et une couronne sur le front de mon ascendant en murmurant : *Tu Marcellus eris*, ce qui veut dire : Tu seras glorieux.

Ce Polignac, natif comme nous du Velay, avait eu une idée à la Clémence Isaure. Il avait institué, entre les trois

départements de la Haute-Loire, de l'Ardèche et du Rhône, un concours de vers latins.

Ce fut M. Vallès (Louis), l'auteur de mes jours, qui eut le prix.

Son œuvre fut imprimée aux frais du prince, et elle resta longtemps chez nous comme un brevet de croix d'honneur suspendue entre le portrait de Napoléon et celui de Poniatowski, jusqu'au jour où un haut, très haut fonctionnaire de l'Université, M. Dutrey, je crois, qui s'était pris d'amitié pour mon père et avait grimpé jusqu'à son modeste logis, lui conseilla avec vivacité de faire disparaître ce témoignage de la verve poétique de ses premiers ans !

— On n'affiche pas de ces mots-là sur les murs ! dit-il en souriant.

Ma mère — non sans bouderie — rentra et cacha sous des papiers de famille la pièce de vers latins. Elle était intitulée : *Conchylia*, qui est le pluriel de *Conchylium ;* qui signifie coquillage, — un vilain mot, vraiment, et que mon oncle Joseph avait déclaré gras, bien avant M. Dutrey, en ajoutant que si la poésie latine, c'était ça, il s'en balayait le prussien. Et il faisait mine de balayer, mimique peu universitaire sans doute, mais qui traduisait la pensée d'un simple.

Et, tout jeune, j'eus une idée un peu comique de la gloire, grâce au geste discret de M. Dutrey et au geste large de mon oncle Joseph.

Mais je dus cacher, pendant toute mon enfance, un dédain qui eût été une insulte à mon père et aurait pu aussi le faire destituer. Si j'avais dit le dégoût immense, profond, que m'inspirait l'étude du latin et du grec, notre gagne-pain trempé de crachats, ce gagne-pain même manquait. Un fils de professeur blaguant ce que les professeurs vendent eût paru un fou, ou un traître.

Je m'étais contenté de ne faire que ce qu'il fallait — tout juste — pour ne pas compromettre la situation du père ; j'étais même arrivé à la vernir de gloire. J'avais eu des succès de palmarès. Il rejaillissait un peu de mon

triomphe sur le front de mon éditeur responsable que le préfet et le général félicitaient, tandis que moi, je montais ou redescendais l'estrade, la tête à cent lieues de là, humant comme une bête échappée l'odeur de feuilles et d'écorce que répandaient les branches de chênes tordues en rond sous forme de couronnes, pour les forts en thème.

Et je me rappelais les champs de Farreyrolles, leur senteur âpre, la musique des ruisseaux et des arbres — autrement belle que cette musique de régiment — et je rêvais de jeter mes livres ornés de faveurs bleues au nez de ces gens habillés en chiens savants, et de leur dire : « Je vous les revends le prix que coûte le voyage d'ici à un tremble que je connais, pas loin de la rivière, là-bas, au pays ! »

Ces petites victoires de fin d'année, tout en servant le ménage, couvraient mon *indécrottabilité*, une indécrottabilité qui a laissé des traces, non encore effacées, m'a-t-on dit, dans les collèges ou lycées, sur les bancs desquels j'usais mes culottes il y a quelque trente-cinq ou quarante ans.

Je n'affichais donc pas mon ennui, mon mépris, ma nausée, mais je n'arrivais pas non plus à les dissimuler et, quoique ayant la figure vive et jeune, j'avais l'air d'un vieux revenu de tout, tant je respirais l'embêtement et la flemme. On disait que je gelais l'encre dans les écritoires rien qu'en mettant le pied dans une classe et que j'empêchais le raisin de mûrir sur la treille qui s'étirait contre le mur de l'économat.

J'étais arrivé ainsi, cahin-caha, à la fin de mes études, après avoir redoublé ma rhétorique, à Bonaparte, mais sans avoir passé mon bachot, que, d'ailleurs, je ne tenais guère à passer.

Mais ma mère m'avait supplié, les larmes aux yeux, de ne point leur causer de chagrin et m'avait fait jurer que je passerais ce malheureux examen. Après, je choisirais mon chemin.

Pour me décider, las, d'ailleurs, de voir la figure lamentable que je faisais devant mon manuel, mon père m'avait

envoyé à Paris en plein mois d'avril. Je devais piocher jusqu'à la session d'août, et, une fois le diplôme en poche, commencer mon droit.

*

Je n'étais donc qu'étudiant en bachot au moment où j'ai commencé ce récit. Mais j'étais, malgré cela, un peu plus « dans le mouvement » que les potasseurs de droit ou de médecine que j'avais rencontrés avec les camarades ou que j'avais pour voisins au cabinet de lecture tenu, rue Casimir-Delavigne, par madame Foucault, la mère du physicien célèbre.

Celui-là était alors le chercheur enthousiaste et ardent qui, plus tard, jeune encore, devait mourir après avoir porté déjà le deuil de sa raison, ensevelie sous l'écroulement de travaux trop lourds.

Dans ce cabinet de lecture, je rencontrai l'abbé Pagenel, cette espèce de Verger inoffensif que l'Église de Paris fit enfermer comme fou parce qu'il prétendait connaître des secrets de paroisse, des crimes de sacristie. Je devais y voir aussi Gérard de Nerval, la veille même du jour où il alla se pendre dans la ruelle immonde de la Vieille-Lanterne.

Madame Foucault était représentée par une gérante, laide comme les sept péchés capitaux, avec tout un râtelier au rabais dont les crochets en simili se détachaient sans cesse et qui dégringolaient de-ci, de-là, suivant les hasards de la conversation.

Elle portait alors une robe en drap cossu, un bonnet de tulle à rubans verts, des pantoufles à ramages, et elle faisait rire, avec ses airs de macaque, bon enfant.

Elle avait l'espace devant elle et toute une forêt de cocotiers à gauler. Car elle était sa maîtresse dans ce coin bourré de livres, n'ayant qu'à montrer les comptes, le soir, à madame Foucault, qui était indulgente et bonne, et lui laissait entrevoir qu'elle lui céderait la maison un jour.

Il y a plus de trente ans de cela !

Quelle ruine, aujourd'hui !

Revenant d'exil, et trouvant une joie amère à rôder à travers les rues où j'avais commencé la campagne d'insoumis qui devait me conduire si près de la mort et si loin de la Patrie, où j'avais si longtemps traîné, obscur, inconnu, affamé — mais sûr d'être un jour debout et en vue dans le combat — j'aperçus tout d'un coup une espèce d'être sans sexe, avec une coiffe sale plantée de travers sur des cheveux gris — un amas de guenilles sur un corps avachi.

C'était l'ancienne gérante du salon de lecture de la rue Casimir-Delavigne, puis du superbe établissement de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, renversé depuis par l'expropriation, transplanté rue Soufflot, et traversé par tout le monde du professorat, des lettres, de la politique rouge ou blanche.

Oui, c'était bien elle, mademoiselle Claudine, comme nous l'appelions !

Elle était là, sous une porte de la rue Racine, où on la supportait par charité, affalée sur une chaise boîteuse, devant deux planches où traînaient quelques journaux, obtenus par charité aussi, devant l'escalier de la cave, dans la rue, ou plutôt dans le ruisseau.

Il fallait la tirer de là !

Je me demandai comment, parmi les centaines de parvenus qu'elle avait obligés, à leur début, il ne s'en était pas trouvé dix, vingt, quarante pour obtenir un kiosque à la pauvre femme !

Elle l'a aujourd'hui, ce kiosque, mais il paraît si misérable, et elle est là-dedans si lamentable et si déguenillée ! C'est rue Royale, je crois, qu'est sa guérite.

Vous la trouverez.

Dites-vous qu'elle a été célèbre, que, dans le monde entier, au fond des Amériques comme au fond des Batignolles, il y a des rois commandant à des îles ou des tribuns ayant commandé à des foules, qui ont dû de l'argent à cette septuagénaire qui fait pitié et presque honte.

Mais on préfère se boucher les oreilles ou se boucher les yeux. Même, elle m'a dit, la malheureuse, que quelques-uns, parmi les arrivés, à qui elle avait fait crédit jadis, avaient nié leur dette, et que des glorieux l'avaient volée !

Comme j'ai été heureux qu'elle ait retrouvé, dans les papiers d'antan, un compte qui remontait au déluge et que j'ai pu régler d'un coup, capital et intérêts !

Elle avait demandé à madame Foucault « du temps » pour moi et pour Thérion (l'Élysée Méraut des *Rois en Exil*). Mais souvent — avant cette requête — elle m'avait répondu par un sourire et un serrement de main quand, après avoir dévoré les journaux et les revues, je me levais et lui disais, d'une voix étranglée d'émotion : « Je vous paierai ma séance demain. »

Je ne pouvais pas toujours tenir ma parole. Même, quelquefois, le soir d'une séance orageuse à la Chambre ou d'une émotion dans un faubourg, je reparaissais sans argent encore, et pour augmenter mon passif.

Grâce à elle, j'avais toujours un abri contre le désespoir et le froid. Il m'arrivait souvent d'être pris d'un découragement noir dans ma chambre vide, où je n'osais pas user de chandelle et où je ne pouvais pas allumer de feu.

Si je ne me suis pas tué, certain soir, à bout de courage devant le spectacle de la lâcheté publique, à bout de forces contre la faim, c'est à mademoiselle Claudine que je le dois. J'allais fourrer mes pattes transies contre le poêle et me réchauffer le cœur entre les pages des livres de révolte et de passion.

Ma vie a commencé là, dans ce coin. C'est là aussi qu'elle a failli finir.

Pendant la Semaine Sanglante, je vins m'y asseoir un long quart d'heure, en pleine tempête de canon et à deux pas des Versaillais — me demandant si ma peau valait la peine que je la défendisse plus longtemps.

Je devais bien une feuille à ce pauvre petit cabinet de lecture de la rue Casimir-Delavigne.

Il est encore là. Il me semble pourtant qu'il recula d'un pas, après que mademoiselle Claudine fut montée au Saint-Hyacinthe-Saint-Michel et quand arriva mademoiselle Morel, la *petite bossue*.

Depuis, il n'a pas bougé. Mademoiselle Morel est morte ; sa sœur, qui prit la succession, a vendu, mais il vient toujours là, pêle-mêle, des académiciens et des réfractaires.

Sur quelques volumes, j'ai retrouvé l'autre jour des notes dont j'ai reconnu l'écriture — c'est moi, qui, malgré la consigne, les avis, l'*œil* dont je jouissais — c'est moi qui, trahissant tous mes devoirs, avais protesté avec la griffe du crayon contre quelque phrase qui m'irritait — dans des livres de philosophie que j'avais la bêtise de creuser quand j'avais dix-sept ans ! Je ne savais pas encore que les autres en parlent, mais jamais ne les lisent. C'est bien pourquoi les volumes ont, après trente ans, les reins encore solides et des pages non coupées, quoiqu'on les ait cités à tire-larigo, mais en prenant les citations là où il n'y avait pas à couper les pages !

(*à suivre*) JULES VALLÈS

ESSAI D'UN DISCOURS COHÉRENT

SUR LES RAPPORTS DE DIEU ET DU MONDE

> Entre l'infini et le fini il ne peut y avoir de rapport fini.
> Malebranche (*Morale*, I, III, 7.)

Le présent écrit est sorti directement de mes deux précédents ouvrages, *La Trahison des Clercs* et *La Fin de l'Eternel*, dont il est comme la conclusion nécessaire. Réfléchissant de plus en plus profondément, sous la pression même de mes lecteurs, à l'opposition que j'avais marquée dans ces ouvrages entre « laïcs » et « clercs », j'en vins à me persuader qu'elle manifeste, au fond, l'opposition de deux éternelles volontés de l'Etre : d'une part, sa volonté de s'affirmer, et de plus en plus, en tant que déterminé ou phénoménal ; d'autre part, sa volonté de se nier en tant que tel pour revenir à l'Etre infini. Promu à cette pensée, je ne m'employai plus qu'à clarifier ces idées d'Etre infini, d'être phenoménal et leur rapport mutuel. C'est le fruit de ce travail que je publie aujourd'hui.

Ceux qui trouvèrent considérable l'opposition que je dénonçai dans mes deux premiers livres la retrouveront donc ici, mais entre des vouloirs éternels, non entre des personnes. Certaines regretteront que je n'aie pas tout de suite adopté ce plan de l'impersonnel, oubliant que ma condition d'homme m'imposait de n'y monter que par la voie de l'incarné, selon le soupir du clerc :

Mens hebes ad verum per materialia surgit ! [1]

1. Suger, *Œuvres*, p. 189.

DIVISION DE CE DISCOURS

I. — De l'être pensé sous la catégorie de l'infini ou de Dieu. — *Que l'essence de l'être pensé sous cette catégorie est la contradiction à lui-même ou l'indétermination. — Que cette idée de Dieu existe chez la plupart des hommes. — Qu'en suite de cette idée, le monde phénoménal n'est concevable par rapport à Dieu que par une séparation d'avec Dieu. — Les idées de Dieu et du monde s'appellent-elles nécessairement l'une l'autre dans l'esprit ?*

II. — De l'apparition du monde phénoménal au sein de Dieu ou de sa séparation d'avec Dieu. Des principales idées qui, dans mon esprit, sont liées à cette apparition. — *Le monde en son apparition est une volonté ; — une volonté libre ; — une volonté libre qui s'exerce contre Dieu ; — il est sa propre cause ; — il est une force ; — une force victorieuse ; — une réussite ; — une affirmation arbitraire ; — une chose privilégiée. — Impérialisme ou péché originel du monde apparaissant.*

III. — De l'évolution du monde ou de l'accroissement de sa séparation d'avec Dieu. — *Le monde crée au sein de lui-même des formes de plus en plus assurées contre le retour à l'indéterminé ou à Dieu, et par là s'assure lui-même de plus en plus contre ce retour. — Principaux moments de ce travail : apparition de la matière ; — des formes supérieures de la matière ; — de la vie ; — des formes supérieures de la vie ; — de l'intelligence humaine ; apogée de la séparation du monde d'avec Dieu, suprême orgueil du monde. — Le monde, par la voie de l'intelligence humaine, divinise sa séparation d'avec Dieu et les moyens qui lui ont permis de la parfaire. Invention du Dieu impérial.*

IV. — Du retour du monde phénoménal à Dieu ou de la négation du monde phémonal par lui-même. — *L'intelligence humaine capable, et seule capable, de ramener le monde à Dieu. Ce retour exige, de la part du monde, une rupture totale avec le mode déterminé. — Biaisements avec cette exigence ou des faux retours à Dieu.*

— Progrès possible vers Dieu. — Conflit au sein du monde entre l'adoption du Dieu impérial et l'adoption du Dieu infini ; que tous les grands conflits du monde reviennent à celui-là. — Disparition possible, au sein du monde, de la volonté de retour à Dieu.

I

DE L'ÊTRE PENSÉ SOUS LA CATÉGORIE DE L'INFINI OU DE DIEU

1. *De l'être pensé sous la catégorie de l'infini et sous le rapport du temps. Que l'essence de l'être pensé sous cette catégorie est la contradiction à lui-même ou l'indétermination.*

L'idée d'être infini étant une des idées qui habitent le plus volontiers mon esprit, comme il arrive, je crois, pour beaucoup d'autres hommes, j'ai essayé de me faire de cette idée une conception aussi nette que possible.

A cet effet, et puisque l'intelligence humaine est telle qu'elle ne saurait saisir un objet dans sa totalité qu'en le prenant d'abord sous des aspects partiels, j'ai cru devoir commencer par chercher à concevoir l'être infini sous un rapport déterminé. J'ai choisi, comme s'offrant le plus naturellement à mon esprit, le rapport du temps ; j'essaierai donc de concevoir avec toute la netteté souhaitable l'idée d'être infini dans le temps et, pour cela, dirai comment je suis conduit à former cette idée. Le lecteur pardonnera s'il me faut débuter par quelques propositions qu'il trouvera sans doute trop évidentes ; elles m'amèneront très vite à d'autres qui pourront lui sembler l'être moins.

Je suppose que le monde auquel je suis lié consiste en une quantité d'être déterminée et invariable, d'ailleurs quelconque, Q, et je considère ce monde au moment où j'écris. Une question naturelle à mon esprit est de me

demander : depuis combien de temps cette quantité d'être existe-t-elle ? où bien, en introduisant la catégorie de nombre, la seule sous laquelle la pensée me soit vraiment intelligible, et adoptant, à cette fin, une unité de temps, par exemple, l'année : quel est le nombre d'années qui mesure la durée de ce monde depuis le moment présent jusqu'à son origine ?

La première réponse qui me vient est de prononcer, avec les enfants, un nombre très grand, de dire par exemple : le monde dure depuis un million d'années.

Je n'ai pas plutôt assigné au monde cette durée très grande que je reconnais pouvoir lui en assigner une autre encore plus grande ; puis, au regard de cette autre, une autre encore plus grande. Il en sera ainsi, c'est-à-dire que la durée que j'assigne au monde à partir d'aujourd'hui jusqu'à son origine en admettra une autre encore plus grande, tant que je représenterai cette durée par un nombre *fini*, si grand soit-il, la définition du nombre fini étant que, si à ce nombre n j'ajoute une unité, j'obtiens un nombre $n + 1$, *différent* du premier.

Je suis donc amené, si je veux concevoir une quantité d'être dont la durée depuis le moment présent jusqu'à son origine n'en admette pas de plus grande qu'elle, c'est-à-dire soit infinie [1], à concevoir une durée dont la mesure soit un nombre qui échappe à cette servitude inhérente au nombre fini, c'est-à-dire soit un nombre n tel que, si je lui ajoute une unité, j'obtienne un nombre $n + 1$, *non différent* de n ; un nombre n tel que j'aie

$$n = n + p$$

p étant un nombre fini, d'ailleurs quelconque [2].

Parler d'un monde infini sous le rapport du temps, c'est donc parler d'un monde dont la durée depuis le moment

1. Voir plus bas la note A.
2. Voir plus bas la note B.

présent jusqu'à son origine a pour mesure un nombre défini par la singularité que je viens d'énoncer ; ou encore c'est dire que, si je figure le moment présent du monde par un point A marqué sur une ligne droite indéfinie XY, l'origine du monde sera figurée par un point ω

ω A' A A''
X Y

tel que tout point plus éloigné de A que ω n'est autre que ω.

Or si maintenant, me plaçant en cette origine située à l'infini, je veux, en me retournant, mesurer le temps compris entre elle et le temps présent A, il arrive que la question n'a plus de sens, parce que, en raison de la définition même que je viens de donner de l'origine du temps rejetée à l'infini, la quantité de temps comprise entre cette origine et le temps présent A est telle que je puis l'augmenter ou la diminuer d'une ou plusieurs unités sans la changer [1] : ou que, si A', A'' figurent deux temps quelconques antérieur ou postérieur à A, je puis écrire :

$$\omega A = \omega A' = \omega A''.$$

(On voit d'ailleurs que si, dans mon raisonnement, au lieu de partir de A, j'étais parti de A' ou de A'', je serais arrivé au même ω.) En d'autres termes : vu depuis une origine située à l'infini, le temps présent A est le même que n'importe quel temps autre que lui ; mon temps est le même que le temps de Jules César ou que l'année 13729 ; son essence n'est plus l'identité à lui-même, mais la contradiction à lui-même et cette contradiction est le signe qu'il est vu de l'infini. L'infini dit au déterminé le mot de Jésus-Christ selon saint Ambroise : « Celui qui se nie lui-même, celui-là seul me connaît. »

En d'autres termes encore : penser le monde comme infini sous le rapport du temps, c'est le penser d'une

1. Voir plus bas la note C.

manière telle que ses distinctions dans le temps n'existent plus ; c'est le penser d'une manière telle que *les différents y sont indifférents ;* et c'est cette abolition de distinction qui est la caractéristique de l'être pensé comme infini. L'être infini dit, au sens strict de ces mots : « Tout m'est égal. »

2. *Le monde, s'il est conçu sous le mode phénoménal, doit être conçu comme ayant commencé un certain nombre d'années fini avant le moment présent.*

De ces propositions je retiens tout de suite cette conséquence :

Si le moment actuel du monde (ou quelque autre de ses moments) est pensé comme identique à lui-même et non comme étant aussi bien un autre que lui (est pensé sous la catégorie de l'identité et non de la contradiction), il faut que l'origine du monde à laquelle je rapporte ce moment soit conçue comme séparée de lui par un nombre *fini* d'années (si l'année est l'unité du temps).

On vient de voir, en effet, que, si cette origine est conçue comme séparée de lui par un nombre infini d'années, ce moment, rapporté à l'origine du monde, n'est plus pensable comme identique à lui-même, mais comme étant à la fois lui et autre chose que lui.

Si je dis que le monde est pensé *sous le mode phénoménal*, selon le rapport du temps, lorsqu'il est pensé comme présentant, selon ce rapport, des états *distincts* les uns des autres (l'idée de distinction me paraissant, comme à tout le monde, je crois, le fondement de l'idée de phénomène), la proposition que je viens d'énoncer revient à dire : si le monde est pensé sous le mode phénoménal selon le rapport du temps, il faut que l'origine du monde à laquelle on rapporte un quelconque de ses moments soit pensée comme séparée de ce moment par un nombre fini d'années.

En d'autres termes : si l'on considère le monde sous le

mode phénoménal et selon le rapport du temps et si on prétend l'expliquer comme tel, les philosophies cohérentes seront du type de celle qui déclare naïvement que le monde a commencé 4.000 ans avant Jésus-Christ, quitte à laisser dans l'indéterminé ce nombre fini d'années depuis lequel le monde existe et à se borner à dire que le monde a commencé. *Si l'idée d'une origine du monde remontant à un nombre fini d'années répugne à notre esprit tourmenté d'infini, la cohérence de la pensée exige qu'alors nous renoncions à considérer le monde sous le mode phénoménal et prononcions que toutes ses distinctions dans le temps sont illusoires.*

Cette dernière cohérence n'est généralement pas observée : on veut penser le monde à la fois comme existant depuis un temps infini et comme existant dans le moment présent, bien déterminé et distinct de tout autre ; c'est le paralogisme de l' « infini actuellement réalisé », dont un philosophe [1] a montré qu'il existe dans presque toutes les métaphysiques et dont il a fait une critique à laquelle rien de solide ne me semble avoir été opposé. Je parlerai plus loin de ce paralogisme et surtout de ses mobiles sentimentaux.

3. *De l'être pensé comme infini sous ses rapports autres que le temps. — Conséquences relatives au monde phénoménal.*

Possédant cette idée du monde pensé comme infini sous le rapport du temps, mon désir est de former maintenant l'idée du monde pensé comme infini sous d'autres rapports : l'espace, la quantité, la qualité.

1° Sous le rapport de l'espace, une suite de raisonne-

1. Renouvier, cf. notamment *Esquisse d'une classification systématique des doctrines* (2e opposition : *le fini, l'infini.*) L'inintelligibilité de l'infini actuel, dans le domaine du nombre, a été nettement formulée par saint Bonaventure ; c'est pour cette raison même qu'il veut que le monde phénoménal ait eu un commencement. (Cf. Et. Gilson, *La Philosophie de saint Bonaventure*, pp. 169, 185.)

ments analogues à ceux que je viens de faire m'amène à la proposition suivante :

Si le nombre d'unités d'espace (de mètres, par exemple) compris entre le point E de l'espace où je suis (ou un point quelconque) et le commencement de l'espace occupé par le monde (ou frontière du monde) est infini, en d'autres termes si l'espace occupé par le monde est infini, le point E, vu de la frontière du monde, est le même que n'importe quel point E', E", autre que lui ; autrement dit, sous le rapport de l'espace, l'essence du monde pensé sous la *catégorie* de l'infini est la contradiction à lui-même.

En conséquence : si le monde est pensé comme étant le siège de *phénomènes* sous le rapport de l'espace, c'est-à-dire le siège de points *distincts* les uns des autres, il faut que l'origine spatiale du monde à laquelle on rapporte un quelconque de ces points soit pensée comme séparée de ce point par un nombre *fini* de mètres ; en d'autres termes, il faut que l'espace occupé par le monde soit un espace *fini* ou *limité* ; le discours cohérent est celui qui, avec le poète, envisage la flèche lancée du point où finit le monde [1].

(Les raisonnements que je viens de faire pour le monde conçus d'une part sous le rapport du temps et d'autre part sous le rapport de l'espace seraient évidemment valables pour le monde conçu sous le rapport binaire espace-temps, dont fait état la science moderne.)

2° Sous le rapport de la quantité, et en négligeant les raisonnements intermédiaires :

Si la quantité d'être qui constitue le monde en sa totalité est infinie, une quantité d'être déterminé Q est, vue par la quantité d'être du monde total, la même qu'une quantité Q', Q", autre qu'elle.

En conséquence : si le monde est pensé comme capable de quantités d'être déterminées et distinctes Q', Q",.. il faut

1. Lucrèce, I, 961 et sq. Le passage est, d'ailleurs, un modèle de confusion entre l'idée d'espace infini et l'idée de la possibilité pour un espace fini d'en admettre toujours un plus grand que lui.

que la quantité d'être du monde total, à laquelle on rapporte ces quantités, soit une quantité non infinie. (C'est la quantité d'énergie constitutive du monde et dont la science enseigne qu'elle est constante [1].)

3° En ce qui concerne la qualité, je ferai état de ce que j'appellerai le degré d'évolution (ou de complexité) du monde à un moment donné, la qualité d'être du monde à ce moment étant signifiée par son degré d'évolution à ce moment (l'évolution est ici, comme je l'expliquerai plus loin, une grandeur mesurable, homologue à celle que les physiciens nomment l'entropie), et dirai :

Si le nombre d'unités d'évolution conçues entre l'état actuel du monde et son état initial est infini, autrement dit si la série des différents états du monde qui ont précédé son état actuel est pensée sous la catégorie de l'infini, l'état actuel du monde, rapporté à son état initial, est le même qu'un état quelconque autre que lui ; le degré d'évolution du monde actuel est le même que celui de l'âge de la nébuleuse.

En conséquence : si je considère le monde en tant que présentant des degrés de complexité distincts (en tant que phénoménal sous le rapport de la qualité), la cohérence de la pensée exige que je lui assigne un état de complexité initial bien déterminé, au-dessous duquel je n'en admettrai pas d'autre (état que je peux, d'ailleurs, prendre à mon choix [2]), et non pas que je lui attribue des états de complexité en régression à l'infini. (Cet état de complexité initial n'est évidemment déterminé par aucun autre ; en d'autres termes, l'idée du monde phénoménal est essentiellement incompatible avec l'idée d'un « déterminisme à l'infini. »)

1. Quantité d'énergie ou d'autre chose ; en vérité, la science dit : « Il y a quelque chose qui demeure constant » (H. Poincaré, *la Science et l'Hypothèse*, p. 153.)

2. Cet état de complexité au-dessous duquel je n'en admettrai pas d'autre est un concept assez semblable à la « température absolue » des physiciens.

On voit que l'idée du monde phénoménal exige que, sous tous les rapports que je viens de dire, j'assigne au monde un *commencement*, c'est-à-dire un moment où, rompant avec l'indétermination (je traiterai plus loin de cette rupture), il adopte, sous chacun de ces rapports, un état *déterminé* : un temps déterminé, un espace déterminé, une quantité d'être déterminée, un état de complexité déterminé. On remarquera que deux de ces états initiaux (l'espace et la quantité d'être) demeurent invariables, cependant que les deux autres (le temps et l'état de complexité) varient, constituant par leur variation l'évolution du monde.

4. *De l'être pensé comme infini sous la totalité de ses rapports ou de Dieu.*

J'ai jusqu'ici considéré le monde comme infini successivement sous ses principaux rapports concevables par mon esprit : temps, espace, quantité, qualité. Je formerai maintenant l'idée du monde comme infini sous la totalité de ses rapports, concevables ou non, posés simultanément et non successivement, et dirai donc : l'essence du monde conçu sous la catégorie du nombre infini et sous la totalité de ses rapports est la contradiction à lui-même sous la totalité de ces mêmes rapports. (Conséquence : le monde pensé sous la catégorie de l'identité et sous la totalité de ses rapports doit avoir un commencement sous la totalité de ces mêmes rapports.)

Si j'appelle Dieu l'être conçu sous la catégorie du nombre infini et sous la totalité de ses rapports, je dirai donc que Dieu est l'être conçu comme contradictoire à lui-même (ou indéterminé) sous la totalité de ses rapports[1].

1. Je laisse de côté ici l'idée (de Spinoza) selon laquelle ces rapports, conçus dans leur totalité, sont en nombre infini, ce qui constitue ce qu'on pourrait appeler une seconde infinitude de Dieu.

5. *Que cette idée de Dieu ne m'est nullement particulière.*

Cette idée de Dieu, que maint lecteur tiendra la fantaisie d'un esprit singulier, existe chez la plupart des hommes. D'abord la plupart pensent, bien qu'ils répugnent à tant de précision, que Dieu est l'être conçu comme infini sous la totalité de ses rapports, l'infinitude étant pour presque tous, quelle que soit leur croyance, un article organique de la divinité. Mais j'ajoute que la conception qui résulte d'une juste étreinte de cette idée d'être infini, à savoir que Dieu est la négation de l'être en tant que déterminé, me paraît, elle aussi, siéger au fond de l'âme de la plupart d'entre eux. Sans parler des philosophies dont on a pu dire que, sous une forme plus ou moins avouée, leur Dieu est toujours l'Être indéterminé [1], sans parler de ces nombreuses religions qui, bien que certaines parfois s'en défendent, prônent comme un des moyens de connaître Dieu le renoncement à nous-même comme distinct, il me paraît que les simples, ceux qui ne demandent leur théologie qu'aux besoins de leur cœur, ont (parmi beaucoup d'autres, et qui la contredisent) cette idée de Dieu, où s'évanouit la notion de distinction et de limitation dont par moments ils souffrent ; c'est ce qu'ils me semblent montrer dans ces instants où ils espèrent qu' « en Dieu s'aboliront tous nos orgueils », c'est-à-dire (c'est ce qu'ils pensent en ces instants de souffrance) tous les fardeaux de notre distinction ; ou encore lorsque, devant le corps d'un homme mort, c'est-à-dire qui a cessé, à ce qu'ils croient, de se sentir comme distinct, ils prononcent : « Il est rentré dans le sein de Dieu [2]. » Toutefois, pour des raisons que je dirai plus loin, les foules (et la plupart des philosophes), tout en

1. « Toute philosophie est un spinozisme déguisé. » (Jacobi cité par Renouvier, 2e *essai de critique générale*, t. II, p. [illegible].)

2. Par quoi ils expriment aussi que, en acquérant le sens du distinct, il en était sorti.

admettant la définition que je viens de donner de Dieu, n'en souffrent pas les conséquences, mais le dotent d'appartenances que cette définition exclut essentiellement. Ceci m'invite à bien prendre conscience des attributs incompatibles avec l'essence de Dieu telle que je viens de l'énoncer.

6. De quelques attributs incompatibles avec cette idée de Dieu ou de quelques inhabiletés de Dieu.

Le principal, le lecteur l'a déjà nommé, est la personnalité. Dire que Dieu est l'être conçu sous le mode de l'infini, c'est-à-dire du contradictoire, c'est dire qu'il est inconcevable en tant qu'être distinct et par suite en tant qu'être ayant conscience de sa distinction, ce qui est l'essence de la personnalité. C'est par des exigences totalement étrangères à celles de l'esprit qu'une certaine théologie déclare que Dieu est tout ensemble infini et personnel.

En d'autres termes, si Dieu est l'être infini, il ne connaît pas l'existence, en tant qu'exister c'est être distinct ; au sens que tout le monde donne au mot exister, Dieu, tel que je l'entends ici, *n'existe pas*.

Incapable de la personnalité, Dieu est incapable de certains attributs qui ne sont concevables qu'en liaison avec elle : la volonté, le pouvoir créateur et ordonnateur ; la colère, l'amour ou toute autre forme de la passion. J'ajouterai une inhabileté que les théoriciens de Dieu impersonnel ont moins marquée : incapable de personnalité, Dieu est incapable de moralité [1].

Un autre attribut essentiellement étranger à la nature de Dieu est la perfection, l'idée de chose parfaite c'est-à-dire achevée — accomplie — étant essentiellement incompatible, comme je l'ai rappelé ailleurs [2], avec l'idée d'être infini, mais nécessairement liée, au contraire, à l'idée d'être

1. Voir plus bas la note D.
2. *De l'idée d'ordre et de l'idée de Dieu*, N. R. F., 1er août 1930.

déterminé. (Le célèbre raisonnement du docteur chrétien, saint Anselme, est juste lorsque, ayant posé que Dieu est parfait, il en conclut que Dieu connaît nécessairement l'existence ; son erreur est de faire synonymes parfait et infini.)

Dieu, tel que je l'ai défini, ne saurait être non plus l'Etre *suprême*, si l'on entend par là plus grand que tout être fini, l'être *plus grand* qu'un être fini ne pouvant être lui-même qu'un être fini [1].

7. *Dieu ne connaît pas le prochain.*

Je marquerai encore une autre idée qu'à tort on pourrait croire incluse dans ma définition de Dieu.

J'ai dit que Dieu c'est l'être pensé d'une manière telle que, sous chacun de ses rapports, l'un quelconque de ses états, A, perd son identité et se sent le même que n'importe quel état A′, A″, autre que lui. Or il faut bien observer que ces états A′, A″, autres que A, ne sont en rien nécessairement *voisins* de A (ou *proches* de A) ; que si, par exemple, j'assimile l'être, pensé sous la catégorie du déterminé, au nombre 37, se penser sous la catégorie du divin ne consistera nullement, pour lui, à se penser comme étant en même temps les nombres voisins de lui, 36 ou 38, ni même ces nombres dits par la mathématique *infiniment voisins* de lui, mais à se penser comme étant le même que *n'importe quel nombre* autre que lui, voisin ou non voisin. En d'autres termes, l'idée de Dieu n'implique nullement l'idée de *prochain ;* si se penser sous le mode divin consiste, pour l'être déterminé, à abdiquer le sentiment de son identité, il n'implique nullement qu'il l'abdique *en faveur de son prochain*.

Il ne l'implique pas, me dira-t-on, mais il ne l'exclut pas ; me sentir selon le mode divin n'est pas nécessaire-

1. Cf. *Id.*

ment me renoncer au profit de mon prochain, mais n'est pas non plus nécessairement ne le faire point. — Cela est vrai, répondrai-je, si je pense mon prochain comme un autre que moi *quelconque parmi les autres que moi*, si je le pense comme un autre que moi au même titre qu'un cheval ou une pierre ; cela n'est pas vrai si je le pense comme un autre que moi, mais *semblable à moi*, et si j'abdique mon identité en faveur de lui pensé comme tel ; en ce cas, j'abdique, au fond, mon identité *en faveur de moi-même* et, quoi que j'en dise, ne me pense nullement sous le mode divin. (Je m'étendrai plus tard sur ces « faux renoncements. ») Or ce second sens est le seul sous lequel nous prenons l'idée de prochain et lui conférons une valeur ; l'idée de prochain est un moyen par lequel l'être déterminé pense du semblable à soi et se prolonge dans sa détermination, en tant qu'espèce, sinon en tant qu'individu ; elle est éminemment un attribut du monde phénoménal ; Dieu, je le répète, ne connaît pas le prochain.

8. *Dieu ne connaît ni l'inquiétude ni la sérénité : il connaît la liberté.*

J'ai dit que l'essence du monde pensé sous la catégorie de l'infini ou de Dieu était la contradiction à lui-même. Il est clair que cette contradiction n'a rien de commun avec cette inquiétude où se complaisent certains hommes, croyant par elle s'élever à Dieu, et qui est la contradiction qu'ils sentent ou veulent sentir entre divers mouvements de leur personnalité. Aussi bien, Dieu ne connaît pas davantage l'accord de la personnalité avec elle-même ou sérénité.

En revanche, l'idée de Dieu tel que je l'ai défini est essentiellement liée à l'idée de liberté, si j'entends par ce mot l'affranchissement de la détermination.

9. *Dieu n'est autre chose que le monde pensé d'une certaine manière.*

On a vu que, pour s'élever à l'idée de Dieu, mon esprit était parti de l'idée du monde actuel. On observera qu'en formant l'idée de Dieu, il n'a point pour cela quitté cette idée première : Dieu, en effet, selon ma définition, n'est autre chose que le monde actuel pensé d'une certaine manière ; cette manière consiste à le nier en tant qu'actuel ; mais nier une chose, c'est toujours la penser.

En d'autres termes : dans tout ce discours, mon idée centrale et constante est l'idée du monde. Tantôt je le pense en tant qu'identique à lui-même, soit sous le mode phénoménal ; tantôt je le pense en tant que contradictoire à lui-même, soit sous le mode divin ; mais, dans le second cas comme dans le premier, c'est toujours lui qui est l'objet de ma pensée. Quand je dis que A est non-A, je parle d'une manière d'être de A, je parle toujours de A ; quand je dis que, vu d'un certain observatoire, 7 est le même nombre que 20 ou 339, c'est toujours 7 qui est le sujet de ma phrase, le centre de mon discours.

Dieu n'a donc rien ici d'un être conçu en dehors du monde. Au lieu de ce mot de Dieu, qui chez tant de personnes évoque invinciblement l'idée d'un tel être, peut-être serais-je plus prudent de toujours dire, sans souci d'abréger : le monde pensé sous le mode divin. En vérité, ce qui existe pour moi ce n'est pas Dieu (substantif), c'est *le divin* (adjectif appliqué au monde).

On voit, par tout ce qui vient d'être dit, que je me sépare totalement de Descartes voulant que notre esprit, pour parvenir à Dieu, commence par se détourner du monde sensible [1] ; je tiens qu'au contraire notre esprit, pour parvenir à Dieu, doit commencer par s'attacher à ce monde et ne

1. *Réponse aux deuxièmes objections.*

le plus quitter, mais seulement s'élever en un état où il le pense d'une certaine sorte, qui est de le nier en tant que sensible. Je suis, en revanche, d'entier accord avec Spinoza, voulant que nous cherchions à connaître Dieu de notre poste [1], l'atteinte de cette connaissance étant marquée par ce fait qu'à ce moment nous penserons « notre poste » comme ayant perdu son identité et comme étant n'importe quel poste autre que le nôtre. Je m'accorde entièrement aussi avec ce philosophe qui veut que « l'idée de Dieu ne soit pensable que par rapport à l'idée du monde [2] » (encore que l'idée qu'il se fait de Dieu soit, cette fois, tout autre que la mienne); l'idée de Dieu, dirai-je, n'est que l'idée du monde pensé sous un certain rapport, lequel, encore une fois, est la contradiction.

10. *De deux manières de penser l'indéterminé.*

J'ai dit que lorsque je déclare que, vu d'un certain poste, 7 est le même nombre que 20, c'est toujours 7 qui est le sujet de ma pensée. Je voudrais, à ce propos, distinguer deux manières de penser le nombre indéterminé et, par suite, l'Être sous la catégorie du nombre indéterminé, ou Dieu :

ou bien je peux concevoir tous les nombres 1, 4, 7, 20, 339, etc..., sans aucune attention particulière et préalable pour l'un d'entre eux et les déclarer indistincts les uns des autres ;

ou bien je peux considérer particulièrement l'un d'entre eux, 7 par exemple, puis déclarer que je le conçois comme indistinct d'avec tous les autres, comme étant aussi bien 1, 4, 20, 339, etc...

Il est clair que, dans les deux cas, le résultat est le même ; j'ai toujours l'ensemble des nombres 1, 4, 7, 20, etc..., conçus comme indistincts les uns des autres ; mais,

1. *Ethique* (V, XIV, XV).
2. Renouvier, *Le Personnalisme*, p. 21.

dans le premier cas, l'idée d'indéterminé est posée d'emblée, sans rapport avec le déterminé ; dans le second, elle s'établit *à partir d'un déterminé* ; elle est une certaine manière de penser ce déterminé, laquelle, encore une fois, est de le nier en tant que tel.

Je dirai que la première manière est peut-être celle dont se pense l'Être indéterminé se connaissant d'emblée et n'ayant jamais connu d'autre état ; mais que la seconde est la forme sous laquelle moi, être déterminé, je l'atteins.

Je n'ai pas besoin de faire observer qu'il y a une différence entre l'état qui consiste, ayant connu la détermination, à la nier et l'état qui consiste à ne l'avoir jamais connue ; de même qu'entre l'état qui consiste, ayant connu la maladie, à en être guéri et celui qui consiste à toujours avoir été sain ; ce qui revient à dire que l'état du monde phénoménal parvenant à se penser sous le mode divin est profondément différent de l'état du monde se pensant sous le mode divin sans avoir jamais connu le mode phénoménal. Mais c'est l'état du monde phénoménal parvenant à se penser comme divin l'état dont ce discours recherche la possession et qui m'est, selon le mot du maître, la substance des choses espérées. [1]

(à suivre.) JULIEN BENDA

NOTE A.

Je suis donc amené, si je veux concevoir une quantité d'être dont la durée depuis le moment présent jusqu'à son origine n'en admette pas de plus grande qu'elle, c'est-à-dire soit infinie, etc...

On peut se demander d'où vient ce désir que nous avons

1. Dante, *Paradis*, XXIV, 64. — La distinction que je fais ici me semble celle que fait Spinoza (*Eth.*, V, XXXVI) quand il distingue Dieu en tant qu'infini et Dieu en tant qu'il s'exprime par l'âme humaine conçue sous la catégorie de l'éternité. On peut dire que la première partie de l'*Ethique* expose la première de ces deux manières de concevoir l'idée de Dieu et que la cinquième partie expose la seconde. C'est la raison pourquoi cette dernière partie nous attache si fortement davantage.

d'une grandeur qui n'en admette pas de plus grande qu'elle, d'une grandeur infinie ?

Essentiellement, de ce désir qu'a notre esprit — notre cœur, disait Pascal — de concevoir une chose *qui cesse enfin d'être soumise au changement*, ce changement que nous sentons comme la plus cruelle marque de notre humaine misère.

Toutefois, nous voulons que cet état qui ne connaît plus le changement (plus exactement, que le changement ne fait plus changer) soit un état *très grand* ; la cessation de changement se réalisant dans le petit ou le moyen n'a que nos mépris.

Je dirai donc que, pour notre cœur, le nombre infini c'est *l'abolition du changement obtenue à force de grandeur*.

Note B.

Un nombre (infini) n *tel que j'aie*

$$n = n + p$$

p *étant un nombre fini, d'ailleurs quelconque.*

Autrement dit, l'essence du nombre infini est d'être à la fois lui et autre chose que lui, d'être une contradiction.

Cette essence peut encore être mise en évidence par la spéculation suivante (je reproduis, en l'adaptant à des lecteurs non spécialistes, la célèbre définition de l'infini — ou *transfini* — du mathématicien allemand Georg Cantor [1]) :

Considérons l'ensemble de tous les nombres entiers, 1, 2, 3, 4, 5, etc .. Les unités, ou *éléments*, de cet ensemble sont en nombre infini.

Considérons maintenant l'ensemble de tous les nombres pairs 2, 4, 6, 8, etc... Cet ensemble n'est évidemment qu'une *partie* du premier ; cependant, il contient autant d'éléments que le premier ; en effet, à chacun de ses éléments je puis faire correspondre — et réciproquement — un élément, et un seul, du premier ; je puis considérer le nombre pair *numéro 1*, le nombre pair *numéro 2*, le nombre pair *numéro 3*, etc...

1. Cf. G. Cantor, *Sur les fondements de la théorie des ensembles transfinis* (tr. franç., A. Hermann, 1899) ; E. Borel, *Leçons sur la théorie des fonctions*, ch. I.

J'en peux dire autant pour l'ensemble de tous les nombres premiers, l'ensemble de tous les nombres carrés parfaits, l'ensemble de tous les nombres multiples de 5, etc... : chacun d'eux n'est qu'une partie de l'ensemble des nombres entiers et comprend cependant autant d'éléments que cet ensemble.

Ainsi l'ensemble des nombres entiers comprend autant d'éléments que certaines de ses parties. Or cela n'est vrai que parce que ces éléments sont en nombre infini. Si, au lieu de prendre l'ensemble de *tous* les nombres entiers, j'eusse pris l'ensemble des cent premiers, les nombres pairs n'y eussent évidemment pas été en même nombre que les nombres entiers.

D'où cette définition du nombre infini :

Le nombre infini est un nombre tel qu'il comprend autant d'unités que certaines de ses parties.

Son essence est bien la contradiction.

On remarquera que, sous cette forme, l'idée de nombre infini est une idée *positive* : le nombre infini est celui qui présente cette propriété positive de contenir autant d'unités que certaines de ses parties ; le nombre fini est celui qui en est dénué. C'est l'idée du fini qui devient négative, liée à l'idée d'une déficience.

Sous cette forme apparaît aussi avec une netteté singulière l'impossibilité, dont je parlerai plus tard, qu'il y a pour l'esprit à passer par voie de continuité de l'idée de l'infini à celle du fini : il est clair que l'esprit ne passera jamais par voie de continuité de l'idée d'un nombre qui contient autant d'unités que certaines de ses parties à l'idée du nombre ordinaire.

Cette définition moderne du nombre infini semble avoir été aperçue, il y a sept cents ans, par saint Bonaventure, lorsqu'il observe que le nombre des révolutions de lune autour de la terre, si on le porte à l'infini, est le même que le nombre des révolutions de la terre autour du soleil, bien que ce dernier soit douze fois plus petit que le premier. (Cf. Gilson, *op. cit.* p. 184.)

NOTE C.

Si maintenant, me plaçant en cette origine située à l'infini, je veux, en me retournant, etc...

Certains m'arrêteront tout de suite en me disant : « Qu'est-ce

que *vous placer* en un point dont vous venez de nous dire qu'il est lui et autre chose que lui, qu'il est indéterminé ? » Je réponds que tout mon discours va précisément consister à montrer que, lorsqu'il s'agit du point situé à l'infini, « me placer » n'a pas de sens et que c'est cette *absence de sens* qui fait qu'il est à l'infini.

D'autres me reprocheront (ils l'ont déjà fait à mon étude sur l'*Idée d'ordre et l'idée de Dieu*) d'évoquer la *distance* entre le point ω et le point A ; d'admettre donc, contrairement à tout ce que je dis par ailleurs, un rapport entre le fini et l'infini. Je conviens qu'en effet je *commence* par chercher la distance de ω à A : je *commence* par vouloir rapporter le fini à l'infini ; c'est seulement *ensuite* que je reconnais le non-sens de ces problèmes ; de même que, en face du nombre $\sqrt{2}$, je *commence* par chercher s'il ne serait pas un nombre rationnel. Dois-je rappeler à mes contradicteurs, nourris de saint Thomas, que les anges seuls ont le don de saisir la vérité sans y venir par l'erreur ?

Note D.

Dieu est incapable de la personnalité.

L'esprit du système que j'expose ici me semble avoir été admirablement saisi par Renouvier en ce passage : « Le mot décisif du panthéisme est la négation de la personnalité divine à laquelle se lie par un rapport généralement senti, sinon nécessaire, la négation de la personnalité en général, en tant que loi fondamentale du monde. » (*Philosophie analytique de l'Histoire*, tome III, p. 131.) Renouvier précise encore le système en précisant son véritable adversaire ; il ajoute : « Le christianisme (sous l'aspect de la Réforme) est la plus forte protestation contre le panthéisme en faveur du rapport de la *personne* de l'homme à la *personne* de Dieu, dans le Christ. »

Toutefois, sur un point capital, je me sépare du panthéisme, tel du moins qu'il est pratiqué par un grand nombre de ses adeptes : ceux-ci, en effet, refusent à Dieu la personnalité, mais ils la reportent au monde, conçu dans sa totalité

indivisible, et c'est le monde ainsi personnalisé qu'ils font Dieu (Spinoza lui-même semble pratiquer ce panthéisme quand il identifie Dieu à la « nature naturée » : il est vrai que la personnalité qu'on prête ici au monde n'a rien de commun avec la personnalité humaine, la seule qui importe pour Renouvier) ; pour moi aussi c'est le monde qui est Dieu, mais le monde *en tant qu'indéterminé sous chacun de ses rapports*, c'est-à-dire incompatible avec *aucun* concept de personnalité.

Renouvier, par une voie indirecte, m'a considérablement servi pour l'établissement de ma pensée en ce discours : dans son aversion profonde pour la métaphysique infinitiste, il s'est employé à montrer les conséquences ultimes (insoutenables, selon lui) qu'implique nécessairement cette position : c'est cet *infinitisme intégral* — élude, prétend-il, par tous les infinitistes — que j'ai essayé d'édifier.

V. E. N. C.

La secte fut fondée en juillet 1915. Elle se composa d'abord de deux amis, Bailly et Berthollet, elle n'avait ni titre ni devise. Ses réunions se tenaient sans mystère.

Le soldat Bailly, téléphoniste, et le soldat Berthollet, sans grade et sans emploi, chaque fois que la relève les réunissait dans le village de Ferrières, se promenaient tous les soirs, de long en large, près du cimetière. Comme c'étaient des intellectuels, ils affectaient de ne jamais parler de choses basses, surtout de la guerre. A ce régime d'ailleurs la conversation souffrait, et parfois ces jeunes gens, éloquents dans le civil, sentaient avec désespoir qu'ils n'avaient plus rien à se dire. C'est dans un de ces silences moroses, où la pensée galope toute seule, que Berthollet s'écria soudain :

— Moi, si j'y reste, je veux qu'on mette sur ma tombe : *Ci-gît Berthollet, mort de rage.*

— Eh mais ! dit Bailly, cela me paraît une très bonne formule pour les gens qui... les gens comme nous... Les morts de rage... Hé, hé !...

Il était si enchanté qu'il tira sa petite trousse, sa peau de chamois, et se polit les ongles.

*

Le soldat Bailly, sans la bêtise des dieux et des hommes, aurait dû faire métier d'avocat à Semur (Côte-d'or) où habitait Madame sa mère, dans une vieille maison à rinceaux. Il était pour son âge un peu majestueux, gras, ami de ses aises. Il se donnait des airs de lettré à l'ancienne mode. Il portait une petite édition d'Horace dans son sac ; il savait par cœur des poésies licencieuses du

XVIII[e] siècle. Il dissertait volontiers de bonne cuisine, tout en digérant le rata de la Compagnie hors-rang. Sa famille lui envoyait des petits flacons de parfum, qui le consolaient de ne pas se laver tous les jours. Il avait la coquetterie de ses mains, abîmées pourtant par des travaux ignobles. Il saluait les officiers irréprochablement, car il aimait à dire :

— Le garde-à-vous, devant ces messieurs, est une attitude distante.

*

Parmi les curieux effets de la guerre, il faut signaler sa liaison avec le soldat Berthollet, de la 11[e] compagnie. Petit homme maigre qui, sous l'uniforme, ne décolérait pas. Celui-là était un étudiant en histoire, fils d'un facteur, et surveillant d'internat au collège de Treignac (Corrèze). On le voyait affublé de lunettes noires, que tout le régiment connaissait. Plusieurs fois son capitaine, estimant cet appareil ridicule au milieu de sa troupe, avait envoyé ce mauvais soldat au major. Plusieurs fois le major l'avait autorisé à s'en parer. Berthollet ne quittait donc ses conserves qu'à la nuit close, et se permettait toutes les maladresses possibles. En retard aux corvées, soi-disant aveugle pendant les gardes, piochant comme à la fourchette, pelletant comme à la cuiller. Il inspirait à ses chefs de la honte et une vague terreur.

Car le régiment était pauvre en intellectuels.

*

Ils avaient fait connaissance sur le revers d'une colline qui domine la Somme, et où l'on avait creusé des abris pour le bataillon de réserve. Le secteur était calme. On se lavait à la rivière. On séchait son linge en plein vent. On se promenait presque librement sous les arbres. Mais au sommet du coteau, on s'était jadis battu avec fureur et ce n'était qu'une terre chauve et bouleversée. Bailly, qui vérifiait des fils, rencontra Berthollet en méditation devant un

trou d'obus. Au fond de ce trou, on apercevait les restes d'un Allemand jadis enterré par des mains pieuses, et déterré par l'explosion. Un squelette moisi, qui semblait assis dans ses loques et qui grimaçait vers le ciel bleu. Berthollet, avec un bâton, tâchait à le découvrir davantage, et quand il se sentit regardé, il expliqua :

— On ne voit plus de chairs, mais on voit encore son caleçon... Et il y a le matricule !

— Ça ferait plaisir à son adjudant, ajouta Bailly de sa voix distinguée.

De là partit leur amitié.

*

Ils avaient pris l'habitude de tenir sans danger des propos dangereux. Ils se faisaient peu de confidences privées ; ils n'échangeaient pas de friandises, car Berthollet n'en recevait pas, et Bailly était gourmand. Mais ils se réconfortaient l'un l'autre, à faire des professions de foi qui rompaient les conventions ordinaires. Le premier thème fut naturellement le mépris des gradés.

Berthollet trouvait déshonorant pour un être humain de donner des ordres à son semblable, surtout des ordres meurtriers. Il rappelait volontiers ce vieux sage de la légende arabe qui végétait immobile au pied d'un figuier, craignant, s'il eût levé le petit doigt, de blesser un des génies invisibles de l'air. En temps de guerre, tout homme qui fait du zèle, qui assume une autorité, pousse à la roue, accroît l'activité des brutes, bref se rend complice. De plus assurant son honneur ou son confort en prenant du galon, il cesse d'être authentiquement une victime.

C'est à ce sujet que Bailly trouva la devise de la secte :

— Il y a parmi nos maîtres, je le sais, des messieurs qui ont comme labarum, sur le gras du bras ou sur le derrière, « *Mort aux vaches* » ou « *à Lucie pour la vie* », Moi, si j'avais l'honneur de connaître un artiste tatoueur, je me ferais graver V. E. N. C.

— V. E. N. C.

— Voyons, cher ami : *Victime et non complice.*

*

La trouvaille eut tant de succès qu'ils se répétaient ces quatre lettres comme un mot de passe. Ils les inscrivaient fièrement en tête de leurs lettres, que dis je, de leurs cartes postales. Elles n'intriguèrent pas autant de gens qu'ils l'avaient espéré. Ils se firent faire des bagues en aluminium, qui les portaient aussi sur le chaton. Ils les gravèrent au couteau, tant bien que mal, sur un coin de leurs plaques d'identité, sur leurs quarts. Au cas où cela eût intrigué le profane, le barbare, ils inventèrent une blague latine : quelque chose d'édifiant, « *Viribus Externis Non Cedere.* Résister à l'assaut des envahisseurs ». Il y avait de quoi attendrir les lecteurs de M. Maurice Barrès.

Ils fêtèrent la fondation de cette société secrète ; ils se donnèrent un petit dîner dans une maison consignée à la troupe, située au bout du village, et qu'on appelait les *Six-Fesses,* par tradition, bien qu'il n'y eût plus là qu'une vieille harpie et sa petite-fille, une morveuse. Justement les gendarmes vinrent visiter le débit tard dans la nuit et les délinquants récoltèrent chacun huit jours de tôle. C'était un châtiment platonique. La prison n'existait pas à Ferrières, le corps de garde suffisait à peine pour le service. Mais la secte commença par connaître le martyre.

*

Les adeptes ne pouvaient guère se recruter. On avait signalé autrefois à la 9[e] compagnie un étudiant : un tout jeune homme blond, qui en fait, servait d'ordonnance. Il était mort aux attaques de décembre. On se souvenait très bien de son corps, qui resta là trois jours, couvert de givre comme un beignet sous le sucre.

Puis était venu un idiot nommé Caillat, qui se qualifiait étudiant en agriculture, et qui d'ailleurs était passé capo-

ral... On avait entr'aperçu aussi un lieutenant à binocles, agrégé de physique et chimie, qui avait su se faire rappeler dans une usine. Le reste, gradés ou non, semblait composé de personnages sans intérêt, et Bailly se félicitait chaque jour de figurer dans la troupe, aristocratie à rebours.

En temps de paix il avait eu affaire à un bon diable de capitaine qui l'inscrivit sur la liste des élèves-caporaux, et le raya ensuite pour lui permettre de vaquer à ses chères études :

— Je lui avais raconté que je préparais une thèse de droit économique, sur le socialisme d'État et le régime bancaire en Nouvelle-Zélande. Il m'autorisa à louer une chambre en ville. Et il me remplaça par un nommé Peau-de-Boudin, l'homme le plus sale de la caserne. Celui-là doit être au moins lieutenant à cette heure. Ou bien archange dans les cieux, si je crois l'*Echo de Paris* qui promet le paradis à tous les morts de la guerre.

*

— Chez nous, dit l'un, nous avions aussi le lieutenant Hémery, qui était charretier à son entrée au service. Il porte deux tatouages, un serpent enroulé autour du bras gauche, et sur le droit, le nom d'Ernest, qui est le sien, dans une couronne de lauriers. Quand, au bureau, ils lui font un dossier d'avancement, il arrive bien doux, bien poli : « Dites, ne mettez donc rien du tout aux « Marques particulières » sur mon état signalétique ». Le chef promet, rigole... et fait rajouter les tatouages par un type du bureau du colonel.

— Comme gentilshomme, dit l'autre, j'aime assez M. Godin, le lieutenant de mitraille. Il se dit gérant d'un grand café, mais le cycliste Léon, qui vient aussi de la limonade, répète : « Ça, un gérant ! Cause à l'autre ! Un simple loufiat, je vous dis. Et encore beau s'il a jamais pris le tablier blanc ! C'est un mec qui avait juste une toile bleue sur le bide et qui lavait la vaisselle à l'office. Je m'y

connais. On ne prendrait jamais pour servir dans le métier un qui cause si mal et qui ne sait pas aligner des chiffres. Un gérant comme ça, à Paris, on lui fait vider les crachoirs... »

Et cela dit, ils convenaient que le métier guerrier doit être exercé par les soudards, les reîtres, ou les gens de peu, qui ont la brutalité dans le sang. Berthollet était un homme de peu, mais un faible.

*

Bailly se vantait de n'être pas humanitaire. Il estimait seulement que les occupations d'une armée et le meurtre en particulier sont ridicules et de mauvais ton. A la sortie de l'atelier, au bistro, le peuple a l'habitude de se colleter pour un rien, de crier, de se menacer de mille morts. Est-ce que je me bats, moi, dans le civil ? L'idée ne me viendrait pas de régler une querelle à coups de poings. »

Il en concluait que le vulgaire est moins dépaysé, moins malheureux à la guerre, que les êtres délicats. Mais Berthollet savait que le vulgaire n'a pas demandé à vivre dans des usines fort semblables à des casernes, à obéir au coup de sifflet, à la sirène, à plier devant le contre-maître, à mettre en commun des vestiaires, des lavabos, des réfectoires. Il n'osait représenter tout cela à Bailly qui était mal-pensant et d'ailleurs radical-socialiste.

Car Bailly méprisait parfois Berthollet sans le lui dire. Berthollet avait des accès de religiosité. Il ne se cachait pas d'entrer dans l'église abandonnée, à l'heure où le soir ne luisait même plus dans les vitraux crevés : il ne priait pas, bien sûr, mais il restait agenouillé, presque accroupi, la face moite sur ses bras croisés. Il entendait le canon chantonner au loin, les vieux bancs craquer de sécheresse. Et puis quand le clairon mélancolique coassait sur la place, il sortait de là, écrasé par la servitude qui l'attendait encore,

ayant été un moment libre dans le silence et les ténèbres, libre comme les morts.

De Bailly à Berthollet, tous deux V. E. N. C., il restait une différence. L'un était un riche, l'autre était un pauvre.

*

Berthollet, V. E. N. C., prétendait n'avoir jamais tué, ni même visé personne, depuis le début de la guerre.

— Naturellement, je ne tire pas en l'air. Ça se verrait. Je tire n'importe comment, et d'ailleurs je ne vois pas très clair. Je souhaite du fond de l'âme que ma balle n'arrive pas dans une peau.

Un matin, tout récemment, il était encore au petit poste, il avait aperçu nettement un Boche, découvert jusqu'à mi-corps, dans un repli de terrain où le boyau ennemi était pris d'enfilade. Il voyait cette cible tranquille, cette vie qui, là-bas, remuait lentement, comme une punaise des bois sur un tronc d'arbre. Il s'était mis à trembler, à se calmer, à viser, le doigt sur la gâchette. Il n'avait pas tiré, bien entendu. Et s'il était content de soi, il était furieux aussi parce que le Boche épargné ne saurait jamais sa chance ni à qui il la devait...

Bailly, lui, au temps lointain où la guerre imitait les images d'Epinal, avait surpris des cavaliers allemands, une patrouille dans une clairière. Il avait eu si grand'peur qu'il avait tiré sur eux, et fort près. Mais c'était surtout pour se préserver, pour les éblouir.

Berthollet comptait que depuis le 3 août 1914, il avait tiré trois fois : le 1er septembre, toute une nuit d'abord dans un bois ; puis toute une après-midi, au soleil, couché dans des guérets, le 7 septembre, et enfin en décembre, pendant une ridicule opération de secteur.

Il questionna adroitement un cycliste, un fourrier, le caporal armurier de la compagnie de mitrailleuses. Ceux-ci fouillèrent dans leur mémoire, et s'aperçurent avec stupeur, mais sans regrets, qu'ils n'avaient jamais percuté

une cartouche. L'enquête aurait pu se poursuivre. Elle eût révélé dans ce corps d'infanterie tant de gens aux mains pures que le titre de V. E. N. C. se fût galvaudé.

*

Il fut conféré pourtant à quelques individus. Un certain Ransard, typographe à Tours, un garçon mélancolique, à a voix sourde, fit sa profession de foi par hasard, ayant bu olus que de coutume. On l'accepta. Il craignait d'être nommé caporal, mais sa crainte ne se réalisa point, car il ut tué une nuit, en transportant des chevaux de frise.

Puis vient un nommé Mercy, boulanger, anarchiste, doué d'une grande gueule. Il ne cessait de tenir des propos qui auraient valu cent fois d'être fusillé à un homme ordinaire. Mais c'était une tête brûlée, il était volontaire pour tous les coups de main, il faisait même, par des nuits ans lune, des patrouilles individuelles ; et son capitaine affolait de lui. Malgré ses bons principes, sa conduite n'était peut-être pas digne des V. E. N. C. Heureusement, l fut désigné plus tard pour un stage de grenadier, s'y endit en blasphémant, et fut écharpé par une grenade trop pressée, de ce modèle qu'on appelle calendrier, car elles orment une petite boîte oblongue sur un manche plat.

La plus belle conquête fut celle du sergent Durieux, le éléphoniste que Bailly recruta au bureau du colonel. Un radé, si on veut, mais qui avait des excuses, et qui au surlus était un embusqué... Ce Durieux avait été blessé rièvement dès le premier mois, était revenu au régiment ncore inapte, après huit mois d'absence. Il habitait Auteuil, il avait une belle figure rasée et dédaigneuse ; il 'occupait, dit-on, de commission-exportation ; à cause de es cigarettes et de ses manières, on le disait fort riche. Bailly lui-même figurait devant lui un petit bourgeois. Il e pouvait y avoir d'amitié entre eux, mais Durieux avait ne telle façon de répandre des nouvelles fâcheuses, des ronostics sombres, et un dédain si visible des officiers

qu'il fut admis dans la secte. Il trouva l'idée amusante l'initiation agréable. Il se fit faire une bague V. E. N. C Et puis, un beau jour il disparut, s'étant fait nomme interprète d'anglais. En disant adieu à ses complices, il leu révéla qu'ils allaient partir pour la Serbie et qu'ils seraien probablement torpillés en mer. Ce qui ne se produisi pas. On sut depuis que cet homme si distingué étai devenu aviateur. Une fois même, en permission, Baill crut le reconnaître, à Paris, couvert de décorations et d gloire. Mais l'autre ne le reconnut pas.

*

Il faut savoir qui était l'infirmier Fèvre, et pourquoi rallia si tard une société si bien faite pour lui. Jusque-là vivait à l'écart, avec ces messieurs du corps médical, c'es à-dire pour son bataillon, un pharmacien réjoui qui éta caporal infirmier, et le jeune Briguet, médecin-auxiliair Ce dernier, contre tous les usages, avait été exclu de popote du Commandant, sous le prétexte légal qu'il n'ava pas rang d'officier. Outré d'humiliation, plutôt que joindre une table de sous-offs, il fonda une popote poste de secours. Cette popote se dissolut soudain, le bata lon changea de chef, le médecin en bas âge repartit ve les hautes sphères et Georges Fèvre revint dans le siècl

On le découvrit soudain. Il était bachelier, chauve vingt-cinq ans et barbu, pour se donner de l'importanc Il sortait d'une riche famille, illustre dans les fleurs plumes, qu'il avait déshonorée plusieurs fois avant s service militaire, et qui lui faisait une pension, par pe de le voir mendier dans des rues. On ne sait commen il avait connu le monde. Il parlait du Japon, de l'Ind Chine, de l'Amérique, de la Suède. En tout cas, connaissait fort bien l'allemand et l'Allemagne, où prétendait avoir laissé un ami intime, M. Adolf Gr Quand les obus ennemis faisaient du dégât, il disait d' air sardonique :

— M. Graf tire très bien aujourd'hui. M. Graf a des canons d'une qualité supérieure.

Il avait fait inscrire sur son livret la profession de « manœuvre », et on pouvait le prendre. Par hasard, à la suite d'une bronchite, au temps de paix, il s'était acclimaté à l'infirmerie, avait séduit le major, et avait conquis le brassard. Il était alcoolique, consciemment, avec une joie amère, une espèce de désespoir. Il répétait :

— Je suis une brute, une véritable brute.

Et quand il disait cela, ses yeux brillaient de plaisir. Il avait de fort belles dents et des mains soignées... Il s'amusait à tutoyer et rudoyer les malades, comme un vrai médecin. Il était subtil, il était mystérieux... Une brute, une véritable brute, une brute épaisse... Plutôt un pervers. Mais après tout, un V. E. N. C.

*

Il intimidait un peu Berthollet, et Barix le trouvait compromettant. A se demander si ce n'était pas un agent provocateur. Car l'infirmier Lèvre affichait, surtout après boire, un nihilisme, un anarchisme extravagants. Et aussi une germanophilie incroyable. Il parlait fort bien, les gros mots qu'il recherchait, détonaient dans sa bouche, avec sa voix. Tantôt on le surprenait à lire, et alors il faisait semblant de bâiller sur son livre ; tantôt on le trouvait couché, ronflant dans la paille, au plus haut d'une grange, tout loin du poste de secours. On se demandait ce qu'il était venu faire là. Il avait de l'argent ; il jouait quelquefois gros jeu avec le chef et les scribes de la 10e compagnie, aux tranchées, dans une cave où se tenait un baccara. Il avait prêté une somme au lieutenant Malet, au retour de permission. Malet fut tué avant de la lui rendre. Il en parut tout content, comme s'il lui avait porté malheur. Il se frottait les mains :

— M. Graf vise bien, M. Graf vise de mieux en mieux !

On ne saurait comprendre quel envoûtement ce Fèvre, un peu après son admission aux V. E. N. C., jeta sur un gamin faible et pleurard, l'aspirant Buysse. Il arrivait du dépôt, tout petit, tout rose, tout pâle, avec une figure chiffonnée d'enfant battu, et porteur d'un grand sabre. On ne lui trouvait pas de logement ; Fèvre lui offrit un brancard au poste de secours, un de ces brancards un peu tachés de sang, mais solides, qui valaient bien un hamac, et surtout, par leur odeur d'iodoforme, rebutaient les poux.

A partir de ce jour, on les vit toujours ensemble, le jour ou la nuit. Fèvre poussait le courage jusqu'à visiter l'aspirant dans la tranchée de sa section, et n'écoutait pas les sarcasmes des hommes, qui du reste avaient plus peur de lui que du major... Aux relèves, on s'habituait à ne pas compter sur l'aspirant Buysse. On le découvrit plusieurs fois ivre, horriblement malade. Fèvre le tenait par le cou, par la taille, l'endoctrinait, tâchait de lui représenter les choses plus tristes encore qu'elles n'étaient, les combats futurs comme un cercle de l'enfer, la guerre comme devant le conduire de dix-neuf ans à la trentaine, la défaite comme assurée. Et comme Buysse était du Nord, il ne doutait pas de le faire passer avec son grade dans l'autre armée, l'armée victorieuse, peut-être sous les ordres de M. Graf. Il lui enseignait de l'allemand, que l'autre balbutiait à peine comme au bachot.

Et, bien qu'il le gardât et séquestrât d'habitude jalousement, il l'amena un soir aux V. E. N. C. Jamais aspirant ne reçut un si beau salut que celui du téléphoniste Bailly. Il regarda Fèvre pour savoir s'il devait répondre de même ou serrer les mains. Il se trouvait terrifié et boudeur au milieu de ces complices. Et Fèvre souriait plus que jamais.

Il y avait là encore le néophyte Mercy, assez pris de vin. Le sergent Durieux était parti de la veille. Cela faisait peu de monde dans la chambre à four où se tenait l'assemblée, au fond d'un jardin tout jonché de prunes sauvages.

M. Bailly épata le petit Buysse de son érudition et de son éloquence. Il récita un petit poème de son répertoire :

Un Florentin, voulant d'après nature,
Peindre à loisir un Saint-Sébastien,
Prit un blondin de gentille figure,
Vous le mit nud et le lia très bien...

M. Fèvre interrompit :

— L'aspirant, dit-il, est élève des bons Pères, en Belgique. Je vous prie de ne pas trop écorcher ses oreilles. Il prétend se faire tuer en état de grâce.

Cela jeta un froid, bien qu'on ne fût pas superstitieux. Fèvre ajouta sans pitié :

— Un chef de section est un sacrifié, chacun sait ça, surtout si jeune et sans expérience. Vous avez devant vous, messieurs, une victime innocente et pure, un agneau sans tache. N'est-ce pas, mon aspirant ?

Le petit essaya de sourire.

— *Prosit !* reprit son protecteur. *Prosit,* messieurs ! Vive la France ! c'est-à-dire, comme toujours, meurent les Français !

Et d'un seul coup il but un bidon de vin tout entier. Il s'essuya la barbe en suffoquant. Il ne riait plus.

*

Les V. F. N. C. décidément cédaient aux grandeurs de ce monde. Comme disait Berthollet, il n'y manquait plus que d'y recevoir des généraux ! En attendant, le soldat Bailly, licencié en droit, reçut un honneur inespéré. On le requit pour aller plaider au Conseil de guerre. Comme le tribunal siégeait auprès du général de division à quinze kilomètres de là, le colonel l'autorisa spécialement à emprunter une bicyclette à ses plantons. L'avocat devait aller saluer le capitaine-rapporteur, le prévôt des gendarmes, et, s'il le pouvait, le président du Conseil, qui commandait l'artillerie divisionnaire. Il pouvait à la rigueur aller visiter son client, généralement cadenassé dans les latrines de l'école

communale ou dans le local de la pompe à incendie : le client n'était d'habitude qu'un pauvre bougre hirsute, braconnier, enfant trouvé, ne sachant signer son nom. Il avait bu un coup de trop, ou crié trop fort devant un chef. Ou bien il avait pris la fuite, tête nue, une nuit, pendant la corvée de soupe, et s'était fait pincer trois jours après, à l'arrière, en volant son pain à quelque convoi d'artilleurs.

Il n'y avait pas de pire défenseur que Me Bailly. Il soulevait sans cesse des incidents d'audience, déposait des conclusions, parlait des droits de la défense, menaçait à tout moment de se retirer... Le rapporteur lui dit un jour :

— Dites donc, vous... vous oubliez que vous êtes en service commandé !

Ce jour-là, le général était lui-même dans le public, c'est-à-dire que le public, dans cette salle de mairie poussiéreuse, comprenait le général, deux territoriaux en armes et le buste aveugle de Marianne. Le général mit son binocle et regarda ce soldat, majestueux sous sa petite veste, qui se rasseyait en haussant les épaules.

— Quel est ce gaillard-là ? demanda-t-il au greffier.

— Un téléphoniste du 180e.

Le général haussa les épaules, signifiant ainsi qu'il faut de tout pour faire un monde.

*

L'adhésion passive de l'aspirant Buysse amena celle de l'aspirant Germain, du 2e Bataillon, qui était venu avec lui en renfort et qu'il avait connu à Saint-Maixent : ce fut, à cause du jeu des relèves, une recrue peu fidèle. On ne pouvait rêver personnage plus différent de son camarade. Il avait trente-six ans, et se disait publiciste. Il figurait les vieux Parisiens, parlait du nez avec un accent traînard et ironique, prenait un monocle pour lire, et rêvait surtout de jouer au bridge. Il chercha des initiés parmi les V. E. N. C. et ne trouva pas de fanatiques. Cela le refroidit un peu. Il n'avait jamais été militaire ; il appelait tout le monde

cher ami », ou « mon cher » avec une parfaite indifférence pour chacun. Son surnom était d'ailleurs « Mon cher » ans sa compagnie et dans son bataillon. Il correspondait vec de nombreuses marraines, bien qu'il eût les tempes rises, les joues creusées, et qu'il fût au front depuis deux nois. Il ne s'animait un peu que lorsqu'on lui parlait de aris et de certains cafés où il fréquentait. Il disait :

— Mon cher, je ne m'en cache pas : je suis un rive-roitier frénétique !

Il avait fait une demande pour passer officier d'adminis-ation. Le colonel avait arrêté ce papier, en le sabrant de rayon bleu : « *Un gradé du 180e regarde vers l'avant et non is vers l'arrière.* » Depuis cet échec, il vivait abandonné mélancolique, parmi les sergents qui se fichaient de lui, s adjudants qui le haïssaient. Pour se venger, il bâillait stensiblement, il avait développé une faculté inouïe de iller, il bâillait en ligne, il bâillait en patrouille, il bâil-it en réserve, il bâillait au repos, il bâillait en regardant s hommes porter du bois, ahanner, terrasser. Il bâillait sa e, il bâillait la guerre.

Quand il vint aux V. E. N. C. il fut on ne peut plus mable. Mais il cachait assez mal que Buysse fût à ses eux un potache sans intérêt, Bailly un provincial, Fèvre n saoulaud, et Berthollet une espèce d'instituteur.

*

Un beau matin d'automne, dans les brouillards de ube, un Allemand se montra devant la tranchée, poussa s cris, fit des gestes, et tiré par les pattes, se constitua souriant prisonnier. C'était un beau jeune homme, ndu de neuf, rasé de frais, avec des équipements magni-ues, et portant dans une de ses deux musettes une paire souliers de rechange, bien graissés. Il répondit tout ce 'on voulut aux questions indiscrètes. Il assura que le is de Ferrières était gorgé de batteries, dont il énumé-t les calibres divers, il annonça que des pièces colossales

arrivaient chaque jour par chemin de fer, que le ravitaillement était excellent, le moral superbe. Une seule question l'embarrassa, pourquoi s'était-il rendu ? Il assura avec un beau sourire qu'il aimait la France et qu'il voulait voir ce pays, le plus agréable du monde, de l'avis général.

A la suite de quoi, le commandant du 180[e] fit paraître une note à la division rendant hommage à ce sympathique déserteur, et donnant en exemple sa bonne tenue, le soin qu'il avait de ses cuirs, l'économie de ses vêtements *feldgrau*. On ne pouvait mieux faire que de rivaliser avec l'ennemi, dont l'incurie et la saleté vous rendaient à peine digne. Les mauvaises langues aux V. E. N. C. assurèrent pourtant que ce Boche s'était rendu par ordre et pour épater les Français. Ce procédé est peu convenable dans une armée qui a, comme toutes les armées, le culte de l'honneur. Mais, si par hasard, il avait été employé, il avait pleinement réussi.

A tel point que la 12[e] compagnie, celle où comptaient Fèvre et Berthollet, fut bientôt cruellement outragée. Un petit Flamand, qu'on ne connaissait guère que sous le surnom de Pitje, descendit une nuit sur les bords de la rivière la passa sur des planches, longea le canal, et apparemment alla finir la guerre chez l'ennemi. L'enquête révéla qu'il avait mauvais caractère, et qu'il avait aussi le mal du pays étant de Steenwerck, et sans nouvelles de ses parents. Elle révéla surtout qu'il avait chipé des poires et que son adjudant l'avait menacé de mille foudres.

*

Vers cette époque aussi un soldat du 181[e], appartenant à la brigade, refusa au cantonnement de porter une clai pour son caporal ; il était au poste de garde, il jeta so fusil et rentra à sa grange. L'affaire fut qualifiée sévèremen à tous les échelons de la hiérarchie. Le coupable pas deux jours après au conseil de guerre pour abandon d poste en présence de l'ennemi. Le soldat Bailly, son av

moins la façon de se faire connaître, de crier en allemand, quoi ! de ne pas recevoir une balle dans la figure, de M. Adolf Graf ?

Fèvre prit un air angélique et narquois :

— Comme c'est drôle, dit-il. Je ne me rappelle pas du tout. Oh ! mais pas du tout. Ai-je causé avec ces deux animaux ? c'est bien possible. Qu'est-ce que ça peut me faire à moi qu'ils soient ici ou là-bas ? Je n'y ai aucun intérêt. Aucun intérêt à rien du tout. V. E. N. C., à la vie, à la mort.

— Qu'est-ce qu'aurait dit de ça le pauvre aspirant Buysse ?

Fèvre se frotta le front et répondit :

— Il dirait peut-être qu'on l'a vengé. Mais de qui parlez-vous donc ? Connais pas. Connais pas...

Berthollet rapporta les paroles à Bailly, et ils convinrent que le nommé Fèvre était fou, ou sinon :

— Il y a malgré tout des choses, dit Bailly doctoralement, des choses qu'un honnête homme ne fait pas.

*

Après les journées de Verdun, dont tous les trois réchappèrent, quelques renforts arrivèrent aux V. E. N. C. Le principal fut celui d'un élève-maître, abonné à l'*Ecole Emancipée*, et qui joignait à un pacifisme bruyant une insupportable érudition sur la politique de son département, l'Ardèche. L'Ardèche était pour lui le centre du monde, et surtout l'arrondissement de Privas. Il ne parlait que de conseil général, de délégués sénatoriaux. Mille infamies, mille passe-droits se commettaient chaque jour dans l'inspection des écoles, dans le choix des commissions cantonales. Le Docteur Gandillat, réactionnaire, avait su revenir à l'arrière. Le comte d'Aubignac avait fabriqué en hâte un sixième enfant pour éviter d'être mobilisé, et pour faire battre les autres à sa place. Lui, il avait pour principal sujet de plainte de n'être pas caporal. Il était persuadé qu'on lui avait, au dépôt, refusé les galons à cause de ses opi-

Pendant une halte, il le vit qui, solitaire, rattrapait la colonne. Il l'appela à mi-voix :

— Monsieur Germain ? hé ! monsieur Germain? Vous avez su que l'aspirant Buysse... ?

— Oui. Extrêmement fâcheux, mon cher ! A son âge... Enfin... V. E. N. C. !

Il s'éloigna en boitant un peu, trouvant malgré tout que l'accident eût été plus fâcheux encore, s'il eût frappé un homme d'un certain âge, et connaissant l'existence comme lui...

*

Peu de temps après, comme on était en secteur, deux désertions à l'ennemi se produisirent encore. Deux brancardiers de la 12e compagnie, décidément suspecte. C'étaient deux frères, appelés Masson, et natifs d'un même village de la Meuse, tout près de la frontière. Deux paysans aux yeux jaunes, aux larges faces piquées de son, qui avaient l'accent chevrotant et débonnaire de leur province. Ils s'en allèrent la nuit, franchement, vers la tranchée allemande, ayant remarqué un passage dans les réseaux. Les sentinelles remarquèrent qu'on échangeait des paroles en charabia, mais pas de coups de feu...

On pensa qu'ils voulaient revoir leur pays. On raconta aussi, à mots couverts, qu'ils avaient cette nuit-là, avant de partir, causé pendant deux heures d'horloge avec Fèvre, peut-être pour lui demander conseil.

Le bruit n'arriva pas aux oreilles des chefs, mais pourtant à celles de Berthollet. Il rencontra l'infirmier huit jours après et lui demanda de but en blanc :

— C'est vous, Fèvre, qui avez fait ficher le camp aux brancardiers ?

L'autre sourit, et dit, les yeux brillants :

— Moi ? impossible, voyons ! Je ne suis qu'une brute comme les autres, pas plus malin que les autres. Une simple brute ! Est-ce que j'ai des conseils à donner, moi ?

— Allons, dites-moi, à moi, si vous leur avez dit au

moins la façon de se faire connaître, de crier en allemand, quoi ! de ne pas recevoir une balle dans la figure, de M. Adolf Graf ?

Fèvre prit un air angélique et narquois :

— Comme c'est drôle, dit-il. Je ne me rappelle pas du tout. Oh ! mais pas du tout. Ai-je causé avec ces deux animaux ? c'est bien possible. Qu'est-ce que ça peut me faire à moi qu'ils soient ici ou là-bas ? Je n'y ai aucun intérêt. Aucun intérêt à rien du tout. V.E.N.C., à la vie, à la mort.

— Qu'est-ce qu'aurait dit de ça le pauvre aspirant Buysse ?

Fèvre se frotta le front et répondit :

— Il dirait peut-être qu'on l'a vengé. Mais de qui parlez-vous donc ? Connais pas. Connais pas...

Berthollet rapporta les paroles à Bailly, et ils convinrent que le nommé Fèvre était fou, ou sinon :

— Il y a malgré tout des choses, dit Bailly doctoralement, des choses qu'un honnête homme ne fait pas.

*

Après les journées de Verdun, dont tous les trois réchappèrent, quelques renforts arrivèrent aux V. E. N. C. Le principal fut celui d'un élève-maître, abonné à l'*Ecole Emancipée*, et qui joignait à un pacifisme bruyant une insupportable érudition sur la politique de son département, l'Ardèche. L'Ardèche était pour lui le centre du monde, et surtout l'arrondissement de Privas. Il ne parlait que de conseil général, de délégués sénatoriaux. Mille infamies, mille passe-droits se commettaient chaque jour dans l'inspection des écoles, dans le choix des commissions cantonales. Le Docteur Gandillat, réactionnaire, avait su revenir à l'arrière. Le comte d'Aubignac avait fabriqué en hâte un sixième enfant pour éviter d'être mobilisé, et pour faire battre les autres à sa place. Lui, il avait pour principal sujet de plainte de n'être pas caporal. Il était persuadé qu'on lui avait, au dépôt, refusé les galons à cause de ses opi-

nions avancées. *Ils* le surveillaient, *ils* l'avaient au poil, *ils* guettaient sa peau, eux, les maîtres mystérieux de la richesse et du pouvoir, sans qui cet Ardéchois eût été, à n'en pas douter, le frère des Bulgares, des Thuringiens, et même des gens de la Lozère, ses voisins, donc ses ennemis.

Merci Dieu ! il fut nommé caporal et comme il ne tenait plus à fréquenter les inférieurs, on ne fit plus que l'entrevoir, gueulant après ses hommes dans les rassemblements, et disant qu'aussitôt sergent, il demanderait à suivre des cours supérieurs. A moins qu'*Ils* ne s'y opposassent. *Ils* ne s'y opposèrent pas.

*

D'après les lettres, on savait bien qu'il existait ailleurs des V. E. N. C. Le soldat Bailly et le soldat Berthollet en découvraient un grand nombre parmi leurs amis et connaissances, dans tous les corps, dans toutes les situations. Eux aussi avaient appris à mettre les initiales de la devise secrète en tête de leurs missives, et au mépris de la censure, parlaient on ne peut plus mal de la guerre et des guerriers. Cela ne les empêchait pas de tenir leur rôle, à la façon des fondateurs de la secte, ou mieux encore, à la manière de feu le soldat Mercy... Tel fut le sergent de Lajonquière, un ancien camarade de Berthollet à la Faculté de Poitiers. Il était secrétaire d'Etat-Major. Il se débrouilla pour passer aux zouaves. Il écrivait des lettres à un ancien professeur qui les transmettait en Suisse à M. Romain Rolland, et en même temps il montrait que l'obéissance extérieure, l'ostentation même du courage sont nécessaires aux rebelles de cœur. Il fut tué d'une balle dans la tête en accomplissant une mission volontaire. Sa mère en mourut de chagrin, car c'était un garçon d'avenir, disciple de M. Salomon Reinach, et qui eût fait une belle carrière dans l'érudition. Berthollet portait en portefeuille son souvenir mortuaire, une photo encadrée de noir et agrémentée de belles phrases civiques. Quand il retrouvait ce papier parmi beaucoup

d'autres, il avait un peu honte de n'être que le soldat Berthollet...

*

En se dirigeant d'un pas robuste et majestueux vers la gare du tortillard qui emmenait les permissionnaires, le soldat Bailly vit un rassemblement sur la place de ce bourg. Il venait de loin, ses musettes gonflées lui frottaient les reins, mais il était curieux et s'approcha.

Ce n'était pas une troupe formée en carré, mais une foule, une foule bleue, à l'air indécis, et ahuri. Au milieu des hommes, plantés comme des camelots, des officiers en bonnet de police faisaient un groupe à peine plus bariolé. Et au milieu de ces messieurs un personnage à la moustache débonnaire, en qui Bailly reconnut le général de division.

Celui-ci achevait de pérorer, la cravache sous le bras, avec des gestes aimables qui semblaient dire : « N'ayez pas peur... Tous amis, tous copains. Rien dans les mains, rien dans les poches ! » Par malheur il avait de bons yeux et reconnut, à cause de sa haute taille et de sa face rasée, le sieur Bailly, arrêté dans l'auditoire.

— Ah ! ah ! cria-t-il. L'avocat ! venez ici, l'avocat... Allons, laissez passer. Oui, vous, approchez sans crainte, monsieur l'avocat. On ne va pas vous manger... Vous êtes éloquent, vous, c'est votre métier. Vous savez parler au public... Voilà.

Vous allez expliquer à vos camarades, mieux que je ne saurais faire, que le commandement fait pour eux tout ce qu'il doit... que l'armée française est une armée épatante, et puis bien nourrie, bien habilllée, et tout... et que les Boches n'en ont pas pour longtemps, si on tient ici jusqu'au dernier homme, ah ! ah ! bon Dieu, jusqu'au dernier...

Parlez, mon gaillard. Eh bien ! quoi ! parlez un peu ! Ce n'est pas d'être au garde à vous que je demande. En voilà un oiseau ! Parlez un peu... mon ami... Repos, je vous dis. Repos. »

Le soldat Bailly était très rouge, et littéralement il ne voyait plus rien qu'un brouillard d'yeux et de têtes. Il tira sur les cordons de ses musettes, et finit par baisser les yeux.

— Qui est-ce qui m'a fichu un avocat pareil ? s'écria le général. Parlez donc !

Alors, l'autre dit paisiblement :

— Mon général, je vous prie de m'excuser. Est-ce que c'est un ordre ?

— Bon Dieu, si c'est un ordre ? Je vous donne l'ordre.

— Mon général, je ne considère pas que cet ordre soit du service. Je pense d'ailleurs que tous mes camarades ici présents sont assez grands pour se faire une opinion eux-mêmes. Et je ne suis pas chargé de la propagande.

Il haussa la voix :

— On est déjà assez astreint à l'obéissance matérielle pour qu'on ait le droit de garder à part soi des convictions libres.

Sur quoi, il salua un peu gauchement et voulut tourner les talons. Mais il se sentit les épaules prises, des bras galonnés l'entourèrent, et il entendit des éclats de voix inarticulés, les jurons du général, le brouhaha de la foule qui s'évanouissait sans demander son reste en disant : « Ça va chauffer. T'as vu, Ernest ? Il est culotté, le frère ? » ou le bruit plus grand encore de ceux qui fuyaient sans rien penser du tout.

Et il se trouva soudain entre quatre hommes de garde, et poussé dans un cellier voûté qui servait de cachot et de resserre aux oignons. Il s'assit par terre, ne songeant même pas à sa permission perdue. Il était agité d'un tremblement nerveux. Mais avant que ses idées s'éclaircissent, il se sentit en somme fier pour la première fois de la guerre, et, quoique terrifié, content de lui.

*

Renvoyé à sa compagnie après quinze jours de cachot, sans instruction ni sanction officielle — car le général

avait peur du grabuge et du scandale — Bailly apprit que Bertholiet avait été nommé caporal-fourrier, par un capitaine bienveillant, et bien qu'il écrivît comme un chat. A peine porté à cet honneur, il avait reçu un long éclat dans la cuisse, une blessure si compliquée qu'elle menaçait toute la jambe.

Il resta seul V. E. N. C. du régiment, car l'aspirant Germain avait enfin été évacué, pour une bronchite longtemps souhaitée, enfin contractée. Et d'autre part l'infirmier Fèvre ne parlait plus à personne, ne sortait jamais de son abri ni de sa cave, mangeait et buvait seul, sans amis, sans camarades, sans complices. Etait-ce bien prudent ? ou était-il descendu d'un degré dans l'abrutissement volontaire ?

Puis des lettres de Bertholiet (V. E. N. C.) arrivèrent de l'hôpital. Il changeait souvent d'adresse, on l'opérait tous les huit jours, on le reséquait, on le recousait, on le ravaudait de cent manières. C'est Bailly qui lui apprit ses mésaventures. S'il y eut des félicitations, elles n'arrivèrent pas, car le courrier de Bailly semblait quelquefois bien en retard ou bien incomplet... Il cessa complètement à la fin de 1917, le soldat Bailly ayant été tué et, on peut le dire, engouffré par la boue, dans un coin fort marécageux de la Belgique. On a connu peu d'hommes qui eussent moins envie de mourir.

*

Le fourrier Bertholiet ne risquait pas de retourner au front : il ne risquait pas non plus de jamais marcher comme les hommes ordinaires. Il resta plus de cinq mois dans des hôpitaux, et, décidément boiteux, rejoignit le dépôt du 180e, une caserne désordonnée de Châteauroux. Là il questionna plusieurs soldats sur ce qu'ils avaient vu de plus curieux à la guerre. C'étaient des âmes simples. L'un répondit :

— Ce que j'ai vu de plus rigolo, voilà : au camp de Châlons, on était au repos dans des belles baraques, avec

les voitures sous les arbres, comme dans un parc. On faisait la corvée de pommes de terre ; on a vu tout à coup au bout de l'allée les types du 217e qui se balladaient en gueulant : « A bas la guerre ! » et en engueulant les officiers, et en agitant des ceintures rouges. Même qu'auprès de moi, le sergent disait : « Ben quoi ! c'est leur droit, ce drapeau. C'est les nouvelles couleurs de la Russie, nos alliés. » Nous autres, on était peinards, on attendait comment ça aurait tourné. Il faut croire que ça ne tourna pas bien du tout, car on a vu galoper des cognes. Et plus tard on a vu le même régiment qui nous relevait aux tranchées, comme des bons petits garçons. On les a charriés. On leur a dit :

— Quelle couleur qu'il est votre drapeau, maintenant ?

Ils ne comprenaient même pas, vu que c'était tous des bleus. Les autres avaient dû être fusillés ou changés de place. Quoi ! c'est la guerre. Fallait pas qu'ils y aillent ! »

Un autre dit :

— Quand j'étais au repos dans l'Aube, dans un coin où il y avait de la crème fraîche et des fromages, qu'est-ce qu'on a vu passer comme trains qui allaient au front ! Des vrais trains de bestiaux ; ils gueulaient là-dedans comme une noce. Ils tiraient même des coups de fusils en l'air, dans les poteaux télégraphiques ! Et « *A bas la guerre* ! » et « *N'en faut plus* ». Et « *Vive la sociale !* », tout le tiroir. Vous parlez d'idiots. Ils nous voyaient dans les prés, à sécher notre linge sur les haies, et ils nous regardaient. Ils nous hurlaient : *Embusqués ! embusqués !* Bougre de couillons, tout de même. On venait du Mont Cornillet, on n'avait même pas la force d'en rire. C'était tous des idiots, à qui on avait monté le job.

Il ajouta en fumant sa pipe :

— Je ne dis pas ça parce que je suis inapte. Mais si la guerre dure, c'est que la moitié des types se défilent, ou ont la cosse. Si on en mettait davantage, ça serait peut-être fini. Je ne pensais pas ça au front. Mais là-haut, j'ai jamais rien compris, je m'en vante...

— Tu dis ça, parce que tu n'es plus au front.

— C'est bien possible, avoua le narrateur. Mais qu'est ce que tu veux qu'on comprenne quand on y est ? On ne voit rien, on est trop près pour voir.

Ils étaient morts, les V. E. N. C. ! Berthollet lui même se sentait engourdi et sans révolte. Bien mieux, quand l'offensive allemande reprit, et que l'ennemi avança jusqu'à Montdidier, il revit sur les cartes le nom du pays où il avait passé des mois, à ras de terre ; il n'en dormit plus la nuit. Il se réveillait en sursaut avec une nausée confuse d'humiliation et de tristesse. Il pensait que la défaite outrageait tant de gens qui s'étaient laissé tuer pour rien. C'était une injustice de plus, une infamie... Allons, on est complice par force ; les morts deviennent enjeu de la partie Et les vivants ne peuvent oublier les morts.

S'il avait été valide, il aurait peut-être, de désespoir, demandé à retourner là bas. Heureusement les choses s'arrangèrent. Rien n'est beau ni complet en ce monde, pas même le malheur.

*

Il apprit enfin, par un dossier à transmettre, que le soldat Fèvre, infirmier de la 12e compagnie, en campagne, avait volé un rasoir à un officier, et était passé en conseil de guerre. Ce délit paraissait bizarre de la part d'un garçon à l'aise Mais avec Fèvre, tout était possible, même la simulation du mal. Il fit si bien au tribunal qu'il fut envoyé aux travaux publics, sans sursis, car on découvrit qu'il avait giflé le gros pharmacien qui servait de caporal infirmier. Il fut dégradé devant le régiment, un jour de pluie. Il défila en souriant la parade, rajeuni, la barbe coupée et les yeux triomphants sous la longue viscope dont il était déjà affublé... On n'a plus entendu parler de lui... *Incipit vita nova.*

*

Le fourrier Berthollet n'eut pas trop à se plaindre. Il reprit ses chères études et put passer un examen à la fin de 1918. Il fut libéré sans avoir fini sa septième année de glorieux services, et se retrouva professeur au collège de Treignac où il n'avait été que surveillant.

Il rentra dans le triste bâtiment qui domine la petite ville, par un soir d'automne où la nuit tombait avec le brouillard, et de grosses lampes au pétrole brillaient sous les voûtes de cet ancien couvent. Le concierge, dans la loge, astiquait son tambour. Des gosses rustauds, en pantalon d'uniforme, poursuivaient un ballon sur la place. La campagne est là si proche qu'on entendait les vachères crier sur les bruyères désertes après leur troupeau.

Il avait loué une chambre dans une auberge où les commis-voyageurs descendent d'habitude et mènent grand bruit. Une fois la porte refermée, pour vider ses valises, il se trouva brusquement seul. Cela ne lui était pas arrivé, de jour ni de nuit, depuis l'enfance... Les dortoirs, les casernes, les abris, les cantonnements, les salles d'hôpital... Il se fit en quelque sorte peur à lui-même. Il se regarda, la bougie en main, dans une armoire à glace, un peu trouble ; il y vit son visage plus vieux qu'il ne pensait ; et la vie morne qui l'attendait, qui sait ? ne le changerait plus guère, puisqu'il avait déjà tant vécu.

Dans ses papiers il trouva une mauvaise photo du groupe du V. E. N. C., au soleil, le calot de travers ou le képi sur les yeux... Il les reconnut bien, quoique le papier fût craquelé, mais déjà il faisait effort pour attribuer à chacun son nom. Il songea que la plupart d'entre eux n'avaient plus à mourir, une belle peur de moins en somme. Et, épinglant au mur cette image misérable, il eut le dégoût de sa liberté, de son salut, il regretta vaguement le temps où il était esclave, victime, menacé, où cela valait la peine de vivre...

ANDRÉ THÉRIVE

UNE FOIS

LE FRONT A LA FENÊTRE

Ainsi le vent s'abat
et laisse sa trace
comme les heures
et la cendre
Les gouttes d'eau
silencieuses comme des colombes
mortes
enseignent l'espace et le temps
Murmures et murmures
à l'orée du soleil
un à un
comme des ombres
solitaires
Allées et venues
et la monotonie d'une chanson
perdue
Lèvres sèches
sur lesquelles court une odeur
presqu'oubliée
Attendre encore
une fois
et puis
comme les branches mortes
les souvenirs gesticulent

on croirait que la bataille
commence et c'est
au fond
plus loin peut-être
le son du galop
d'une cloche
oubliée
oubliée

CONDAMNÉ

Nuit chaude nuit tombée
Temps perdu
Plus loin que la nuit
c'est la dernière heure
la seule qui compte
Forces diluées nuit secrète
alors que le moment est proche
et qu'il faut enfin encore
se pencher vers cette ombre
conquérante
vers cette fin vers ce feu
vers ce qui s'éteint
Souffles silences supplices
Un peu de courage une seconde
seulement
et déjà s'achève cette lenteur
une lueur perdue
Vents du ciel attendez
un mot un geste
une fois
je lève la main

PHILIPPE SOUPAULT

MALAISIE [1]

Voici encore un entr'acte, une phase de l'existence
ù tout est au point mort. Le Destin regarde ailleurs.
On connaît ces sursis dans les familles : aucun décès
endant dix ans, vingt ans, il semble que cela durera
oujours. Dans les états, rien que des changements
le ministères, qui ne changent rien. La terre tourne,
onde comme une boule. Périodes de sécurité, où mû-
issent les cataclysmes. On vit comme les enfants,
ui ne comprennent pas qu'ils vieillissent. On a le
emps de tuer le temps. Eurydice danse avec ses com-
agnes sur l'herbe où le serpent dort.

J'ai regagné ma plantation. Retour en un jour de
ette plage lointaine au bord de la mer de Chine : le
ouvel autocar, et ma vieille Ford. Je n'ai rien revu
es merveilles qui m'avaient ébloui. Je me demande
e que peuvent voir du monde ces touristes, ces écri-
ains qui courent le monde. Un ou deux sites, peut-
tre, qui les ont retenus quelques jours, et qu'ils ne
egardaient plus. Mon rapide voyage m'a fait com-
rendre combien vaste est cette terre qu'ils décriront
i vite.

J'ai annoncé à Potter la grande nouvelle : nous
llons arrondir notre petite plantation. Rolain me l'a
roposé en revenant de Pahang : « C'est quand per-

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er juillet, 1er août
t 1er septembre 1930.

sonne ne plante qu'il est profitable de planter. Le caoutchouc ne va pas tarder à rebondir. J'y mets mes derniers fonds. Et toi, ça t'amusera. »

Toujours ce goût du risque. Rolain est un joueur qui ne désire pas la fortune. Son audace m'épouvante. Mais je vois dans ce projet un avantage immédiat : je garde ma main-d'œuvre. Renvoyer des coolies, même ceux qu'on a souvent envie d'assassiner, c'est pour un planteur comme une opération chirurgicale qu'on se ferait à soi-même, un suicide avec un rabot. Il essaiera de gagner du temps, inventera mille prétextes, démissionnera. Qu'on ne lui parle pas de réduire sa main-d'œuvre.

J'ai trouvé facilement des contracteurs pour l'abattage de la jungle, puisque personne n'en emploie. Tous les Malais du pays viennent s'offrir. Je fais un choix sévère et paye des prix dérisoires.

Le travail dans la jungle s'ajoute pour moi à celui de la plantation : choisir le terrain, le délimiter à l'aide du goniomètre à boussole, le diviser en tranches pour que chacun des contracteurs ait sa part, et quand l'abattage est commencé, aller en activer les progrès. J'ai fait le calcul : un mois pour l'abattage, deux mois à sécher au soleil, et nous pouvons encore brûler avant les grandes pluies. Ça fera une belle flambée.

On a coupé d'abord le sous-bois, qui obstrue tout, mais où les Malais passent comme des singes. Maintenant ils s'attaquent à la haute futaie. J'entends partout le choc des haches qui mordent patiemment dans les troncs sonores. L'humidité de la nuit tombe des cîmes en larges gouttes. La jungle sent le copeau frais et la feuille froissée. Longtemps, longtemps, les haches cognent sans qu'il tombe un seul arbre. C'est que les abatteurs en ont d'abord observé le port, l'inclinaison et la disposition des lianes qui s'y entrecroisent en un réseau serré. Ils ne creusent qu'une profonde entaille

d'un seul côté, qui laisse les arbres debout. Mais le colosse qui domine de sa masse ce peuple de géants, on l'abattra le dernier, et sa chute les écrasera. Souvent ses assises sont si évasées, il s'agrippe à la terre par tant de contreforts qu'il faut l'entourer d'échafaudages comme une cathédrale pour atteindre la partie cylindrique du tronc. En équilibre sur de frêles supports mouvants, les petits hommes bruns grignotent l'énorme colonne. On l'entame sur ses deux faces. Chaque coup de hache n'enlève qu'un éclat dérisoire, une pellicule. Et pourtant, peu à peu, les encoches s'élargissent, pénètrent jusqu'au cœur. L'arbre tient encore, on ne sait par quel sortilège. Je crois toujours qu'il va tomber, je vois sa tête se pencher lentement, je pousse un cri d'alarme... Les Malais me regardent, étonnés. Non, c'était le mouvement des nuages qui faisait tout chavirer. C'est à moi que la tête tourne. Il ne faut pas énerver ces hommes qui risquent leur vie, qui s'attaquent à cette puissance inconnue dont on ne sait si elle est en vérité un arbre ou un génie déguisé sous une forme d'arbre. Est-on sûr que les incantations du sorcier et le coq blanc qu'il a décapité ont suffi à envoûter l'âme ténébreuse de la jungle ? Eux que tout travail si facilement rebute, on dirait qu'ils aiment ce risque, ce conflit avec le visible et l'invisible. Ralentissant leur effort ils écoutent la vibration sourde qui répond à chacun de leurs coups, épient la tension des fibres, le frémissement du feuillage, flairent le vent. Tout à l'heure il faudra sauter, fuir à travers les broussailles. Fuir, terrifiés mais vainqueurs, et répondant au tonnerre par des cris de défi.

Souvent je me lasse de regarder ce travail de rongeurs. Je les quitte. Voici la plantation, de l'air, de la bonne lumière. Et soudain derrière moi je sens comme un remous, une convulsion, et puis cela se met à geindre, c'est comme un long hennissement qui finit en

grondement. Sous moi la terre vibre. Au flanc de la colline, dans un nuage de débris soulevés, tout un grand pan de jungle s'écroule.

— Le Tuan est trop fatigué, disait Ngah quand je rentrais le soir.

Je tombais dans une chaise longue. Il s'agenouillait, déroulait du bout des doigts mes bandes molletières, délaçait des cordons emmêlés, tirait sur des chaussettes noires de vase. On rencontre toujours, entre les collines, quelque marécage à franchir. Il y avait même, au milieu des nouveaux défrichements, un ruisseau rapide et profond qui venait des montagnes voisines et se jetait dans la Sanggor. Je le traversais souvent, choisissant les endroits où un arbre abattu pouvait servir de passerelle. C'était toujours difficile : il fallait se glisser entre les branches rompues, les rotins épineux. Mais je faisais des progrès et j'étais fier de mes talents d'acrobate. Il y avait un passage pourtant que je redoutais. Le ruisseau, près de son embouchure, profondément encaissé, ne pouvait être franchi que sur un tronc en pente raide et si glissant que je n'osais m'y aventurer. Je préférais glisser tout de suite sur la berge argileuse et passer à la nage. Mais on nage mal tout habillé, avec de lourdes chaussures aux pieds. Le courant toujours m'entraînait, et il fallait me cramponner à des lianes perfides pour remonter sur l'autre rive. J'avais fait cette traversée plusieurs fois, car il se trouvait près de là un vieil arbre décrépit que les Malais refusaient d'abattre. C'était un sialang, disaient-ils, dont la sève est vénéneuse et vous saute aux yeux ; ou bien des frelons y avaient fait leur nid. Je le taquinai de quelques coups de hache : l'écorce, le bois étaient complètement desséchés, et nul frelon ne m'avait assailli. Il devait y avoir un autre motif au respect qu'on témoignait à ce vieillard.

[L]e contracteur que j'avais interrogé ne me l'avait [p]as révélé, se bornant à répondre : « Il ne veut pas [q]u'on l'abatte. » Et comme j'insistais il avait ajouté : [«] Ça ne fait rien, Tuan, il est sec, il brûlera debout. »

Souvent, au retour, je m'endormais sur la véran[d]ah. Alors Ngah venait tourner autour de moi, tous[s]ait, et si j'ouvrais un œil, disait : « Maintenant il [f]aut que le Tuan se baigne. J'ai préparé le sarong [d]ans la salle de bains. » J'étais si las que je me laissais [d]évêtir, arroser, savonner. Enfin il me frottait d'alcool [m]entholé, qui laisse sur la peau une fraîcheur déli[c]ieuse, et je ne sentais plus ma fatigue.

A Kuala Paya, le premier samedi du mois est le jour [d]es planteurs. Ils y arrivent dès le matin, par tous les [t]rains, par toutes les routes, venant prendre à la banque [l]'argent de la paye. La ville se réveille tout émue comme [u]n nid de termites envahi par des fourmis rouges. Il [y] a dans l'air un élément nouveau, joyeux, brutal, [d]ébraillé. Les voix sont plus sonores, les rickshaws [v]ont plus vite. Cet accès de fièvre dure jusqu'à midi. [A] midi le coup de canon du fort en haut de la colline [d]éclenche un mouvement centripède qui ramène tout [l]e monde vers le Club.

Les planteurs, qui aiment les sobriquets, appellent [c]e club le *Spotted Dog*. Chien moucheté : c'est qu'à [l]'encontre d'autres clubs qui exigent qu'on montre [p]atte blanche, celui-ci admet des membres plus ou [m]oins teintés de noir, des demi-sang, et même quel[q]ues purs Tamils. On les y voit rarement, mais ils ont [l]e plaisir de payer leur cotisation.

Un hindou magnifique, aidé de quelques apprentis, [t]ient le salon de coiffure. J'aimais y faire un petit [s]omme, au sortir de la banque. Une main frôlante, [d]es ciseaux aériens promenaient autour de ma tête [u]n cliquetis hypnotique, et cela se terminait par un

massage du crâne destiné à chasser les tracas et raviver la lucidité : tâtonnements du bout des doigts longue compression de la nuque. C'était fini. On n'avait qu'à signer sur un registre.

Sortant tout embaumé des mains de cet enchanteur, je me dirigeai vers le bar. Grande affluence. Le comptoir semi-circulaire, entouré d'un rang compact de coudes levés, était inaccessible. Mais il y avait au delà un parsemis de petites tables et de sièges de rotin pour les gens dont la soif est moins urgente. On s'y groupe dans un ordre géographique, et je connaissais bien la zône d'occupation affectée par l'usage à mon district. Mais je n'avais pas fait trois pas dans cette direction que j'étais déjà repéré, assailli, basculé de force dans un fauteuil avec un grand gin-sling devant moi, qui m'attendait depuis midi, et tous les verres levés en mon honneur... Je ne comprenais rien à ce succès et restais étourdi dans le vacarme.

— Silence ! Silence ! tonna Bedrock.

Tout le monde se tut.

— Messieurs... C'est mon devoir, et c'est mon plaisir, de vous présenter aujourd'hui le dernier spécimen d'une race éteinte : le planteur qui plante. Oui, messieurs, cela existe, c'est une chose qui respire comme nous, qui boit des gin-slings, mais qui plante ! Dans les temps déprimants que nous traversons, pendant qu'au fond des bureaux de la City nos financiers se tapissent derrière des comptabilités consternées, s'arrachant leurs derniers cheveux blancs...

— Hear, hear !... C'est Potter qui opinait en grondant.

— ... Cheveux blancs... Heu... Au diable les financiers ! Voici le champion du caoutchouc, le dompteur de la jungle, et il appartient à notre District, — le District-pionnier, Messieurs, le District de Sunge Sanggor !

Énorme acclamation. Le bar, les territoires voisins refluaient vers ce district triomphant.

— Trois hourras pour le Planting Planter !

On poussa les trois hourras, et le cri du tigre malais : « Rrrraoumph ! » Puis on chanta, tous en cercle, les mains unies, les bras marquant le rythme :

For he's a jolly good fellow,

sur l'air que nous avons emprunté pour Malbrough s'en va-t-en guerre. Et encore les hourras, le cri du tigre. Flowerpet, débouclant sa ceinture de cuir, voulait m'en faire une couronne, avec les gros anneaux de clefs qui me dingueballaient sur les oreilles. Le père Holmwood s'était hissé sur la table, et les yeux tuméfiés, ses molles joues se violaçant comme des caroncules, ses pieds pilant du verre, brandissait une chaise de rotin :

Voici le sâbre, le sâbre, le sâbre,
Voici le sâbre, le sâââbre de monn père !...

Quand je pus m'évader de cette infernale ovation j'aperçus, dans un groupe de citadins qui avaient assisté à la scène avec des sourires indulgents, un homme qui me faisait signe. Je le connaissais de vue, c'était Freeborn, l'avocat. Une crinière de cheveux roux, des yeux ardents, un masque large, une mâchoire de dogue.

— Vous êtes bien Monsieur Lescale ?... J'allais justement vous écrire. Je vous demanderais de passer à mon bureau aujourd'hui. Trois heures, ça va ? Bon. A tout à l'heure.

— Attendez, me dit le clerc chinois, se levant de sa table couverte de registres, je vais voir si Mr. Freeborn consent à vous recevoir.

Il monta l'escalier lentement, sur la pointe des pieds,

s'arrêtant dès que sa tête fut à la hauteur du palier du premier étage, avec un sourire propitiatoire fait de trente-deux dents en or. Cinq minutes s'écoulèrent. Je m'assis sur la table.

— Hein ? fit tout à coup une voix puissante, et le clerc sursauta. Oui, faites monter.

Freeborn, sans me regarder, remua un doigt dans la direction d'une chaise. Il feuilletait un dossier avec des petits râles de fureur, des tics autour de la bouche, et quand il le souleva pour le mettre de côté je crus qu'il allait le dévorer. Il en prit un autre, l'ouvrit, le posa devant moi.

— Voilà. Signez.

— Comment ? Signer quoi ?

Il se renversa dans son fauteuil avec un gémissement semblable à un rugissement.

— Vous ne voulez pas signer, maintenant ? Bon Dieu ! Vous êtes de drôles de gens, vous tous ! Jamais contents. Toujours méfiants. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Vous voulez que je vous lise l'acte ?

J'avais perdu l'usage de la parole.

— Voyez, poursuivit-il d'un ton excédé, mais un peu radouci, tout est en ordre. Voici le titre de propriété. Voici le prix de vente. C'est bien cette somme que vous avez payée ?

— Mais je n'ai rien acheté...

— Damnation ! Faut-il perdre son temps avec des... des... Soo Seng, faites monter deux verres d'eau.

Il avala le sien d'une gorgée.

— C'est pour vous donner l'exemple. Moi, je n'aime pas l'eau, et je n'en ai pas besoin. Mais à votre âge, tous ces cocktails...

Je me sentais parfaitement lucide, mais son regard me magnétisait, et pour lui faire plaisir je bus mon verre d'eau.

— Ça va mieux ? Eh bien, mon ami, non seulement

vous avez acheté, mais vous avez payé. Le vendeur, Monsieur Rolain, l'a déclaré, il a même versé les frais de transfert, ce qui n'est pas l'usage ; mais moi ça m'est égal. Bukit Sampah Estate, cent mille dollars. Une bonne affaire ! Si vous n'aviez pas l'air de tomber de la lune je dirais que vous êtes un malin... Voyons, signez-moi ça et allez-vous en avec votre sacrée plantation sous le bras. Je vous en prie, signez.

Cette prière avait un accent si menaçant que je signai sans bien savoir ce que je faisais.

Il soupira.

— Dieu tout-puissant ! Que la moindre affaire est donc pleine de difficultés imprévues... Que l'âme de l'homme est compliquée !

Il me raccompagna jusqu'à l'escalier.

— Les hommes sont absurdes, presque tous fous. Les moins fous sont ceux qu'on appelle des rêveurs. Oui. Le plus grand homme de tous les temps, c'était un français comme vous. Vous devez être fier de lui. Vous savez qui je veux dire ?

Il me fouillait d'un regard aigu, et j'étais si ahuri par toute cette scène que je faillis nommer Napoléon, que je n'aime point. Freeborn m'aurait tué. Mais il ne doutait pas de ce que j'allais répondre.

— Jaurès, murmura-t-il. Oui... Jaurès...

***

Retour sous une pluie drue. Je voyais à peine la route et dérapais à tous les tournants, voulant aller vite, pensant à ce que j'allais dire à Rolain. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle folie ? Je n'y comprends rien. Est-ce que tu penserais à partir, m'abandonner ?... Il est bien capable de s'en aller comme ça, tout à coup. Enfin on ne fait pas ces choses-là ! Tu aurais pu me prévenir. J'ai eu l'air d'un imbécile... Non, décidé-

ment on n'y voit pas mieux avec les phares... Mais qu'elle soit à son nom ou au mien, tous les bénéfices seront pour lui. D'ailleurs rien ne m'empêche de lui retransférer sa plantation... Des rafales d'eau s'engouffraient sous la capote, me fouettaient le visage, des ruisseaux froids me coulaient dans le cou, j'étais assis dans une flaque. Peu à peu je sentais mes idées se brouiller comme le contour des choses. Le ronflement du moteur, le ronflement plus puissant de la pluie sur les tôles me grondaient dans la tête.

Mais quand j'arrivai à Bukit Sampah, Ngah, tout pâle, se jeta presque sous mes roues.

— Je suis revenu attendre le Tuan, mais il faut vite que nous allions chez le Tuan Rolain. Smaïl est très malade. Peut-être déjà mort maintenant...

Dans le sentier qui grimpe chez Rolain j'essayais d'obtenir quelques détails. Ce n'était pas, disait Ngah, une maladie ordinaire. Oui, la fièvre aussi, mais une sorte de folie. Il ne reconnaît personne. Il crie. Mais il ne crie pas avec sa voix, c'est une autre voix qui crie. Peut-être un... un... Mais comment saurais-je ?... Je voyais bien que Ngah n'osait pas prononcer dans la jungle le mot démon.

Nous arrivions à la clairière. La pluie avait cessé. Par la trouée ouverte dans la jungle un gros soleil bas, tapi sous un maquis de nuages, nous fixait de son œil rouge. Ngah s'abrita les yeux de ses deux mains. Il évitait toujours de regarder le soleil couchant et ne pouvait comprendre le plaisir que j'y trouvais, plaisir malsain, pensait-il, bravade. Aujourd'hui, je m'expliquais mieux son malaise. De lourdes vapeurs traînaient sur toutes choses dans une lumière lugubre, la jungle exténuée se taisait, et ce soleil qui seul semblait vivre, mais d'une vie agonisante, ce soleil tombait comme tombe un ennemi, avec un regard haineux.

Mes vêtements étaient si trempés que je m'arrêtai avant d'entrer chez Rolain pour me dévêtir et les tordre. Je me hâtais, car le silence de cette maison m'oppressait. J'étais au bas de l'escalier, grelottant de froid, énervé, par les fatigues, les surprises de cette journée, l'alcool, l'inquiétude... Et soudain levant les yeux vers la vérandah je restai figé, fasciné : à bout portant deux yeux fixes dans les miens, qui me transperçaient sans paraître me voir, des yeux extraordinaires, vides, d'un gris déteint, presque blanc, comme les yeux hallucinants des statues...

La voix de Ngah me tira de cette stupeur : « C'est Pa Daoud, le pawang, un grand sorcier... »

Le grand sorcier était d'une laideur singulière. Torse nu en cuir parcheminé, longue face jaune et grippelée — sorte de cédrat d'où pendaient quelques filaments blancs —, lèvre supérieure proéminente, tendue comme un abcès. Autour de lui, éparpillé sur le plancher, tout un étalage de boîtes, de petits pots, de petits tas de poudre.

Soudain le cadavre accroupi s'anima, saisit deux poignées de poudre grise, et dressé tout debout face au couchant, les jeta vers le soleil. Trois fois il se baissa et se releva, bataillant avec frénésie pour chasser, éteindre ce disque maléfique, qui reculait. Et chaque fois sa voix rauque lançait des anathèmes.

Mambang kuning mambang kelabu
Pantat kuning di sembor abu

Spectre jaune spectre gris
Ton cul jaune soit fouetté de cendres !

criait le vieillard, ce qui me parut d'une irrévérence bien audacieuse, et quant à Ngah, terrifié, prostré dans un coin de l'escalier, il avait relevé son sarong par-dessus sa tête pour ne plus rien voir, rien entendre.

Et voici qu'un autre cri monta, qui me prit aux entrailles, un cri de fauve étranglé, mais qui ne ressemblait à rien, si profond et si aigu à la fois, si prolongé qu'on eût cru que c'était la réponse du spectre. Je jetai mes vêtements, bondis dans la maison, claquai des portes. Dans une chambre, sur le plancher, Rolain essayait de maîtriser Smaïl... Ah ! Etait-ce Smaïl ? Un démon, un nœud de serpents, une chose toute convulsée, qui se bandait en arrière, se raidissait, puis ruait à grandes saccades comme une bête blessée à mort dont les membres galopent encore dans le vide

Pendant des heures nous avons lutté. A quatre nous pouvions à peine le maintenir. Prodigieuses réserves de force dans ce frêle corps d'adolescent Immobilisé sur le plancher on voyait ses muscles se nouer, ses nerfs vibrer à fleur de peau. Quand la longue plainte s'arrêtait nous entendions les dents crisser atrocement l'une contre l'autre. Les yeux révulsés ne revenaient que pour nous regarder dans l'épouvante de l'incompréhension. Qu'étions-nous pour lui ? Quels ennemis inconnus ? Quels monstres de cauchemar ? A la rage, à l'horreur, je voyais succéder l'expression de désespoir d'un supplicié qui n'attendrait rien de ses bourreaux que la mort, et rien de la mort que l'aggravation de son supplice, qui entrera, écorché vif dans le feu de l'enfer. Mais peut-on parler d'expression quand on a vu ce regard perdu, dont on ne sait s'il est hanté de visions distinctes ou noyé dans les limbes de l'inconcevable ?

Parfois la crise s'interrompait tout à coup, les contractions cessaient, mais sans détente des muscles et nous n'avions plus entre les mains qu'un corps durci, rigide, des membres de bois. Son âme est sortie disait Pa Daoud. On entendait le bruit familier du vent, des branches qui s'égouttent, le cri d'un oiseau

nocturne. Nous reprenions conscience de la réalité. Voilà : nous sommes à la Maison des Palmes. C'est Smaïl. Il est en catalepsie. Ça ne peut pas durer toujours. J'essuyais mes bras baignés de sueur.

Mais Pa Daoud, vigilant, nous a fait signe.

— Attention ! Son frère l'appelle...

Du fond des ténèbres montait un aboi bref, répété à intervalles réguliers, et qui se rapprochait. J'avais appris à comprendre le langage de la jungle. Je savais : c'était la voix haute, puissante, d'un tigre en chasse. Et comme en effet répondant à un appel, Smaïl soudain s'arracha de nos mains, bondit vers la fenêtre. Les barreaux de bois craquèrent, la toile métallique céda, et comme nous nous accrochions à ses jambes il se retournait pour mordre.

Vers minuit enfin le tigre qui semblait toujours tourner autour de la maison s'éloigna. Smaïl se calmait. Ngah put nous préparer du thé. Le moment était favorable, nous dit Pa Daoud, pour exorciser le malade. Pendant qu'il faisait ses préparatifs j'interrogeais Rolain.

Smaïl, m'expliqua-t-il, paraissait soucieux depuis quelques jours. Il ne lisait plus, n'osait pas sortir dans la jungle, dormait dès qu'il n'avait plus rien à faire. Il avait remarqué, sur le tronc d'un arbre qu'on voit de cette fenêtre, un de ces lichens phosphorescents qu'habitent, disent les Malais, les âmes non encore incarnées des bêtes nocturnes. Cette petite lueur, chaque soir, semblait le fasciner. Évidemment il voyait partout des présages troublants. C'était évident, bien qu'il n'en parlât pas. Un jour il jeta un livre comme s'il s'était brûlé en le touchant. Il y avait, sur la couverture de ce livre, des petites gouttelettes visqueuses, exsudations du bois qui parfois tombent des poutres de la toiture. Pour lui, c'était de la semence de démons...

La nuit dernière un tigre était venu rôder jusque sous la maison. On voyait ses yeux luire. Rolain avait décroché son fusil. Mais Smaïl : « Non, Tuan, je te supplie, ne le tue pas, on ne peut pas savoir qui c'est... » Quand Pa Daoud a dit « son frère l'appelle », peut-être avait-il la même pensée. Il y a eu un frère aîné dans la famille, mort de convulsions, ce mal mystérieux. Les convulsions, c'est l'âme qui s'arrache pour habiter ailleurs, dans un autre corps, et quand on n'en meurt pas c'est parfois que l'échange des âmes s'est accompli, et alors on n'est plus le même qu'avant, on n'est le même qu'en apparence. Mais le frère aîné était mort. Il avait eu des chagrins d'amour. Éconduit par les parents d'une fille. Alors son foie n'avait plus envie de vivre et l'âme était partie.

L'abcès de Pa Daoud est monté dans sa joue. Je comprends alors que sa lèvre supérieure lui sert de blague à tabac. De l'index il extrait enfin la chique et la jette dans un coin de la pièce.

Il a préparé sa mise en scène : quelques jarres recouvertes de feuilles d'ignames, un grand bouquet de fleurs où sont accrochés des oiseaux en palme tressée, et sur un plateau de cuivre un pot d'encens, des bols de riz. D'un geste, il expulse la lampe. Les esprits détestent son odeur de pétrole, sa lumière catégorique. Trois petits cierges palpitent dans la pénombre.

Une pincée d'encens sur la braise que Ngah vient d'apporter. La fumée monte en un mince filet vertical, et Pa Daoud la contemple, immobile. Il attend le premier présage. Et voici qu'elle s'incline doucement vers lui, comme pour s'offrir. Alors, de ses deux mains, il en brise la tige, en remplit ses paumes, l'aspire avec lenteur. On dirait que cette fumée le grise. Un léger roulis l'agite, et son ombre triple oscille sur la cloison.

L'encens est venu à sa rencontre : c'est qu'un être

invisible accepte son offrande et consent à l'aider.

— Paix sur toi, Tanju, chantonne Pa Daoud.

Paix sur toi le gardien de mon frère Smaïl
Je connais ton nom et ton origine
Tu es impur mais sanctifié
Issu des mucosités des yeux de Muhammad
Quand il s'enfuyait de Mekkah
Dans la poussière du désert
Guidé par un infidèle
Fermant ses yeux aveugles d'avoir pleuré...

Rien n'impressionne les esprits comme de s'entendre rappeller leur origine. Cela les dépouille du mystérieux prestige qu'ils croient posséder auprès des humains. Et quand celui qui leur parle ajoute à cette preuve de savoir des allusions aux textes sacrés qui révèlent un vrai serviteur d'Allah, les voilà tout à fait subjugués.

Pa Daoud sait profiter de cette émotion sans en abuser. Il prend le bouquet de fleurs, l'approche de la fumée, qu'il y rabat de son souffle.

Viens dans ton jardin de délices
Plein de parfums et d'oiseaux
Créé par Allah
Offert par mon frère Smaïl
Accepte ce jardin de délices
Fais-moi voir la maladie de mon frère Smaïl

Tout ce qu'on demande à cet esprit, c'est un diagnostic. Il l'indiquera par la disposition des grains de riz grillés qu'on répand sur l'eau d'une jarre. Les grains flottent. Le sorcier se penche. Long examen. Silence.

— Je vois que c'est invisible, murmure enfin Pa Daoud.

Et se tournant vers nous :

— C'est un badi.

Et puis il s'en va. Nous l'entendons descendre les marches de la vérandah, pénétrer dans la jungle, s'éloigner. Il n'a pas peur du tigre... Moi, ce soir, j'ai préféré me doucher à petite eau dans la cuisine.

Rolain dit qu'il va revenir, que nous avons seulement vu le préambule. La grande affaire, ce sera l'explication avec le badi.

Un badi, ce n'est pas un démon, mais quelque chose de plus impersonnel, une entité maligne qui habite tout ce qui vit, animaux, végétaux, les pierres, la fumée... Peut-être pourrait-on dire un fluide, un pouvoir d'obsession. Ainsi, c'est le badi qui passe des yeux du tigre, du serpent, dans les yeux de leurs victimes ; qui fait que parfois le regard d'un passant vous démoralise, pèse sur une journée, l'assombrit ; qui rayonne du soleil couchant, à l'heure lourde de la peur. Mais en voulant la définir on détruit l'intuition intime de ce qu'il est. Disons seulement qu'il y a des degrés dans le domaine de l'immatériel, et que si les démons sont des êtres mauvais le badi n'est qu'une possibilité d'être, comme un acte mauvais en germe.

— Je l'explique cela très mal, avouait Rolain. L'esprit de l'homme est trop clair pour ces subtilités, ce n'est qu'un morceau de verre que la lumière traverse, qui ne la décompose pas.

Mais voici Pa Daoud. Il a rapporté sept petits rameaux choisis dans la jungle, de sept essences différentes. Rolain en reconnaît quelques-uns, que l'on croit doués de propriétés occultes. Pa Daoud lui-même l'a instruit de ces choses, au cours de longues causeries. Mais comment, dans cette nuit opaque, a-t-il pu trouver ce qu'il cherchait ?... On dit que ses yeux voient clair dans les ténèbres comme ceux des tigres,

on dit même qu'il a le pouvoir de se changer en tigre. Souvent il disparait, pendant des jours, des semaines...

Il a repris sa place près de Smaïl et se recueille, accroupi, les paumes aux genoux. On sent qu'un effort de concentration l'isole de tout ce qui l'entoure. Puis, peu à peu la force accumulée déborde, parcourt les membres comme un courant électrique, les agite d'une longue trépidation. La machine est prête pour le combat.

On n'offrira pas de fleurs au badi. Le jardin de délices est écarté. Car la beauté n'est pas faite pour les méchants, qui ne la méritent ni ne l'apprécient. Elle échappe à leur perception. Elle s'offre à tous, mais encore faut-il qu'on la cherche. Ceux qui voient tout en noir dans le monde, c'est qu'ils regardent dans les ténèbres de leur cœur. Il n'y a pas de paradis, pas d'enfer, mais seulement, dans les yeux des êtres, une vision paradisiaque ou infernale des mêmes choses.

Le frémissement de Pa Daoud devient une oscillation de plus en plus large. Je pense à la danse du cobra entouré d'un cercle d'ennemis, du cobra vigilant, élastique, avec la menace et la crainte dans ses yeux froids. Voici que les lèvres remuent. Les formules magiques, pour avoir plus de puissance, doivent partir de plus loin, aller prendre leur inspiration au plus profond de l'être, comme au plus profond des poumons celle de l'air qui fera jaillir la flèche d'une sarbacane. Puis on les voit sourdre, encore silencieuses, au bord des lèvres hésitantes. Enfin la voix s'élève, d'abord rauque, et bientôt incisive comme une flèche. Mais ces syllabes qui sifflent, aucun de nous n'en comprend le sens. C'est, me chuchote Rolain, la langue des esprits. Le sorcier appelle à son aide, contre l'entité insaisissable, d'occultes alliés dans une sphère où l'on se comprend encore à demi-mot. Ainsi, quand le tonnerre gronde, les yeux troubles du chien cherchent ceux de l'homme.

Les sons étranges insensiblement se précisent. Il semble qu'on pourrait déjà les transcrire avec des lettres de notre alphabet. Et puis il s'y mêle des mots arabes. Je reconnais des noms. Pa Daoud invoque les quatre archanges : Israfil le maître des éléments, Azraïl le maître des êtres animés, Mikaïl qui nourrit et féconde, Jibraïl qui enseigne. Revient à Israfil, le plus lointain, le plus transcendant, le dernier qui puisse encore entendre les prières des hommes, et au-delà il y a le silence, et la volonté d'Allah.

Réconforté par des archanges, le sorcier se dresse et interpelle le badi d'une voix agressive. Il lui parle en malais, et peu importe que le badi comprenne, ou même entende : le souhait est formulé, le délire sacré agira par le concours des puissances protectrices.

O Badi ! O Badi ! O Badi !
Entre dans ce bouquet de feuilles
Absorbe l'essence de ces feuilles
Les sept vénéfices de ces feuilles
Retourne aux lieux d'où tu vins
Dans l'eau qui coule et s'infiltre
Dans le vent qui passe et ne repasse plus
Dans les abîmes rouges de la terre
Aux plaines sans herbes
Aux mers sans rivages
Aux espaces sans étendue

Par la vertu de La-ilaha-illa-llah...

Le bouquet de feuilles, dans une main qui ne tremble plus, s'offre à la purification de l'encens, puis caresse, de la tête aux pieds, sept fois, le corps raidi de Smaïl Il faut que le badi sorte et que l'âme effrayée aussitôt revienne. Ce corps ne peut rester vacant, car il tomberait en pourriture. Pa Daoud appelle l'âme avec le mot qui sert aux Malais pour appeler des volailles : Kur ! Kur !

Kur ! Semangat ! Viens, âme de Smaïl bin Bangka ! Venez, ses sept âmes !... Viens, oiseau, viens, tout petit, viens, impalpable...

Et voilà qu'en effet le corps, sous le chatouillement, s'agite, et que l'âme y revient, — ah ! sept âmes hurlantes... Nous nous précipitons. Mais le sorcier nous écarte d'un bras dur comme une lanière, et penché sur Smaïl, lui saisissant la tête, les yeux dans ses yeux, il crie, il crie plus fort que lui, sans reprendre haleine... Ils étaient là comme deux chiens qui hurlent à la mort. Et puis ils sont retombés, exténués.

Je me souviens de cette nuit comme d'une veillée mortuaire, coupée de pertes de conscience, et quand j'émergeais de ces torpeurs épaisses c'était pour entrer dans l'hallucination. Autour de moi gisaient des corps abandonnés, des cadavres peut-être. Je ne reconnaissais plus les visages. Ils étaient là, dans un brouillard piqué de trois flammes jaunes dont les lueurs haletantes déformaient leurs traits. Rictus sans expression définissable, mais effrayants, comme celui de cet Allemand que j'avais vu naguère, par l'embrasure d'un créneau, peu à peu verdir et fondre.

Il y avait une longue momie toute sèche au milieu d'un rond de lumière. Ah ! bien morte, celle-là, depuis six mille ans. Oui, je me souvenais, c'était un sorcier. Il avait défié le soleil. Il avait blasphémé Mammon-Râ, le dieu à tête d'épervier, qui lui ressemble. Accroupi comme un sphinx et soudain frénétique. Parlant la langue des esprits... Aux espaces sans étendue, qu'est-ce que ça veut dire ?... Tout se brouillait, se dissolvait, je me perdais dans de l'inconsistant.

Le vide, puis on ne sait quoi qui remue dans des régions profondes, une fine aiguille s'insinuant dans la conscience, un sentiment d'insécurité, un papillotement aux yeux, les cadavres... Auprès de la momie,

un cadavre. A côté de moi le contour d'un être dont je ne sais s'il est vivant ou mort, s'il a jamais existé, qui recule, s'efface pendant que je le regarde. Je sens qu'il faudrait poursuivre cet inconnu, le ramener, le tenir, comprendre... Ah ! comprendre !... Mais je suis sans force, et les ténèbres reviennent. Ténèbres éternelles.

... Une rumeur. Cela montait du silence, comme le bruit du vent. Ah ! quelque chose enfin qui rapproche ! C'est le vent du matin... Les bougies s'étaient éteintes. Le matin allait venir tout à coup. Tout allait s'éclairer, s'éclaircir. Déjà la fenêtre était un rectangle bien rectangulaire. J'entendais, je reconnaissais le cri grinçant des coqs de jungle. J'échappais à l'enchantement. Comme c'est bon de se réveiller !

— Laisse-le dormir, dit Rolain à voix basse, et je devine qu'il parle de moi, et j'ouvre les yeux.

Il fait grand jour. Smaïl est toujours étendu là, mais son visage est calme. On l'a déshabillé pour changer ses vêtements trempés de sueur. La fièvre est tombée. Penché sur lui, Pa Daoud, d'un mouvement circulaire de la paume, fait rouler sur le torse moite une sorte de boule polie, luisante, de la grosseur d'une orange, brune avec de curieuses lueurs vertes, et Rolain dit : c'est un bezoard.

Bezoard ? Je cherche au fond de ma mémoire. Bezoard d'Ispahan, bezoard de Golconde... Je croyais que c'était une pierre précieuse.

J'attends que Pa Daoud ait fini de frictionner le corps, et je l'interroge.

— C'est la pierre la plus précieuse, me répond-il, encore plus que l'or. L'or, c'est peut-être un peu utile. Mais les autres, rubis, opales, pierres de lune, à quoi sert tout cela ?

Je la prends dans ma main. Comme c'est léger ! Rien de commun avec une pierre. Rolain dit que c'est une concrétion qui se forme dans l'estomac de quelques animaux.

— C'est un bezoard de porc-épic, nous confie Pa Daoud, le plus rare de tous. J'en ai aussi de singe rouge, mais ils sont plus petits. Celui-ci m'a été donné par des Sakaïs des hautes montagnes, près de la source de la Balungar. Ils sont très ignorants, presque pareils à des singes.

— Est-ce loin d'ici ?

— A vingt chiques de tabac au moins, en marchant vite, mais si les sentiers sont obstrués c'est beaucoup plus loin. J'avais guéri leur chef. Ils avaient cela, et ils ne savaient pas s'en servir. Ils le gardaient seulement. C'est un très vieux bezoard. Mais il grandit encore.

— Il grandit ?

— Il était presque mort, sec. Je l'ai nourri dans une boîte, avec du riz. Je ne lui donne pas à boire, alors il a soif, et quand je le frotte sur le corps de quelqu'un il boit toutes les humeurs mauvaises, le pourri des plaies, l'acide du foie...

Smaïl écoute. Il a reconnu son ancien maître, mais il est si faible qu'il ne peut parler et que ses yeux seuls semblent vivre.

— Il va guérir, n'est-ce pas ?

— Comment saurais-je ? Le badi est puissant...

— Mais, interrompt Rolain d'une voix ferme en regardant Smaïl, Allah est plus puissant.

Pa Daoud s'incline.

— Oui. Quand il n'y a plus rien, il y a l'Islam, — l'acceptation.

Nous restâmes un instant silencieux.

— Je vais toujours lui donner de la quinine, dit Rolain.

***

Ngah montait maintenant chaque jour à la Maison des Palmes, et comme les nouvelles qu'il rapportait étaient rassurantes, je restais chez moi le soir, fatigué de ma journée de travail. Pa Daoud, disait Ngah, vient souvent voir Smaïl, il fait un peu la cuisine et il parle beaucoup avec le Tuan Rolain. Mais Smaïl ne parle pas. Il écoute seulement, et il pense.

Chaque fois que je m'apprêtais à partir, un incident imprévu me retenait : anicroche au moteur de l'usine, rixe entre coolies, palabres. Un jour ce fut la visite de Wooton, le Contrôleur de la Main-d'œuvre. Il fallut faire sonner la trompe, rassembler les coolies sur le terre-plein, devant les cases, puis assister à l'inspection de l'infirmerie, des puits, des latrines. En rentrant nous passâmes devant l'école des gosses, d'où s'échappait un piaillement assidu.

— Tout va bien, dit Wooton. Vous m'excuserez d'être venu sans prévenir. Pas eu le temps. Quelle chaleur ! Je suppose qu'il y a de la glace chez vous ?

Le passeur nous attendait au bord de la rivière avec sa barque. Comme nous débouchions sur l'autre rive, côté bungalow, dans une crique étroite que j'appelais le port de Bukit Sampah, j'aperçus tout à coup Smaïl. Il était en train de détacher l'amarre de mon petit canot. En me voyant il eut une seconde d'hésitation, puis, maintenant la corde d'une main, il me salua de l'autre.

— Tabeh, Tuan. Le Tuan Rolain m'a permis d'aller chez mes parents... Je ne savais pas où trouver le Tuan. Est-ce que le Tuan veut bien me prêter...

Je n'aimais pas qu'on se servît de cette fragile pirogue que je m'étais réservée pour m'exercer au canotage. D'ailleurs elle basculait, la coque en l'air, au

moindre déséquilibre, et un coolie imprudent qui s'en était servi avait failli se noyer. Avec Smaïl un tel accident n'était pas à craindre. Et pourtant j'hésitais.

Je n'eus pas le temps de réfléchir. Wooton s'impatientait, ne pensant qu'au whisky-soda glacé qui nous attendait au bungalow. Smaïl prit mon silence pour un acquiescement, et s'accroupissant à l'arrière de la pirogue, le torse nu, la poussa dans le courant.

Nous nous étions attardés sur la plantation, et déjà le soleil sombrait là-bas dans la jungle. C'était l'heure où toutes les couleurs s'avivent. Je suivis des yeux la pirogue qui soulevait sur l'eau dense des plissements obliques dont l'arête se teintait de reflets de rouille. Tout à coup je pensai à Rolain. Une impression vague venait de traverser mon esprit, le souvenir de je ne sais quoi que m'avait dit Rolain. Ah ! oui... le kriss... La mince pirogue s'enfonçait en ondulant comme un kriss, le torse lisse et brun se courbait comme une poignée en bois précieux qui pousse la lame....

En traversant la rivière j'avais imprudemment offert à Wooton de le garder à dîner. Je le regrettais maintenant. S'il n'avait pas été là je serais allé tout de suite chez Rolain. Mais on ne se débarrasse pas comme on veut d'un Contrôleur de la Main-d'Œuvre. Il était en verve et me raconta mille histoires de coolies que je n'écoutai pas. Je riais quand je le voyais rire, mais je ne pensais qu'à activer le dîner. Il y avait eu quelque chose dans l'attitude de Smaïl qui maintenant me semblait insolite. Son hésitation, ses explications trop volubiles, sa hâte à s'esquiver... Non, ce n'était plus le petit Smaïl grand ouvert que j'avais toujours connu. C'était un autre Smaïl, inquiet, fuyant. Mais cette impression, je ne la creusais pas. Elle était seulement là, latente, un léger malaise qui m'importunait, et dès que je me mettais à raisonner, je trou-

vais de bons motifs pour me rassurer. Smaïl a dû être intimidé par la présence de Wooton, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait obtenu un congé puisque Pa Daoud peut le remplacer, et s'il était parti sans prévenir je le saurais maintenant. Quand Wooton, enfin lassé de mes silences, me quitta, je me bornai à recommander à Ngah d'aller de bonne heure à la Maison des Palmes, et me couchai.

Le lendemain matin, quand je rentrai après l'appel, Ngah me confirma que Smaïl avait bien été autorisé à aller passer quelques jours chez ses parents. J'ai trop d'imagination, pensai-je, il faut se méfier de ces impressions irraisonnées...

C'était un samedi. Je n'avais pas vu Rolain depuis quinze jours. En rentrant de la plantation, j'appelai Ngah.

— Je vais chez le Tuan Rolain jusqu'à demain soir. Tu peux aller chez toi. Tu y trouveras Smaïl.

Il me remercia et s'éloigna, suivant l'allée d'hibiscus qui conduit à la grand'route. Je le rappelai.

— Où vas-tu ?

— Chez mes parents.

— Mais ce n'est pas de ce côté-là. Smaïl est parti par la rivière.

— Par la rivière ? dit Ngah. Mais on ne peut pas y aller par la rivière. Il n'y a pas de chemin...

Je sentais l'inquiétude me reprendre.

— Va vite, Ngah, et si Smaïl n'était pas chez toi il faudra venir tout de suite nous avertir.

Ngah me jeta un regard éploré.

— J'ai peur, Tuan.

— Mais non, voyons, peur de quoi ? Ne dis pas ça. Il n'y a pas de motif pour avoir peur...

Et sans réfléchir, voyant le jour baisser, voulant arriver chez Rolain avant la nuit, je le laissai là, sur la route, et m'engageai dans la jungle.

— Il a peur, me disais-je en montant le sentier abrupt. Peur. Peur. Pourquoi ? A-t-il quelque raison de croire... ? La même inquiétude, qui ne repose sur rien, nous a saisis en même temps. C'est singulier.

Le trajet me parut long. Tous ces détours... L'obscurité s'épaississait. Alors, tout à coup :

— Que je suis bête ! Il a seulement voulu dire qu'il n'oserait pas venir ici la nuit. Qu'est-ce que je vais m'imaginer ! Rolain va bien rire...

Rolain était seul. Pa Daoud ? Parti au village. Il a voulu s'informer de Smaïl. Disait qu'il était inquiet.

— Comment ? Lui aussi ?

— Lui aussi ? répéta Rolain, que veux-tu dire ?

Je lui détaillai, un peu confus, les phantasmes de mon imagination. Mais il m'écoutait sans sourire, silencieux, l'air perplexe.

— Il m'a menti, dit-il enfin. J'hésitais à le laisser partir. Il n'était plus le même depuis sa maladie, depuis plus longtemps peut-être. Sait-on ce qui se passe dans l'âme de ces Malais ?... Que fait Pa Daoud ? Il devrait être ici depuis longtemps...

— Mais que redoutes-tu ?

— Je ne sais pas. Tout est possible...

Il marchait dans la pièce, nerveusement.

— Nous ne pouvons pas attendre toute la nuit comme ça. Viens. Redescendons. Il faut agir.

Nous sortîmes sur la vérandah.

— Ecoute...

Un bruit de voix dans la jungle. Et puis, à travers les branches, des lumières. Une troupe d'hommes déboucha, portant des torches. Ngah s'était fait accompagner par mon porteur d'eau, par des coolies de l'usine.

— Viens vite, cria Rolain. Où est Smaïl ?

— On ne l'a pas vu à la maison, dit Ngah, mais je sais où il est.

— Où ?

— A Kampong Nyor.

Comment n'y avais-je pas pensé ? C'était bien simple : Smaïl était allé revoir la petite noix de coco...

— Cette fille ? Il aimait cette fille, n'est-ce pas ?

— Oh non, fit Ngah, il ne l'aimait pas. Il était seulement content de la regarder. Il savait bien qu'elle n'était pas pour lui. L'enfant du moineau, comment pourrait-il voler avec l'enfant du grand toucan ?

— Alors je ne comprends plus.

— Laisse-le parler, dit Rolain brutalement.

— Il n'était pas content, poursuivit Ngah, quand il avait chanté et Rajah Long avait fait partir sa fille. Mais ça, ce n'est rien. Le matin il n'y pensait plus. Mais quand nous allions prendre l'autocar, le lendemain, vous êtes entrés chez Rajah Long, vous vous êtes assis sur sa vérandah, vous avez parlé, et puis Rajah Long a renversé le pot de bétel...

Absurdes détails ! je me demandais comment Rolain pouvait écouter patiemment ces balivernes.

— Alors, Tuan, Smaïl a certainement pensé, je l'ai vu dans ses yeux, que le Tuan avait parlé de lui à Rajah Long pour sa fille, et que Rajah Long avait renversé exprès le pot de bétel comme on fait quand on veut laisser entendre qu'une proposition est inacceptable. Alors il avait honte dans son foie...

— Ah ! soupira Rolain, la susceptibilité de ces Malais ! Et cette pudeur dans ce qui touche au sentiment ! Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé de cela, au lieu de ruminer son dépit ? Tout ce qui reste au fond du cœur, ça prend des proportions... Et toi, Ngah, petit sot, tu l'as vu malade, tu ne pouvais rien dire ?... Quand il s'agit des autres ils sont encore plus réservés que pour eux-mêmes...

En parlant nous étions rentrés dans la maison. Les Tamils attendaient toujours dehors, avec leurs torches.

— Enfin, dis-je, est-ce qu'il y a lieu de s'alarmer ? Que peut-il faire ? Renouveler la demande ? Enlever la fille ?

— Il ne peut faire que des bêtises, répondit Rolain. Il faut aller là-bas tout de suite, le ramener... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !...

Tout à coup Ngah, qui depuis un moment furetait partout dans la pièce, s'approcha de nous. Il était très pâle.

— Tuan... Où est le kriss ?

Rolain bondit, bouscula tout. Le kriss du fameux Panglima Prang Semaun, ce kriss qui a soif de sang, que Smaïl osait à peine toucher, n'était plus là.

— Smaïl a emporté le kriss !...

(à suivre) HENRI FAUCONNIER

Dans ce pays breton, les costumes sont des pensées. Un maître maçon porte son grand chapeau, qui a presque le même âge que lui, comme il porte son visage. Et la coiffe des femmes leur est aussi naturelle que les ailes aux libellules. Les baigneurs et baigneuses ne sont que des enfants aux jambes nues, qui n'ont plus ni métier ni fonction ; en cela ils sont naturels ; c'est le côté instable de l'espèce humaine ; la carapace est déposée ; elle attend au bord de la route ; c'est l'auto, étrange boîte à sardines, ornée d'une marque de fabrique ; et cela est laid comme une idée abandonnée ; telles sont bien les mécaniques. Et les animaux font honte aux mécaniques. Mais quel animal que l'homme vêtu !

Chacun connaît l'épervier égyptien, net, imperméable, dogmatique, fort. Mais il ne sait que lui ; c'est ne rien savoir. Vu du dehors, ce paysan, le long de son champ, est une sorte d'épervier farouche. Mais son costume n'est qu'un abri d'où le visage sort pour tout découvrir et tout juger. En cet animal politique, qui n'a guère plus changé que l'oiseau ou le poisson, c'est une étrange apparition que le visage ; ici la méditation, l'esprit, le chant. Le costume n'a rien gagné ; il borde le visage comme le rivage borde la mer ; et le visage encore est la bordure des yeux, des yeux libres comme l'eau. Cette lumière a soumis toutes les choses.

Les différences de l'homme à l'animal éclatent. L'homme est le seul animal qui ait des outils, des machines, un costume. Par l'outil, il se prolonge en des mains insensibles et invulnérables : par l'outil il manie le feu. Chose étonnante, que le chien et le chat, qui adorent le feu, ne fassent point de feu. Mais cela s'explique par la patte, qui ne va pas au feu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'homme, c'est cette partie de lui qui tient si bien à lui, et qui pourtant n'est pas organe. Ainsi la roue, cette mère des machines, n'est pas possible comme organe, car elle est séparée du moyeu. On jette une vieille roue ; on la

remplace. Le bateau est un admirable outil, à la fois poisson et oiseau ; par le bateau, l'homme sent l'eau et le vent sur ses paumes ; mais enfin le bateau n'est pas lui. Il le répare, il l'aime, il le nomme ; mais il l'use et le laisse. C'était sa chère pensée ; mais ce n'est plus rien. L'âme s'en retire et se met dans un autre corps.

Le costume est mieux gardé. J'y vois plus d'obstination : car la coiffe n'est pas un outil ; la coiffe est un dogme. Parce que je suis né de ce côté de la rivière, je penserai ainsi, et non autrement. Rempart contre les pensées. Comme l'épervier conserve sa propre forme, qui lui est vitale, ainsi l'homme conserve une pensée politique, qui lui est vitale ; seulement il y a de l'arbitraire dans cette coque et dans ce ruban. Pourquoi ainsi ? Parce que c'est ainsi. Symbole de ces pensées qui étonnent toujours, mais qu'on aurait tort d'admirer. Pourquoi ainsi ? Parce que j'ai décrété de résister là. Il me plaît que ce soit assuré : mais je me moque de ce qui est assuré. Je m'en moque ; entendez bien ; je ne veux pas qu'on dise que je m'en moque. Et, puisqu'il faut un bonnet, qu'il soit ainsi, et n'en parlons plus. On se trompe sur les dogmes en demandant pourquoi les hommes y sont attachés. Il faut un bonnet. Ceux qui délibèrent sur le costume y passent toute leur vie. Cela fait des pensées ridicules ; non moins ridicules que ces paradis et ces enfers gravement délibérés. La théologie est l'abri de l'homme contre la théologie, comme le chapeau breton est un abri contre les chapeaux. Si je crois à mon chapeau, voilà une plaisante question, dit ce visage.

Et ce visage lui-même, composé il est, et surveillé, de toute prudence, et contre les intempéries ; car tout homme menace mon visage par le sien ; tout homme veut que je lui ressemble ; mais je vais au devant ; je lui offre son portrait, c'est-à-dire une somme convenable d'approbation ; comme cette bouche cousue, siège de l'impénétrable concorde. Le oui y est aspiré et enfermé. Oui, j'approuve et je conviens ; mais quoi et de quoi ? C'est ce que vous ne saurez pas. Ni moi. Si je crois mon visage ? Plaisante question ! Voilà ce que disent les yeux.

ALAIN

RÉFLEXIONS

L'Appel au Concile.

On a déjà fait de nombreuses histoires politiques de la Troisième République. MM. Daniel Halévy et Robert Dreyfus viennent encore d'en commencer chacun une. On n'en a pas écrit l'histoire intellectuelle. Ou ce qu'on en a écrit est tendancieux et inexact. Cette histoire appartient aux littérateurs, et ils concentrent toujours la lumière sur quelques grosses têtes littéraires, dont ils exagèrent l'influence.

J'en faisais la remarque en lisant le seul de ses douze chapitres que M. Daniel Halévy ait consacré aux intellectuels dans la *Fin des Notables*. Il n'y parle que de la pensée réactionnaire, parce qu'elle est représentée par Taine, Renan et Flaubert. On dirait qu'entre 1871 et 1873 il n'y a de pensée républicaine que dans la presse quotidienne, dans la *République Française*, dont M. Halévy donne un portrait amusant (un des rares sourires de son livre austère), et que les hauteurs autonomes où se tient l'intelligence d'un Taine et d'un Renan sont interdites aux républicains du temps.

Mais on ne saurait, en écrivant aujourd'hui l'histoire de la Troisième République, méconnaître ce qu'on ignorait en 1873 : à savoir que la République est une chose qui a réussi, comme la monarchie capétienne. La dernière grande bataille qu'elle ait livrée, la dernière des victoires que nous appelons sa réussite, c'est une victoire intellectuelle, celle de l'affaire Dreyfus ; la victoire non d'un Taine ou d'un

Renan, mais du petit intellectuel, de l'intellectuel de province, des cadres locaux, du professeur de philosophie à quatre mille francs, contre des cadres de notables, chefs militaires, hommes politiques au pouvoir, presse parisienne d'information. De l'affaire Dreyfus sont sortis les nouveaux cadres républicains. Or, dès 1873, ces cadres dreyfusiens et républicains s'ébauchaient : une escouade de philosophes indépendants, avec des amitiés protestantes, orientés vers « l'échancrure de Genève et de Coppet » et groupés autour d'un homme qui est sans doute, avec Cournot, la plus forte tête philosophique de son époque : Renouvier. Leur organe hebdomadaire, la *Critique Philosophique*, est rédigée presque en entier par Renouvier et son fidèle second Pillon. Elle tire à un millier d'exemplaires, la petite fortune de Renouvier lui permettant de payer de sa poche son déficit régulier. Mais chacun de ces mille exemplaires, attendus et médités par leurs lecteurs, va former, sans déchet, un morceau de bois dur pour les cadres des nouvelles couches. L'influence spéculative de Renouvier a été pendant trente ans extrêmement forte sur une centaine de philosophes, c'est-à-dire sur les cadres de pensée. La contamination de ces cadres de pensée et des cadres politiques se fera au temps de l'affaire Dreyfus. Mais dès 1872 Renouvier se déclare un des ouvriers politiques de la République en formation. Il milite pour elle. Il désirerait lui former une équipe de doctrinaires ; les doctrinaires tiennent sur un divan encore moins large que l'autre, puisque la *Critique* fut, pendant dix-huit ans qu'elle dura, rédigée par Renouvier et Pillon à peu près seuls, avec quelques pasteurs obscurs pour la partie religieuse, et sur la fin, quelques philosophes comme Dauriac pour la partie philosophique. Après 1889 elle continua sous la forme de l'*Année Philosophique*, mais on ne s'y occupa plus de politique. Ce préambule était nécessaire pour rappeler que la pensée politique de Renouvier, bien que sur un plan différent, et nullement littéraire, est en 1873 aussi impor-

tante que celle de Taine et de Renan, et principalement en ceci, qu'elle a réussi, et qu'elle contribua, plus fortement qu'on ne croit, à charpenter l'idéologie républicaine, universitaire, dreyfusiste, péguyste, européenne avec guillemets (il n'y a que les esprits superficiels pour confondre européen et « européen »).

*
* *

La *Critique* a une opinion sur la question d'Alsace-Lorraine. Une opinion à laquelle elle attache une grande importance, puisque je la trouve formulée dans un article du 2 octobre 1873, qui est sans doute de Renouvier, mais auquel la disposition typographique, l'absence de signature, très rare dans la revue, visent à conférer une portée d'éditorial, de sorte que, pour une fois, ce soit la *Critique* entière et non seulement le rédacteur, qui se trouve engagé. D'ailleurs, le territoire vient d'être libéré. C'est, suivant les philosophes de la *Critique*, le moment pour la France d'« appliquer sa raison et sa liberté à se rendre un juste compte de sa situation parmi les nations ».

Il y a, dit Renouvier, une question d'Alsace-Lorraine, puisque, contre le droit public qui depuis 1848 entrait peu à peu dans la conscience des nations, un million et demi de citoyens ont été annexés contre leur volonté unanime. Cependant un traité est un traité. « La France n'a plus le droit de réclamer l'Alsace-Lorraine comme son bien et sa chose... Reprendre et reconquérir, c'est encore prendre et conquérir... En vertu de quel principe mettrions-nous la main sur cette contrée, à l'époque supposée où nous nous sentirions assez forts pour tenter l'aventure ? Il faudrait que ce fût en vertu d'un droit national français, supérieur aux traités et au droit des gens positif, supérieur à toute espèce de droit international, en un mot absolument semblable à ce droit national allemand invoqué par les professeurs et les journalistes prussiens. »

La voie à suivre, selon Renouvier, est celle-ci : « Déclarer que la question d'Alsace-Lorraine est une question essentiellement européenne ; non pas tant d'intérêt, d'honneur et de droit français que d'intérêt, d'honneur et de droit européens. » La France, consultée en 1871, dans des élections au suffrage universel, parfaitement libres, a voté contre les candidats de la guerre à outrance, a choisi les partisans de la paix. Leur droit à l'Alsace et à la Lorraine, droit qui leur appartenait, les départements français l'ont donc cédé. Mais ils n'ont pas cédé le droit de l'Alsace et de la Lorraine, qui ne leur appartenait pas. La protestation des représentants de l'Alsace et de la Lorraine à l'assemblée de Bordeaux n'est faite ni au nom de la France qui les livre, ni au nom de l'Allemagne, qui exige la livre de chair. Elle tire sa vérité et sa portée des puissances qui alors ont seules qualité pour la recevoir : le droit public, la conscience humaine, l'Europe d'aujourd'hui et de demain. Entre le tribunal de la nation qui la rejette et le tribunal de la nation qu'elle rejette, elle devient justiciable d'un tribunal international. Et Renouvier termine sur ces paroles remarquables :

« La position que donnerait dès maintenant à la France la politique que nous conseillons, c'est celle d'un appel permanent à l'Europe pacificatrice et justicière, en faveur des populations de l'Alsace-Lorraine et de leur droit de disposer d'elles-mêmes. On donnait, dans les temps où régnait la théologie, le nom d'*appelants au futur concile*, à des partisans des doctrines désavouées par l'Eglise, mais qui, ne voulant point rompre avec l'Eglise, qui résumait à leurs yeux la paix et l'unité, se déclaraient en état de protestation pacifique et d'attente, jusqu'au jour où une assemblée plus authentique et mieux autorisée de docteurs et de juges prononcerait sur leur appel. De même, la France délaissée par le sentiment européen, et qui, sous plusieurs rapports, mérita de l'être, la France, forte de la justice de sa cause, quand il s'agit non plus d'elle, mais de l'Alsace-Lorraine, doit se poser en appelante à la future

assemblée européenne : non pas seulement au futur congrès, si ce mot doit toujours désigner ces froides réunions de diplomates qui, à l'issue de chaque guerre, se disputent tristement sur la limite des faits accomplis ; mais à l'assemblée qui représentera pour la première fois la délégation de justice et de paix des peuples et des gouvernements. Nulle autre position n'est justifiable pour une nation qui voudrait sincèrement avoir raison du droit monarchique et aristocratique de conquête, et qui ne se flatterait pas de l'invoquer quelque jour à son profit. C'est donc la politique qui s'impose moralement et logiquement à la France démocratique ; c'est de ce côté que peuvent et doivent se tourner les espérances de notre patrie. Qu'elle cherche de franc cœur la paix et la justice européennes ; elle trouvera par surcroît la satisfaction de son honneur et de ses vrais intérêts. »

La comparaison des annexés protestataires avec les *appelants au futur concile* méritait alors d'être retenue. A quel point le mérite-t-elle davantage encore aujourd'hui ! Le traité de Francfort avait établi au milieu de l'Europe un million et demi d'appelants, les avait ajoutés aux appelants existants. Car les Alsaciens et les Lorrains n'étaient pas les seuls : des Polonais et des Danois en Allemagne, des Polonais en Russie, des Irlandais dans le Royaume-Uni, des groupes multiples et mal déterminés dans l'empire austro-hongrois, des nationalités chrétiennes dans l'empire turc, multipliaient les « appels au futur concile » à un point tel que ce qu'il y avait de plus chimérique dans la page de Renouvier, c'était sans doute de croire qu'une Europe pleine d'Alsaces-Lorraines appelantes et bâillonnées pouvait entendre l'appel de l'Alsace-Lorraine à son tribunal. Et pourtant cette folie était prophétique. Renouvier avait raison. Son conseil n'a été suivi qu'en partie, et aujourd'hui la vraie politique républicaine consiste à le suivre pour la partie qui reste en suspens.

* * *

Notons que le conseil du philosophe déjà tombe sur un terrain préparé par des gouvernements prudents. Renouvier remarque que « Louis-Philippe, Guizot et leurs amis ont compté au nombre de leurs maximes conservatrices le principe de subordonner à l'opinion européenne des gouvernements, au concert européen, des questions que l'égoïsme ou la témérité des partis et le goût de la popularité pousseraient souvent à résoudre par des coups de force. » Il leur reproche seulement de l'avoir fait par bourgeoise prudence et bas égoïsme, et non par suite d'un sentiment élevé de l'avenir de l'Europe. Ce n'est pas très juste. Mais enfin ce sentiment élevé, à supposer que Guizot ne l'ait pas eu, on a pu le contempler en tout son éclat dans Lamartine, qui a pratiqué la même politique, et qui lui a donné la double auréole politique et républicaine. Napoléon III lui-même, en subordonnant toute annexion à un plébiscite, y a apporté sa contribution.

Mais le passé qui autorise ici Renouvier, paraît peu de chose à côté de l'avenir qu'il évoque et prépare. On attendra un demi-siècle avant de voir naître cette assemblée, qui représentera pour la première fois la délégation de justice et de paix des peuples et des gouvernements. Cependant, dès cette époque, elle se cherchait, et la *Critique Philosophique* s'efforçait d'en découvrir les amorces. Dans ce même numéro du 2 octobre 1873, je lis que « la *Ligue Internationale de la Paix et de la Liberté* s'est réunie cette année à Genève les 7, 8 et 9 septembre derniers ». La question des Etats-Unis d'Europe y est posée sous cette forme anodine et prudente : « Faire l'historique du principe fédératif ; en déduire les applications possibles en l'état actuel de l'Europe, en tenant compte des conditions ethnographiques, physiologiques, économiques, sociales. » A cette époque l'état de la question religieuse en France

ne permettait guère au catholicisme d'avoir une opinion sur ce sujet, et presque tout ce mouvement était d'inspiration protestante. On sait d'ailleurs que la *Critique* devait devenir un peu plus tard l'organe de propagande d'une sorte de *Génie du Protestantisme*, entreprise où Renouvier se révéla ingénieux, mais plus encore ingénu. Voilà bien l'un des terrains où l'on peut repérer, dans la formation intellectuelle de la Troisième République, le passage du filon protestant. On sait d'ailleurs que la Société de Genève est moins une création du Président des Etats-Unis que du presbytérien Woodrow Wilson.

Quoi qu'il en soit de ces origines, ceux que Renouvier appelle, en une formule qui mériterait d'entrer dans le droit public, les appelants au futur concile, ont été plus heureux que les Jansénistes : ils ont leur concile. Le pacte de la Société des Nations, le traité de Versailles lui-même envisagent un droit d'appel. Une jurisprudence est en marche, qui créera un statut de l'appelant.

Le traité de Versailles (où le bien l'emporte sur le mal) a diminué fortement le nombre des appelants. Il n'a pas supprimé les appelants. Il n'a fait intervenir, et c'est sa tare, le principe du plébiscite, que dans quelques cas et à titre de transaction, avec mauvaise humeur. Les difficultés politiques actuelles sont des difficultés d'appelants. Appelants au concile existant, heureusement, et non plus au futur concile.

L'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie peuvent être considérées comme des puissances appelantes, parce qu'à tort ou à raison elles se plaignent, ou bien une part notable de leurs anciens sujets se plaignent par leur organe, d'annexions faites par des voisins sans consentement, sans plébiscite. L'avantage des plébiscites réguliers, comme celui du Slesvig, celui de la Silésie, celui qui est prévu pour la Sarre, c'est de supprimer le droit moral à l'appel. Une minorité nationale considérable, annexée contre sa volonté à un Etat voisin pour des raisons économiques ou straté-

giques est constituée à l'état d'appelante comme l'Alsace-Lorraine en 1871. La nation à laquelle elle a été arrachée devient une nation appelante comme la France de 1871 à 1914. Il va de soi qu'on ne saurait ranger parmi les nations dites appelantes l'Italie, à laquelle aucune minorité hors de ses frontières ne demande à être réunie. Ses réclamations ne portent pas sur ces questions d'appel, mais sur l'injustice avec laquelle elle aurait été traitée au moment de la nouvelle répartition. « Ce partage si injuste ! » disait Marie-Thérèse du partage de la Pologne. Et nous serions sensibles à cette bonne parole, si elle n'ajoutait : « si inégal ! »

*
* *

La protection des minorités et le contrôle des mandats représentent la partie positive et constructive de l'institution genevoise. Ce sont eux qui lui donnent, au-dessus même de sa figure de concile, un caractère de super-Etat. On comprend que les légistes de l'Ecole, les représentants de la tradition Louis-quatorzienne et jacobine, leur jettent un regard torve. Voici par exemple un extrait, publié par la presse française, d'un article de M. Raymond Poincaré dans la *Nacion* de Buenos-Ayres :

« Le système des minorités nationales, reconnues et protégées par conventions diplomatiques, a déjà en lui-même l'inconvénient d'empêcher ou de retarder des rapprochements et des assimilations qui pourraient, tôt ou tard, résulter de la vie commune et de la liberté. (Il faut rappeler ici à M. Poincaré le mot de Lacordaire : entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime, et c'est la loi qui affranchit). Si on le complique, si on le fortifie, si les Etats les plus puissants le considèrent comme un moyen d'intervenir dans l'administration des Etats les plus faibles, il deviendra, au cœur de l'Europe, une cause permanente d'agitation fiévreuse et de troubles pernicieux.

» Que dirait-on demain si la France s'avisait de reven-

diquer le droit de veiller sur le sort du Canada de langue française, de la Wallonie ou de la Suisse romande, en soutenant que ces contrées sont habitées par des Français qui constituent vis-à-vis d'elle des minorités nationales ? On la taxerait, avec raison, d'impérialisme, et le monde entier se concerterait pour l'empêcher de nuire. Mais ce n'est pas la France qui émet aujourd'hui ces prétentions outrecuidantes.

» L'assemblée de Genève fera sagement de fermer l'oreille aux échos des élections allemandes et de ne laisser aucune espérance, ni aux partisans de la révision des traités, ni aux défenseurs, trop habiles ou trop passionnés, des minorités nationales. Il y va de la paix universelle. »

Voilà le contraire exact du texte de Renouvier. Et les deux textes s'encadrent dans un dialogue de l'avocat d'Etat et du clerc. La reconnaissance du droit des minorités nationales a le tort, dit M. Poincaré, « d'empêcher, ou de retarder des rapprochements ou des assimilations. » M. Poincaré pense exactement comme M. Asmus et ses chefs berlinois. Il n'admet pas que le statut d'une population annexée malgré elle puisse différer du statut imposé par l'Allemagne en 1871 à ses compatriotes lorrains. Il fait Brutus César ! Imaginons qu'en 1871 l'Alsace-Lorraine, au lieu d'être livrée, corps et âme, à la discrétion du vainqueur, eût reçu le statut de minorité nationale dans l'Empire allemand. L'adaptation du pays à sa nouvelle condition, la paix franco-allemande, la détente nerveuse européenne étaient assurés. Notons d'ailleurs que tout s'est passé comme si l'Alsace l'avait reçu, ce statut, sur le terrain religieux, ainsi qu'elle l'avait connu en France sous l'ancien régime, puisque le Concordat y a été maintenu par l'Allemagne, de même que le culte protestant y resta autorisé après la Révocation de l'Edit de Nantes. Mais le Concordat en Alsace a paru aussi insupportable et du même fonds, aux radicaux valoisiens que le statut des minorités le paraît aux légistes jacobins qui tiennent l'unité et l'indi-

visibilité chimiquement pures pour des biens en soi et des articles d'exportation : que le robinet soit à gauche ou à droite du tonneau, c'est le même vin qui coule.

Quant au raisonnement qui compare une minorité protestataire, annexée sans plébiscite, à la Suisse romande ou au Canada français, au lieu de la comparer à l'Alsace-Lorraine de 1871, c'est un de ceux qui font dire aux routiers du Palais que Me Poincaré est un très grand avocat, qui n'a qu'un défaut : ne pas choisir ses arguments. Le Noah lui-même entre dans son passe-tout-grain. Imaginez une pareille raison servie dans l'assemblée de Genève !

« La France, délaissée par le sentiment européen, et qui, sous plusieurs rapports, mérita de l'être », écrivait Renouvier en 1873. Et l'Allemagne, qui a vécu de l'oppression des minorités, la Hongrie pareillement, sous quels rapports certains et visibles n'ont-elles pas, elles aussi, mérité de l'être ! Mais, comme le marquait fortement Renouvier, il ne s'agissait pas en 1871 du droit de la France, il s'agissait du droit des Alsaciens et des Lorrains. Pareillement, ce qui peut et doit intéresser la conscience européenne, en 1930, ce n'est pas l'Allemagne qui a joué une partie, qui l'a perdue, qui a été traitée par ses vainqueurs moins inhumainement que la Belgique ne l'avait été et ne l'eût été par elle, et qui a subi une paix, disons si l'on veut un *Diktat*, moins dur que le *Diktat* de Brest-Litovsk. Le droit en question est celui des Allemands ou des Hongrois annexés, non des autres. Droit à conserver leur statut d'appelants, qui a été accordé à certains d'entre eux comme un minimum de justice en compensation du droit au plébiscite, qu'on leur refusait. — L'avaient-ils accordé, eux, aux Polonais, aux Alsaciens, aux Roumains ? — L'injustice passée ne légitime pas l'injustice présente. La Société des Nations implique un règne de la loi nouvelle, contre lequel ne sauraient prévaloir les talions de la loi ancienne.

M. Poincaré est un légiste, un juridique, et l'imagina-

tion lui manque. Mais pensons à l'autre Lorrain, à Barrès ! Barrès a senti admirablement, comme Lorrain, la situation tragique de ce qui était, de l'autre côté de la frontière, une minorité opprimée. Il a écrit *Colette Baudoche* pour le faire sentir au peuple. Que penserait-il de la question actuelle des minorités ? Sturel se rallierait-il au légisme jacobin de Suret-Lefort ? Je ne sais pas du tout. Je ne vois pas plus Barrès dans la paix d'aujourd'hui que Jaurès dans la guerre d'hier.

Il n'y a pas besoin de regarder l'heure à la pendule qui a comme dessus le bronze d'art de *Colette Baudoche*, pour imaginer la diminution, l'humiliation qui frappent toute la vie intellectuelle d'une minorité annexée. Il me souvient d'une nouvelle russe récente : un voyageur allemand avait laissé ou oublié dans un village je ne sais quel objet fabriqué, un flacon de parfum, je crois. Le logeur qui en avait hérité le montrait avec orgueil aux habitants. Et les paysans, habitués à la camelote des manufactures d'Etat soviétiques, admiraient, comme nous faisons d'un exemplaire de présent des *Fermiers*. « Vous voyez comme c'est beau, disait le possesseur. Ça vient d'un Allemand, c'est tout dire ! » Il ajoutait : « Et d'un Allemand d'Allemagne, vous savez ! Pas d'une minorité nationale ! » Pauvres minorités nationales !

A une minorité nationale abaissée dans sa culture traditionnelle et sa conscience collective, soumise, comme disait Barrès, à une discipline qu'elle n'a pas choisie, il reste, avec son statut d'appelante, ce bien immatériel : l'espérance. Il lui reste ce qui eût suffi en 1871 à l'Alsace-Lorraine. N'y touchons pas inhumainement. Quand M. Poincaré suggère à l'assemblée de Genève de ne laisser « aucune espérance » aux défenseurs des minorités nationales, on dirait peut-être qu'il écrit sur une porte de prison, si Dante n'avait retenu l'inscription pour la porte de l'Enfer. Ne demandons pas au diable de prêter son enseigne au Quai Wilson. Le désespoir n'est pas meilleur

conseiller que l'espérance. Il y va de la paix universelle !

Comme l'a dit plus justement M. Poincaré, le traité de Versailles doit être une création continuée. Quand il prononçait cette phrase à la tribune du Sénat, il entendait par elle la continuation d'une politique de contrôle, de vigilance, de force pratiquée par la France. Cette politique ne répondait ni aux ressources de la France, ni au génie d'une démocratie, ni à la volonté de ceux de nos alliés dont l'alliance était non une charge, mais une aide. La création continuée du traité de Versailles s'est dès lors transportée de Paris à Genève. Création continuée signifie moins révision des traités qu'adaptation des traités. Si l'institution de Genève fonctionne régulièrement pendant plusieurs générations, ce sera cette adaptation progressive qui produira les changements et le renouvellement nécessaires, assurés jusqu'ici par les guerres. On ne détruit que ce qu'on remplace, et on ne détruira la guerre qu'en la remplaçant dans sa fonction utile, qui est le mouvement, la transformation. La carte de l'Europe en 2030 diffèrera autant de la carte d'Europe en 1930 que celle-ci diffère de la carte d'Europe en 1830. Il n'est pas chimérique de penser que ces modifications se seront faites pacifiquement, auront été surveillées, enregistrées, régularisées par la Société des Nations ou la Fédération Européenne. Ni de penser qu'on les rendra de plus en plus inutiles, parce que les frontières deviendront de plus en plus plastiques, perméables, théoriques, que les métaphores de bastion et de couloir feront place à celles de pont et de plaque tournante. Un légiste français, ambassadeur à Londres au temps de la Révolution, écrivait à Pitt : « Les principes du gouvernement français sont immuables comme l'éternelle raison ! » Des principes, soit ! Mais les frontières... Celles de Versailles sont probablement les meilleures qu'on ait trouvées jusqu'ici, mais ces meilleures sont humaines, ont leurs défauts, font leurs victimes, demandent çà et là des retouches, en demanderont toujours, comme la galère salaminienne et le couteau

de Janot. Elles ne sont pas immuables comme l'éternelle raison de nos légistes. Elles sont les premières qui aient été conçues et aménagées selon un principe politique, avec un organe d'adaptation permanent, non encore un cerveau, mais, en attendant le cerveau, constitué par la société des idées, ou des esprits, une moelle épinière, celle des bureaux genevois. . . . .

Le premier numéro de la *Critique Philosophique* formulait en ces termes la fonction, ou une des fonctions du cerveau : « Le criticisme vise à renouveler la politique, en introduisant une simple proposition qui serait le salut de tous les Etats, et le nôtre : juger de l'honneur, en politique, exactement sur les mêmes errements qu'on en juge dans les relations privées ; donc, vouloir en tout la sincérité, stigmatiser le mensonge et toutes les formes du mensonge, vouloir en tout la paix et la liberté ; stigmatiser la violence et toutes les formes de la violence ; réduire l'emploi de la force au cas strict de la légitime défense ; considérer comme des malhonnêtes gens les menteurs en politique et les violents en politique. Si cette manière de voir, absolument nouvelle dans le monde, commençait jamais à s'y répandre, on en sentirait bientôt des résultats hors de proportion avec ceux que les hommes d'Etat obtiennent de leurs manœuvres ou que les sectaires ou utopistes peuvent se promettre de leurs rêveries. » Qu'il y ait là un peu de la noble candeur baptisée par le plus illustre de nos ministres ; que la réalité, même et surtout morale, soit infiniment moins simple que ne le pense le polytechnicien Renouvier, tout cela est probable. Ce programme ne manque pas de difficulté, mais moins encore de nécessité. Il est resté, jusqu'à présent, à peu près étranger à ce qu'on appelle l'esprit de Genève. Le moment ne viendra-t-il pas de parer à cette carence de la cléricature ?

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LA RÉPUBLIQUE DE M. THIERS (1871-1873), par *Robert Dreyfus* (Editions de la N. R. F.).

J'avoue que rarement j'ouvre sans malaise un livre d'histoire contemporaine, surtout de politique intérieure. Je ne peux m'empêcher de penser que si, parmi tant d'époques dignes d'étude, l'auteur en a choisi une dont l'histoire est presque encore impossible à faire et si difficilement sans passion, c'est précisément qu'il veut satisfaire une passion ; que, si tel est en effet son but, comme le contrôle de son récit me demanderait cette fois un gros travail personnel que je ne ferai pas, il peut tout à son aise grouper les faits d'habile façon, baigner de lumière ceux-ci, jeter de l'ombre sur ceux-là, faire toute la mise en scène qu'il lui faut ; bref, qu'à moins qu'il ne soit par trop grossièrement malhonnête (ce qui devient une façon d'être honnête), je suis à peu près à sa merci.

Le livre de M. Robert Dreyfus, non seulement m'épargne ce malaise, mais me dispense la douceur de me livrer à l'historien en toute confiance, de lire une aventure singulièrement émouvante pour un Français de ce jour avec le sentiment qu'on ne me trompe pas. Non pas que l'auteur manque de passion ; mais sa passion n'a rien d'un partisan ; c'est celle d'un psychologue : c'est l'évidente joie qu'il éprouve à comprendre tous les partis, à reconnaître que la conduite des monarchistes ou des bonapartistes, en ces jours de bataille, fut aussi naturelle que celle des républicains ; à surprendre l'envers d'une dure négociation comme la libération du territoire, à discerner le ferment de mort ou de vie qu'y fut la bassesse d'un Arnim, l'abnégation d'un

Gontaut-Biron ; surtout à épingler l'essentiel d'un discours broussailleux, d'une tempêtueuse assise parlementaire, à mettre le doigt sur le mot capital qui y fut dit, mot que les contemporains souvent ont à peine remarqué et qui fut décisif pour l'histoire. De ce point de vue, le récit de la séance où M. Thiers glisse l'idée de la République sans les républicains, de celle où il obtient le titre de Président, de celle où, selon M. Dreyfus, il « coupe le câble » avec les conservateurs, me paraissent des modèles. Si l'art consiste à substituer le sens des choses aux choses elles-mêmes, de telles pages sont éminemment de l'art, mais d'un art dont j'ai l'impression que, non seulement il ne diverge pas de la vérité, mais qu'il la trouve.

Parce qu'il comprend tous les partis, M. Robert Dreyfus ne s'interdit point de les juger. Mais son critérium, lui aussi, n'a rien d'un partisan, c'est-à-dire toujours, au fond, d'un métaphysicien ; ce qu'il admire, c'est l'homme qui sait comprendre le problème du moment, dans toute sa contingence, dans tout ce qu'il a de *non déjà vu*, et lui donner une solution sur mesure, non de confection ; c'est ce qu'il exprime lorsqu'aux adversaires de M. Thiers qui « dogmatisent », croient que « l'histoire se recommence », il oppose « ce vieillard chargé d'ans et de souvenirs qui réussit à se dégager des prétendues « leçons du passé » et qui, comprenant son époque, connaissant son pays, agit guidé par ce don d'intuition audacieuse qui est le privilège des vrais hommes d'Etat ». Ajoutons que *le pays*, ce grand acteur de l'histoire contemporaine, mais qui ne laisse pas de documents et fait qu'un fidèle portrait de cette histoire est si particulièrement difficile, est constamment présent dans ce remarquable ouvrage.

Les livres de M. Robert Dreyfus me font penser à ce critique d'art qui, visitant une galerie de tableaux et ayant proféré une centaine de : « C'est splendide ! », « c'est génial ! », « c'est sublime ! », s'arrête devant une toile de belle tenue et dit : « Cela, c'est bien. »

JULIEN BENDA

*
* *

UN PERSONNE ET CENT MILLE, par *Luigi Pirandello* (Editions de la N. R. F.).

Ceux qui ont lu ses nouvelles savent que M. Pirandello est un excellent conteur. A mon avis — si j'ose exprimer ce jugement — peut-être est-il meilleur comme conteur que comme auteur dramatique, pour des raisons que je proposerai plus loin. Ce roman ne se raconte point, parce que l'analyse est au premier plan, et, à vrai dire, le personnage principal. Ce qui ne veut pas dire que le livre soit abstrait. L'expression, au contraire, en est remarquablement plastique, mais les événements nous apparaissent au bout des perspectives analytiques, et pour ainsi dire par le gros bout de la lorgnette. Cette analyse elle-même coïncide avec la vie du narrateur, elle constitue l'essentiel de l'action de ce dernier. Et c'est là que l'adresse de M. Pirandello fait ses preuves. Les ruptures et les retournements du récit, les interventions de dialogues, la façon dont le monologue intérieur se morcelle, s'oppose à lui-même, se diversifie, font lire le livre d'un trait comme un roman d'aventures. Les chapitres, très courts, soutiennent aussi la lecture, et l'heureuse disposition des titres, qui souvent sont des phrases de transition détachées du texte comme un chapeau d'article de journal. Si le fond de la pensée pirandellienne est subtile et parfois divisée à l'infini, on ne peut dire que M. Pirandello néglige ou méprise le lecteur dans la présentation.

Je pense d'ailleurs, comme je le disais à l'instant, que le roman se prête mieux — tant pis pour l'hérésie ! — à l'expression de la philosophie de M. Pirandello, que le théâtre. Les événements, pour M. Pirandello, n'ont de sens et de relief que rapportés à une analyse extrêmement délicate et ténue. Cette analyse, au théâtre, ne peut trouver de place dans les répliques des personnages : d'où cette impression assez fâcheuse que les personnages sont obligés de se remonter eux-mêmes à coup de paroles afin de se faire vivre. Dans le roman cette difficulté disparaît, car la vie d'une conscience, suivie dans ses détours et ses détails, présente un caractère dramatique qui s'accommode fort bien du récit, et les événements concrets, remis à leur place, peuvent paraître à la fois symboliques et réels.

Le sujet de *Un Personne et Cent Mille*, on le devine, on le

connaissait d'ailleurs avant d'avoir ouvert le livre, pour peu que l'on connût le théâtre de M. Pirandello. L'auteur des *Six Personnages* est parti d'une observation très juste et très profonde : à savoir que chacun se fait de nous-mêmes une image différente, et que nous-mêmes, nous ne pouvons nous apercevoir objectivement. (Je signale, à ce propos, la scène, en tous points admirable, du narrateur devant son miroir). Mais il semble que M. Pirandello ait été conduit à utiliser son observation d'une façon un peu mécanique et monotone : comme un thème de variations analytiques plutôt que comme une source d'enrichissement vital et spirituel. C'est, à mon avis, qu'il accorde à la folie importance *démonstrative* beaucoup trop grande. On dirait que l'idée fixe est pour lui le meilleur moyen de parvenir à la vérité. La seule manière de résoudre l'énigme de la personnalité est pourtant de soumettre l'homme au contraire de l'idée fixe, à l'action. Car il est bien vrai que nous sommes « un personne et cent mille » dès que nous nous arrêtons dans la contemplation de nous-mêmes, *et que nous arrêtons les autres*, au moins théoriquement, dans cette contemplation : pour la bonne raison qu'au repos nous ne sommes rien du tout. Mais il est également vrai que notre seule réalité, c'est notre valeur *comme instrument*. « Que peut-il faire ? » Soyez certains que dans ce qu'il peut faire, et là seulement, est impliqué tout ce qu'il est. Alors l'illusion change de camp : il devient impossible de penser n'importe quoi de chacun de nous, puisqu'il n'est plus permis de se poser d'autre question que celle-ci : « De quoi est-il capable ? »

L'observation fondamentale de M. Pirandello le conduisit logiquement à la négation de l'introspection. Mais comme il la place dans la cervelle de candidats à la folie, c'est au contraire à une véritable congestion de l'introspection qu'il aboutit, ce qui produit l'équivalent mental d'un court-circuit, ou mieux, d'une crampe.

Ce qui est fait est bien fait, et nous n'aurions qu'à admirer la merveilleuse ingéniosité avec laquelle M. Pirandello tient sa gageure, si nous ne sentions parfois dans son œuvre, dans tel passage dramatique, dans telle description rapide de paysage, dans l'intensité même et la tenue de cette œuvre, un feu de tempérament qui eût mérité, semble-t-il, un meil-

leur sort. Curieuse destinée, tragique aventure que cette déviation vers l'idée, que cette crispation analytique d'une force poétique indéniable.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LA LITTÉRATURE ET L'OCCULTISME (Rieder) ; LA RELIGION DE VICTOR HUGO (Hachette) ; BLAKE AND MODERN THOUGHT (Constable), par *Denis Saurat.*

M. D. Saurat est un des critiques les plus pénétrants d'aujourd'hui et le plus purement essayiste de nos essayistes. C'est un plaisir que de lire ses chroniques littéraires dans la petite revue *Marsyas*, petite, mais d'un bien vif intérêt, ou d'ouvrir son livre *Tendances* où il a réuni quelques-unes d'entre elles. Plaisir auquel se mêle parfois quelque irritation : mais pour lui pardonner certains jugements un peu sommaires sur Dostoïevski, sur Stendhal entre autres, rappelons-nous la beauté de son essai sur Proust, ou le court article sur Vigny, tout à fait de premier ordre, que nous apportait le *Marsyas* de janvier.

L'étude approfondie qu'il a faite de Milton et de Blake auxquels il a consacré quatre volumes très importants (*La Pensée de Milton, Blake and Milton, Milton et le matérialisme chrétien. Blake and modern thought)* l'a amené à une thèse générale sur ce qu'il appelle la poésie philosophique moderne, telle qu'elle se voit chez Milton, Blake et Shelley, chez Whitman, chez Gœthe, Wagner et Nietzsche, chez Hugo et Lamartine. Elle a pour but, nous dit-il, de compléter les indications insuffisantes que donne la raison sur l'univers et sur l'homme, non pas par des indications du même ordre, mais par des mythes situés au-delà du vrai et du faux, dans le domaine de la volonté et de l'imagination. Elle constitue « une sorte de critique de la religion, du seul point de vue légitime ici, le point de vue artistique ». En même temps, elle préserve l'essence du sentiment religieux, et faisant la « synthèse des désirs » de la race, représente nos « aspirations totales ».

Dans tous les poètes que nous avons mentionnés, M. Saurat

trouve des idées communes : idée d'un Dieu à la fois inconnaissable et partout présent comme la matière même dont le monde est fait, sainteté de la matière, constitution du monde par une sorte de division en Dieu, et reconstitution future de ce Dieu à la fin de l'évolution. Enfin il y a une communauté d'idées morales ; ils affirment que les penchants de l'individu sont divins et chantent la mort des Dieux. C'est la liberté chrétienne de Milton, l'Evangile Eternel de Blake, le détrônement de Jupiter chez Shelley, la fin de Satan chez Hugo, la chute des Dieux dans Wagner, les nouvelles tables de Nietzsche, le chant de l'universel et de l'individu chez Whitman.

Tout cela repose sur l'orgueil et la sensualité, l'une amenant le poète philosophe à s'identifier avec la Nature, l'autre l'amenant à s'identifier avec Dieu. Et ces deux intuitions sentimentales et ce panthéisme lui-même expliquent la différence entre ces poètes et les mystiques dont sur certains points ils se rapprochent le plus. Ce qu'on trouve au fond de leur poésie, c'est l'imagination de la vie sexuelle qui anime le monde.

Et nous voyons l'identité de leur idéal et de celui de l'orphisme et des mystères : il s'agit de faire des Dieux. Bien plus, en eux, c'est la mentalité primitive avec ses mythes et ses intuitions que nous retrouvons.

Mais en même temps et paradoxalement, cet ensemble d'idées représente l'esprit de l'homme moderne : liberté de l'homme, sainteté de la nature. Nous assistons à une « étrange alliance » entre l'esprit critique et l'esprit qui lui est le plus opposé. Un Blake, continuateur direct des Voltaire, des Rousseau et des Diderot, traduit leurs idées dans le langage de la Gnose : le monde est le produit d'un Dieu mauvais, l'homme est divin. L'esprit moderne, voulant se trouver une tradition, l'a cherchée dans la Gnose et dans la Cabale.

Et en effet, — mais c'est sur ce point que les théories de M. Saurat pourront être le plus discutées, — il y a un intermédiaire entre la pensée primitive et les poètes : c'est l'occultisme, lieu de refuge de toutes les religions et de toutes les philosophies vaincues, asile des révoltés intellectuels, foyer de conspiration permanente contre la religion trop civilisée, trop rationnelle, qu'est devenu le christianisme.

Cette conception de M. Saurat a un caractère grandiose, et elle

vient à son tour prendre place dans un large courant d'idées. On y verrait, outre les œuvres de théologiens luthériens comme Helmut Groos, qui pour combattre l'idéalisme post-kantien dont un Blake est tout proche, voient en lui l'héritier des religions de l'Asie, les travaux de Jung, qui unissent psychanalyse et mythologie. et les tendances des adeptes du *Grand Jeu* qui unissent surréalisme et occultisme. Le livre de M. Rolland de Renéville sur Rimbaud, un esprit frère de Blake, nous a offert sur ce point un exemple d'un grand intérêt.

On peut seulement se demander si l'influence de la Cabale, très nette sur Milton, et assez précise sur certains mythes de Blake, est aussi grande sur les autres poètes que le dit M. Saurat. La théorie de Dieu et de la création chez Hugo est beaucoup moins hétérodoxe, nous semble-t-il, qu'il le pense. D'ailleurs, et il le reconnaîtrait, la Cabale n'est qu'un lieu de passage pour certaines idées du néo-platonisme et de la Gnose, et finalement de la Bible, de Platon, et des premières cosmogonies, et parfois elle est un arrangement différent des idées que l'on retrouve aux origines du christianisme. Surtout, plusieurs de ces théories sont, nous dit-il lui-même « aussi vieilles que la nature humaine ». N'y a-t-il pas dès lors une sorte de contradiction à insister sur leur puissance et à chercher leur source dans l'occultisme et à plus forte raison dans une de ses formes particulières ?

La rêverie philosophique sur les idées et les sentiments ne peut-elle pas faire naître la plupart d'entre elles ? Le poète philosophe qui les sent en lui se réjouit de les retrouver dans les mythes, les gnoses, les cabales. Ici comme ailleurs, — et M. Saurat, poète philosophe, auteur des *Three Conventions*, ne nous contredira sans doute pas, la recherche des sources est secondaire, la source est dans le poète.

Elle est d'ailleurs plutôt dans les régions confuses de son imagination que dans celle des idées claires, ainsi qu'il tend souvent à le croire, voulant garder, malgré l'attrait qu'ont pour lui les mystères, son intellectualisme foncier.

Nous n'avons pu donner une idée complète de la richesse de ces livres, de tout ce qu'ils nous apprennent sur Hugo (mais quels vers déplorables il est obligé de citer) et sur Blake. Il fallait surtout noter l'importance de son effort pris dans son

ensemble, et ces résultats si pleins de puissantes suggestions.

JEAN WAHL

***

ŒUVRES COMPLÈTES du Chevalier *de Méré* (Editions Fernand Roches).

Il nous manquait une collection des auteurs français qui fût un vrai *corpus* de toutes les œuvres marquantes, et qui évitât à la fois les inconvénients de l'édition savante et ceux de l'édition populaire. Cette lacune, comme on dit en beau style, est désormais comblée. La collection *Les Textes Français*, publiée sous les auspices de l'Association Guillaume Budé, est établie sur le modèle et les principes qui ont fait leurs preuves dans les collections latine et grecque de cette association. La présentation matérielle, format, papier, typographie, est excellente. Le régime des introductions et des notes est réglé par un heureux compromis : assez étendues pour donner toutes clartés utiles, rédigées par des spécialistes parfaitement documentés, elles s'en tiennent pourtant à leur vrai rôle de servantes du texte. Les notes, rejetées à la fin de chaque volume, laissent ainsi à l'œuvre sa pureté architecturale et cet aspect d'un monde achevé, complet en soi, qui est le propre de toute création véritable. Il est beau qu'on soit arrivé enfin, dans les milieux officiels en la matière, à cette idée qu'un texte est fait d'abord pour être lu, et qu'il importe premièrement et essentiellement, pour tout homme soucieux, non d'être un savant, mais d'être homme et de former sa pensée, ce qui est l'usage le plus ordinaire qu'on fait des grands auteurs, d'avoir devant lui, solide et résistant comme un marbre, et comme lui nu, dépouillé et fort seulement de son être, — un texte. Cette collection repose sur une grande idée ; et, jusqu'ici, il semble qu'elle en soit digne, notamment par son *Rabelais*, complet en cinq volumes (y compris les lettres et les écrits divers) parfaitement édités par M. Jean Plattard.

Il faut mettre à part les *Œuvres Complètes* du Chevalier de Méré, publiées par M. Ch.-H. Boudhors. Le texte est introduit, établi et annoté avec une conscience, une précision, une minutie impeccables ; avec plus d'érudition aussi que n'en comporte

d'ordinaire la collection, car ces trois volumes réunissent pour la première fois une œuvre totalement inconnue en France, sinon de M. Boudhors et de quelques pascaliens et érudits. Si le nom même de Méré nous dit encore quelque chose, c'est par Pascal, et grâce surtout à M. Brunschwicg. Pourtant, il mérite mieux. Ses écrits, il est vrai, ne sont pas folâtres, ni toujours pleins d'intérêt ; du moins ne sont-ils point sots, comme tant de ces ridicules résidus des grandes époques, tombés par sélection naturelle dans un juste oubli, et qu'on nous exhume parfois pour les besoins de l'érudition.

Méré, c'est essentiellement le théoricien de « l'honnête homme » ; et l'*honnêteté*, selon sa définition, « ce n'est autre chose que d'exceller en tout ce qui regarde les agrémens et les bienséances de la vie ». Le développement, le commentaire, l'application de cette idée, voilà son œuvre, qui pourrait s'appeler, non comme le traité de Nicole *Des Moyens de vivre en paix avec les Hommes*, mais *Des Moyens de plaire aux Hommes*, — et aux femmes. « Je ne comprends rien sous le ciel, écrit Méré au-dessus de l'honnêteté ; c'est la quintessence de toutes les vertus. » On peut penser qu'au contraire une vie faite uniquement de ces rapports extérieurs, et ainsi réglée uniquement sur le jugement des autres, ne laisse pas une grande place à l'indépendance intérieure et à la culture de l'individu ; une certaine grossièreté de langage et de manières est parfois une cure nécessaire à l'hygiène de l'esprit. La vie sociale, la nécessité de vivre en paix avec ses semblables exigent plus de politesse ; les élégances du Chevalier sont peut-être, selon le mot de M. Boudhors, des vertus de citoyen, — mais poussées un peu à l'excès ; le citoyen n'est pas tout l'homme. En tout cas le point de vue de Méré est net, exposé à travers toute son œuvre, laquelle prend la valeur d'un bon document sur ce genre d'esprit, et aussi d'un bon manuel dont Julien Sorel, avec plus de cynisme mais aussi plus de lucidité, eût pu faire usage.

On conçoit que la rencontre de Pascal avec un tel homme ait été féconde. Deux tempéraments opposés : le mondain, et celui que Méré peint comme « un grand Mathématicien, qui ne sçavoit que cela. Ces sciences ne donnent pas les agrémens du monde, et cet homme... n'avoit ny goust, ni sentiment... » Méré prétend, en quelques jours de voyage, l'avoir converti,

formé, changé en homme du monde ; et, « depuis ce voyage, il ne songea plus aux Mathématiques qui l'avoient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration ». Voire. Ce qui semble sûr, c'est que ce contact et ce choc de deux méthodes, chacune si entière et si mûrie, fit longtemps travailler l'esprit de Pascal ; là sans doute prirent naissance les méditations qui aboutirent au parallèle entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie. Car si Pascal était alors le type de l'un, Méré était à coup sûr un beau type de l'autre ; l'esprit de finesse est la méthode pour atteindre à l'honnêteté, toute l'œuvre en témoigne assez ; le début du *Discours III* des *Œuvres Posthumes* est le plus net là-dessus.

Sans passer au premier plan, et nul ne songe à l'y pousser, Méré n'est donc pas négligeable. A ces titres quasi-officiels il faut joindre çà et là quelques notes de moraliste assez piquantes, dont quelques-unes même ont de la force (cette finesse, sans un fonds de rigueur soutenue, est la définition même du moraliste); dans le petit roman de *Renaud et Armide*, traduit du Tasse très librement et peut-être pour voiler des confidences, quelques expressions assez fines sur la beauté d'une jeune femme, la tendresse et l'amour ; des propos sur le style, modérés et de bon sens ; une défense ferme du naturel et de l'obligation où est chacun d'accorder ses buts à son tempérament ; quelques traits de mœurs enfin, rares à l'époque, sur la vie d'un gentilhomme en province par exemple. Le style est pur et correct, mais à l'excès, comme l'eau bouillie comparée à l'eau des sources de montagne ; châtié, et châtré. Méré parle volontiers de César et d'Alexandre ; mais, pour tout ce qui touche à l'antiquité, il a d'étranges et bien plaisantes naïvetés.

S. DE SACY

*
* *

LES CONFESSIONS de *J.-J. Bouchard* (Editions de la N. R. F.).

Ces mémoires ne retiennent pas l'attention par leur seule obscénité, encore qu'elle soit sans apprêt : ton exceptionnel en littérature, à tout prendre. On y trouve encore une description pertinente du cas physiologique de l'auteur tandis que le caractère d'une Isabelle, qui fait payer chacune de ses faveurs de

trois jours de « rigueurs et dédains », y est précisé avec bonheur et comme par mégarde. Il s'agit d'un type moins rare encore dans la vie que dans les livres où, d'ordinaire, on le justifie à trop bon compte par un conflit intérieur entre le plaisir et le devoir. Bouchard voit plus clair quand, après avoir voulu faire changer Isabelle d'humeur, il conclut « qu'il estoit meilleur pour elle et pour luy aussi de la laisser dans sa première bassesse ; de peur que la voulant eslever trop haut, il ne fut cause un jour de sa précipitation en ruine ». Il laisse entendre ainsi que cette irrésolution tient au tempérament même et que lutter, comme il le tenta, contre l'empire qu'a sur de telles âmes la morale courante, c'est courir un risque plus grave encore : ces femmes ne trouvent, dans les convenances auxquelles elles se plaisent à sacrifier par instants, que le plus aisé des prétextes à l'incertitude de leurs sentiments. A défaut de celui-là, elles en saisiraient un autre, inévitablement plus sournois, qui leur permettrait d'envenimer d'une manière cette fois irrémédiable les relations les plus simples.

Le dessein que J.-J. Bouchard a poursuivi en dressant ce rapport circonstancié de son initiation sexuelle et sentimentale ne peut guère être élucidé avec certitude sans connaître l'*Itinéraire de France à Rome,* second fragment de ces mémoires datés de 1631 et qui devaient être publiés pour la première fois en 1881. Mais j'y décèlerais volontiers l'influence d'une attitude devant la vie où l'auteur se complaisait et qui participe de la curiosité la plus naïve et de l'esprit scientifique. Tous les enfants la connaissent, mais le curieux reste que Bouchard l'ait adoptée jusqu'à sa vingt-cinquième année. Cette inclination diffère de la curiosité en ce qu'elle est le plus souvent désintéressée et qu'elle tend à l'acquisition de connaissances abstraites, peu utiles dans les rapports quotidiens avec les choses et les êtres ; elle est aussi loin de la science dont elle ignore la méthode et méconnaît le but : l'énoncé de lois aussi générales que possible. Elle se contente de multiplier les observations avec une préférence marquée pour celles qui sont pittoresques, mais elle ne contrôle pas plus les conditions où elle opère que les conséquences auxquelles elle aboutit. La déduction et l'expérimentation ne pouvant ainsi se prêter aide, puisqu'il n'est fait appel à chacune d'elles que dans un domaine où l'autre

n'a pas accès, les résultats acquis ne sont jamais ni considérables, ni sûrs. On n'en trouve pas moins de semblables travaux à l'origine de toutes les sciences, même de celles qui se constituent aujourd'hui.

C'est de son père l'apothicaire que Bouchard tenait sans doute le goût de ce genre d'investigations. Dans cet esprit, il a pu croire qu'en écrivant ses mémoires, il réussirait, au seul prix de son application, à dégager un fait ignoré de lui-même, une connaissance originale de choses qui lui étaient familières, à peu près comme, aux premières leçons de chimie, un lycéen se hâte de jeter dans une éprouvette tous les corps qu'il rencontre espérant que le hasard, ainsi sollicité, le favorisera de la découverte d'une combinaison nouvelle.

Le hasard n'a pas souvent de telles bienveillances et J.-J. Bouchard, dont la seule qualité ecclésiastique tenait dans ses lettres de tonsure, n'était rien qu'un ambitieux et un impuissant, en politique comme en amour. Il tint honnêtement la place de témoin que lui avaient impartie une sottise et une lâcheté communes à tous les hommes que la passion n'arrache pas à eux-mêmes. Son plus grand mérite aura été de ne pas croire qu'il jouait un rôle plus important que tous ceux qu'il était incapable de remplir.

DENIS MARION

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LES PRINCIPES DE LA CARACTÉROLOGIE, par *Klages*, traduit par *W. Réal* (Alcan) ; DAS MENSCHENGESICHT, par *Max Picard* (Delphin-Verlag, Munich).

A qui est avide de connaître les mille et une réactions de l'esprit humain devant l'accident naturel, s'offrent deux grands corps de littérature, depuis toujours issus de spéculations distinctes, procédant depuis toujours par des voies différentes.

Littérature d'imagination, littérature de description, pour avoir le même objet, n'en proviennent pas moins de tempéraments opposés, au départ desquels elles cheminent par des méthodes inverses et concentriques.

Réserver à l'une le qualificatif de « littéraire », à l'autre celui de « scientifique » ou de « philosophique », n'amène pas beaucoup de clartés et risque d'ajouter à une confusion de faits une confusion d'idées. Les romans de Stendhal sont l'œuvre d'un esprit plus « scientifique » que les essais physiognomoniques du bon Lavater.

On se trouve par contre avancer d'un degré dans l'intelligence de cette éternelle dualité de tempéraments sitôt que l'on consent à observer dans les deux groupes la nature du matériel employé et le trajet suivi dans son exploitation. Le groupe descriptif prétend s'attaquer directement à la matière humaine. Le groupe imaginatif entend ne l'atteindre qu'au moyen d'un relai figuré par le personnage dramatique ou romanesque : les vérités auxquelles il aboutit, absolues pour le personnage, restent disponibles au lecteur pour l'application qu'il en voudrait faire à soi-même. Comme au billard, le premier groupe joue sur la bille, le second joue par la bande.

Oratio directa, *oratio obliqua*, toutes deux démarches de l'homme vers l'homme, sont indices mentaux, aussi bien pour celui qui progresse que pour ceux qui suivent la progression. Il serait sans doute exagéré de chercher dans le roman anglais et dans le roman russe la prééminence dans ces deux civilisations de l'allusion sur l'explication. Mais il faut convenir, aussitôt regardée la littérature germanique, que la méthode directe y a de tout temps suscité un nombre d'ouvrages, rencontré une adhésion publique, tels que l'anthropologie et ses succédanés divers apparaissent comme une manifestation tangible du génie national.

Dans la masse des publications consacrées chaque année aux études de ce genre, deux livres récents permettent de diviser à son tour la méthode directe en deux tendances que chacun synthétise assez bien.

Das Menschengesicht, de Max Picard, considère la figure humaine sous l'aspect symbolique. Le livre s'ouvre et se ferme sur ces mots — pas très neufs à la vérité — que le visage humain est l'image de Dieu. Les deux cents pages du texte n'en sont guère qu'une paraphrase lyrique. Il faut admirer que de ce thème, somme toute assez mince, ait pu sortir un commentaire aussi abondant. Mais il faut constater, ici comme en

bien d'autres circonstances, que le thème importe moins que les découvertes glanées çà et là au hasard des commentaires.

Le procédé affirmatif employé par Max Picard à l'exclusion de tout appareil démonstratif provoque, suivant la nature du lecteur, une approbation ou une dénégation également vives. Lorsque nous lisons par exemple que le visage vu de face représente l'être statique, passif, d'un individu, que le même visage vu de profil représente son être dynamique, actif, que la figure humaine est une réalité présente alors que le masque de l'animal est une réalité en devenir, ou encore que tous les visages de Saints se ressemblent de profil, nous sursautons comme devant autant d'affirmations gratuites qu'aucune explication ne viendrait prouver ou corriger.

Mais ces réactions laudatives ou critiques, l'auteur nous oblige à les éprouver sous forme passionnée. Ceci est à mettre à l'actif de son hymne d'un lyrisme biblique. Une trentaine d'excellentes reproductions de portraits accompagne le texte, formant du commentaire verbal un commentaire visuel : il faut regretter que ces remarquables leçons de choses ne soient pas plus étroitement intégrées au texte auquel elles auraient dû fournir une base explicative et qu'elles auraient empêché de s'évaporer en mysticisme.

Par opposition à l'aspect considéré comme signe mystique, l'aspect considéré comme signe concret. Après la forme considérée comme symbole divin, la forme étudiée comme symbole humain. Depuis vingt ans, Klages étudie les chapitres successifs de ce qui récemment a pris consistance aux yeux des psychologues sous le vocable de *comportement*. *Les Principes de la Caractérologie* sont, sauf erreur, le premier ouvrage de Klages traduit en français. Précédant — du moins dans la première édition allemande — la publication de ses recherches sur l'écriture et sur le visage, et justifiant par là son titre, ce livre apparait comme un exposé d'ensemble, comme un aperçu de méthodes, plutôt que comme un bouquet de résultats. Une netteté d'allures, une ardeur intime, rendent sa lecture plus aisée qu'il n'apparait si l'on se borne à feuilleter la table des matières ou quelques pages prises au hasard. La gaieté du polémiste permettra aussi au lecteur de passer pardessus certain exclusivisme de préférences et... de références.

Le fossé entre la caractérologie et ce qu'il nomme la psychologie d'école, l'auteur le décrit nettement dès la première page : « Supposons que quelqu'un veuille demander à la psychologie ce dont elle serait équitablement tenue de fournir tout au moins la clef, par exemple : quelle a été l'évolution de l'esprit depuis l'antiquité : en quoi l'homme civilisé se distingue de l'homme primitif ; de quels faits vitaux témoignent les principales religions contemporaines, les classes sociales, les races ; ce qui fait un politique, un prêtre, un stratège, un artiste, un savant ; d'après quelles lois opèrent l'envie, la cupidité ou l'égoïsme ; comment on saisit à travers les actions changeantes d'un homme ses particularités durables, et sous les masques de la politesse ses véritables mobiles. Supposons que quelqu'un veuille lui poser ces questions et d'autres semblables, il ne serait pas seulement déçu par les directions actuelles de la psychologie : il se demanderait s'il ne s'est pas trompé d'adresse. »

Ces lignes semblent définir implicitement l'objet de la caractérologie. En fait, ce n'est pas à ce programme, bien vaste, qu'est dévolu l'ouvrage, mais aux moyens de le réaliser. On ne saurait, sans les déformer, résumer les passages où il traite de la structure du caractère, de la mémoire, de la perception ou de l'hystérie (où il attaque de manière si virulente, sinon Freud, du moins les adeptes de la psychanalyse). Et l'on doit se borner à quelques extraits caractéristiques.

Pour souligner ce que nous disions de l'opposition entre le point de vue de Picard et celui de Klages, rappelons ce que le dernier dit du visage : « Les pensées nouvelles et fécondes naissent toujours en quelque point de cette ligne de démarcation profonde où finit le symbolisme des apparitions et où l'on commence à les considérer en tant que symptômes... La psychologie doit être avant tout une morphologie, une doctrine des formes structurelles de l'âme... Nous ne tenons pas seulement pour parents le point de vue psychologique et le point de vue physiognomique : nous croyons qu'au fond ils sont identiques. Une nouvelle connaissance a toujours sa source dans une compréhension plus étendue du symbolisme des corps ou dans la conquête intellectuelle de physiognomies demeurées jusque-là impénétrables. » Se défendant « de cette hérésie :

qu'on approfondit la connaissance de la vie intérieure par l'étude du système nerveux », et insistant pour qu'il soit procédé à la « considération totale de l'organisme », il aboutit à cette formule si vraie sous son aspect paradoxal : « L'âme n'est pas dans le cerveau, mais dans la forme ». Et il cite cette phrase de Novalis : « Le siège de l'âme est là où le monde intérieur et le monde extérieur se touchent ».

PIERRE ABRAHAM

*
* *

L'ESPRIT DE DOSTOIEVSKI, par *N. Berdiaeff*, traduit du russe par *Lucienne Julien Cain* (Editions Saint-Michel).

Le monde de Dostoïevski est pour M. Berdiaeff un monde dialectique, comme le monde de Bœhme, où tout est feu et mouvement, heurt et coïncidence de contraires. Dans ses héros, ivres d'idées, — ou plutôt eux-mêmes idées en mouvement, se révèle la nature humaine, extrême, antinomique, irrationnelle, ne concevant l'amour que sous les deux formes incompatibles de la sensualité déréglée et de la pitié infinie, et, pour n'avoir pas choisi librement le bien, conduite soit à la désagrégation du moi, soit à l'arbitraire et à la tyrannie. Tel est le résultat de la mort de Dieu qui a été aussi la mort de l'homme ; l'idée de l'homme est détruite par la cruelle idée du surhomme. — Selon M. Berdiaeff, la partie négative des prophéties de Dostoïevski s'est réalisée dans la Russie contemporaine. Il reste à profiter de son enseignement positif, de l'idée de l'union établie entre l'amour et la liberté dans le Christ. Et ici encore on retrouverait sans doute l'analogie avec Bœhme.

M. Berdiaeff ne cache pas ce qu'on pourrait appeler l'élément « ignoble » de Dostoïevski, cet amour de ce qui est bas, de cette tiédeur de la vie populaire, cette envie de s'humilier, de s'abaisser plus bas que terre. Il nous donne de lui une image très fidèle. Mais le bien et le mal sont-ils toujours chez Dostoïevski aussi séparés qu'il le semble d'après certaines de ces pages ? N'ont-ils pas tous deux un principe réel en Dieu ? Ne vivent-ils pas l'un par l'autre ? Le péché n'est-il pas, d'après la parole de Zosima, la ressemblance de l'amour divin ? Et l'amour divin ne transfigure-t-il pas tout, — ou plutôt ne conserve-t-il pas tout ? Parfois, dans le monde de la sensation qui s'ouvre

pour le prince Muichkine, nous vivons tout près de lui, — loin de toutes les distinctions ; et ceci, qu'a fait apparaître André Gide, pourrait peut-être compléter les indications profondes et intenses que M. Berdiaeff nous donne dans cette étude, certainement une des plus pleines qui aient été écrites sur Dostoïevski.

JEAN WAHL

*
* *

LITTÉRATURE HISPANO-AMÉRICAINE, par *Max Daireaux* (Kra).

C'était une dangereuse entreprise. Aussi le livre de M. Max Daireaux a-t-il les défauts qu'on pouvait craindre, sans qu'il soit juste de l'en trop blâmer.

Il a reculé devant la difficulté de parler de tous les pays hispano-américains. Mais lequel supprime-t-il? Le Mexique. C'est décapiter volontairement son ouvrage. La raison qu'il donne de cette omission est paradoxale : l'écrivain mexicain, dit-il, se veut avant tout *Mexicain, personnel*... C'est justement cette originalité dont sont avides ceux qui s'intéressent aux littératures étrangères.

Au lieu d'énumérer une infinité de jeunes auteurs des pays retenus, M. Max Daireaux aurait mieux fait de ne s'occuper que des principaux écrivains de tous les pays américains de langue espagnole. Le caractère propre de chacune de ces républiques est suffisamment marqué pour que leur littérature ait une personnalité qu'il eût été curieux de voir se dessiner.

Mais il aurait fallu, pour cela, bien connaître chacun de ces pays : c'est ce qui faisait la difficulté du travail, mais, également, son importance et son mérite. Pour l'un des pays dont nous avons pu juger personnellement, le Chili, les erreurs de M. Max Daireaux sont considérables.

Il cite parmi les précurseurs du roman (avant 1900) le chilien Sadi Zanartu qui devait avoir une huitaine d'années à cette époque. Et il oublie Federico Gana (*Dias de Campo*) et Baldomero Lillo (*Sub terra et Sub sole*) dont les contes paysans et miniers ont été parmi les premiers ouvrages régionalistes, et restent parmi les meilleurs.

D'un des Chiliens dont il s'occupe, Joaquin Edwards Bello, il mutile l'œuvre et la personnalité. Un romancier satirique, Edwards? Pour parler du « ton léger, divertissant », de sa satire, on voit bien que M. Max Daireaux n'a pas lu *El Roto*, l'un des romans réalistes les plus puissants, mais aussi les plus violents qu'on ait écrits en Amérique du Sud.

Il soutient la vieille thèse du Chili pauvre en poètes, « ayant presque ignoré la poésie du cœur ». Est-ce pour l'étayer qu'il néglige de nous dire que Gabriela Mistral, à qui il donne la première place dans la poésie sud-américaine, est chilienne? Chilien, Pablo Néruda; chiliens, Cruchaga et Huidobro. Il serait tout de même bon de le dire. Quant à quelques-uns qu'il ne fait que nommer, comme Mondaca, Max Jara, Magallanes, ils méritent qu'on s'occupe d'eux, autant que bien des poètes auxquels il consacre une page. Et dans cette littérature chilienne, qu'il déclare surtout fertile en « historiens et sociologues », il ne nomme même pas osé Toribio Médina, dont les travaux historiques sur la Conquête de l'Amérique sont connus de tous les érudits, et un autre historien éminent, l'Archivêque don Crescente Errazuriz.

La cause de tant de négligences? Cette littérature a trop été faite du point de vue *parisien.* A Paris, Sud-américain veut surtout dire Argentin. J'admire les excellents écrivains de La Plata, mais faut-il, pour leur donner la place qu'ils méritent, escamoter les autres?

Si M. Max Daireaux avait intitulé sa littérature « Argentine et Uruguayenne », il y aurait du bien à en dire.

MARCELLE AUCLAIR

*
* *

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE HONGROISE, par *Hankiss* et *Juhász* (Kra).

Le public français ignore totalement la littérature hongroise. Il est à craindre que le *Panorama de la littérature hongroise* de MM. Hankiss et Juhász ne lui apporte guère les notions propres à le tirer vraiment de son ignorance.

Ce « Panorama » développe un paysage où les proportions sont rendues assez inexactement. Les rapports respectifs des hommes et des œuvres sont mal portés. Aussi, les sommets

s'estompent et les plans se confondent. Même quand un écrivain se trouve exalté outre mesure, son originalité n'est pas mise en évidence. Un amas de détails superflus masque les grands faits, seuls perceptibles pour le profane.

Trop de personnalités sont sacrifiées (Marguerite Kaffka, Didier Kosztolányi, Louis Kassák, sans parler naturellement d'Ady ou de Móricz) au profit d'écrivains qui ne les valent pas. On ne peut se défendre de penser que les auteurs ont plus d'une fois obéi à leur parti-pris.

Rien n'est dit de la vie quotidienne des écrivains, des difficultés où ils se débattent, de ceux qui ont déjà succombé à la peine, morts au champ d'honneur de la littérature, si l'on peut ainsi s'exprimer. Il eût été juste d'évoquer la tragédie d'Osvát, dont le suicide jette un jour si lugubre sur la grande misère des lettres hongroises. Plus que tous les couplets de propagande, de pareils détails montrent tout ce qu'il y a d'émouvant dans l'effort désespéré d'un peuple qui veut réaliser quand même son rêve poétique.

Des comparaisons hasardeuses risquent souvent d'induire en erreur. Le roman de Babits *(Les fils de la mort)* n'a rien qui rappelle l'art de Proust. On songerait plutôt à Roger Martin du Gard.

Et puis le livre est écrit dans une langue prétentieuse, qui tient parfois de l'amphigouri. Il faut y voir une transposition malheureuse du style pseudo-poétique adopté ces dernières années par certains critiques hongrois (peu fidèles à la tradition du grand Gyulai). Il y a des phrases entières qui versent dans le pur charabia et qui agaceront plus d'un lecteur.

Il faut donc dire que par delà ce « Panorama », il existe une littérature hongroise dont la grandeur âpre ne peut manquer d'émouvoir même ceux à qui il n'est pas donné de savoir le hongrois, cette langue si belle, si pleine, aux accents étranges et qui reste si malheureusement condamnée à demeurer inaccessible.

A. SAUVAGEOT

*
* *

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE EN CHINE ET LE PROFESSEUR HOU CHE.

Le chinois parlé diffère du chinois écrit : je veux dire par là que les Chinois n'écrivent pas comme ils parlent. Sans doute la langue écrite contient presque tous les mots de la langue parlée, mais le sens de tel caractère écrit n'est souvent pas le même que celui du même caractère dans la langue parlée ; ainsi, dans la langue écrite, le caractère *ti* signifie *but*, dans la langue parlée, le même *ti* signifie *de* ; un certain nombre de caractères, tels que *tche*, *tchœ*, etc., existent dans la langue écrite, mais sont inutilisables dans la langue parlée. Les écrivains chinois cependant se courbaient sous un double joug : 1° considérant comme parfaits les écrits littéraires des auteurs anciens, ils imitaient, souvent imparfaitement, les écrivains des dynasties des Tcheou (1134-247), Han (206 avant J.-C.-219 après J.-C.), Wei (220-264), T'ang (618-907) ; 2° ils méprisaient la littérature populaire qui se rapprochait de la langue parlée. Pour cette raison, la langue écrite classique devint forcément archaïque, de plus en plus artificielle et ne répondit plus aux besoins de l'époque présente, — car les connaissances humaines s'enrichissent alors que la langue écrite n'évolue guère.

Malgré le mépris de la plupart des lettrés, la littérature populaire a vécu. Avec des fortunes différentes, elle se développa ou végéta sous les dynasties qui ont suivi les Han. Dès l'introduction des sciences occidentales en Chine et avant même la chute de la dynastie manchoue des Ts'ing (1911), la langue écrite classique, sobre, concentrée mais imprécise et difficile à manier, s'appauvrissait devant le nombre croissant des connaissances nouvelles. On cherchait à la remplacer ou du moins à la modifier. En octobre 1916, M. Hou Che, qui séjournait alors aux Etats-Unis, écrivit à M. Tch'en Tou-sieou, professeur à l'Université Nationale de Pékin, directeur de l'importante revue *La Jeunesse Nouvelle*, une lettre dans laquelle il déclarait la guerre à la langue écrite classique, en pleine décadence. M. Hou Che proposait huit moyens pour régénérer cette langue :

1° ne pas user d'allusions [1] ;

1. Dans la prose et particulièrement dans la poésie, les littérateurs

2° ne pas se servir de lieux communs ni d'expressions proverbiales ;

3° ne pas rechercher les parallélismes [2] ;

4° ne pas éviter les mots ou expressions populaires ;

5° apporter un grand soin à la composition ;

6° ne pas pousser de plaintes si l'on n'est pas malade ;

7° être personnel et ne pas imiter les anciens ;

8° n'écrire que lorsqu'on a quelque chose à dire.

Ceux qui connaissent bien les lettres chinoises doivent s'incliner devant cette opinion : en effet, ces huit remarques caractérisent justement l'état de décadence de notre littérature aux environs de 1916. En janvier 1917, dans un article (*Modeste dissertation sur l'amélioration de la littérature,* dans les *Ecrits à conserver de Hou Che*, Recueil I, tome I), M. Hou Che développait la même thèse. Cet article eut le succès qu'il méritait ; d'éminents professeurs tels que Tch'en Tou-sieou (*Dissertation sur la révolution littéraire*), Ts'ien Yuan-t'ong (*Lettre à Tch'en Tou-sieou*) entrèrent dans le combat contre l'ancienne langue littéraire. Celle-ci était défendue non moins ardemment par le fameux traducteur des romans d'outre-mer, Li K'in-nan — nous parlerons de lui un autre jour — et par la revue *Hio heng* (*Etudes et Critiques)*, revue rédigée par des professeurs de l'Université Nationale du Sud-est (à Nankin). En avril 1918, M. Hou Che publia une importante *Dissertation sur la révolution créatrice littéraire ;* il y expose la marche à suivre pour aboutir à une renaissance littéraire — notamment par la création d'une littérature écrite d'après la langue parlée nationale.

Or, on sait que la Chine est un pays où pullulent les idiomes ; (l'écriture est heureusement uniforme). Il existe cependant une langue parlée, langue sœur de celle dite « des mandarins », qu'on utilise avec quelques légères différences

chinois faisaient souvent allusion au passé : faits et personnages historiques, légendes, mythologie, phrases ou expressions de tel ou tel grand écrivain, etc., ce qui exigeait des lecteurs une vaste érudition.

2. En prose et particulièrement en poésie, les parallélismes sont de trois sortes : soit deux phrases successives de même construction grammaticale, où le sujet répond au sujet, le verbe au verbe ; soit deux phrases successives répétant la même pensée ou image de deux façons différentes ; soit enfin deux phrases successives contenant un ou plusieurs contrastes.

dans la Mandchourie, la vallée du Fleuve Jaune et jusque dans la vallée du Fleuve Bleu, c'est-à-dire dans la majeure partie du territoire chinois. On s'est servi de cette langue parlée pour créer une *langue nationale* (*kouo yu*). C'est déjà dans ce but, que le gouvernement de la jeune république avait fondé (1912) une *Association pour l'unification de la prononciation des caractères dans toute la nation*, présidée par mon grand oncle M. Wou Tche-houei. Les alphabets phonétiques qu'on place maintenant à côté de chaque caractère pour en indiquer la prononciation furent créés. La révolution linguistique littéraire reçut une aide précieuse et prit un développement considérable. A l'heure actuelle, les livres de classe des écoles et lycées, voire même des Facultés ainsi que les périodiques littéraires, adoptent cette nouvelle langue littéraire. M. Hou Che fut l'un des premiers à collaborer à cette œuvre bienfaisante ; ses *Modestes dissertations sur l'amélioration de la littérature* et ses *Dissertations sur la révolution créatrice littéraire* sont deux monuments dans l'histoire des lettres chinoises. SUNG-NIEN HSU

***

LE THÉATRE

QUELQUES-UNES DES INTERPRÈTES DE PORTO RICHE.

Le théâtre de Porto Riche est uni dans notre mémoire à des images de comédiennes prestigieuses.

A travers ses œuvres il a toujours analysé un même cœur d'homme (était-ce le sien ?) dont il semble avoir eu une expérience cruelle et sagace. Cependant les hommes s'effacent et les figures de femmes, véhémentes et passionnées, se dressent au premier plan du souvenir. *Amoureuse* c'est Réjane, *Le Passé* c'est Brandès. Les autres comptent moins, comme il convient ; les autres pièces aussi comptent moins.

Les gens du métier prétendent que Réjane l'emportait sur Brandès. J'aurais eu pour ma part une certaine inclination à renverser leur proposition. Peut-être celle-ci disposait-elle d'un clavier moins étendu. Réjane pouvait descendre au comique le plus populaire, et certains prétendent que de ce fait elle se trouvait empêchée d'atteindre à la suprême distinction. Si ces

deux femmes avaient joué sur le même théâtre, un directeur intelligent les réunissant sur la même affiche eût distribué à Réjane le rôle de Dorine, mais à Brandès celui d'Elmire qu'elle tint à la Comédie Française.

Pour Réjane, sa carrière s'étant déroulée en dehors des théâtres d'Etat, on la vit rarement dans le répertoire classique. C'est dommage : il demeure la pierre de touche des talents. Tout de même que l'on prétend qu'un critique n'est digne de ce nom que s'il a congrûment parlé des anciens, de même pourrait-on dire qu'un comédien n'est vraiment hors de page que s'il a affronté Scapin, le Cid ou Mithridate, une comédienne Phèdre, Emilie ou Célimène. Il y a d'ailleurs une certaine analogie entre le comédien et le critique : interpréter et commenter sont des travaux du même ordre.

Faute d'avoir interprété les grands maîtres, Réjane eut la chance de rencontrer un petit nombre de pièces de haute classe. Trop peu nombreuses, hélas : au cours d'une carrière de près de cinquante années on les compterait sur les doigts. *Amoureuse* se place au premier rang d'entre elles.

Réjane, Brandès ! Il n'est pas indifférent pour la compréhension de l'œuvre de Porto Riche (étant donné que ce que nous désignons de ce nom, c'est à l'exclusion de toute autre chose le *Théâtre d'amour* et *le Vieil Homme*) de se représenter que c'est sous leurs traits que ses héroïnes apparurent.

C'étaient de grandes femmes, à corsets, à chignons, à robes traînantes. Délicieuses mais à vrai dire un peu encombrantes, et que Porto Riche voulait telles (ce qui le prouve en effet, c'est qu'il avait destiné le *Passé* à Sarah-Bernhardt qui était, avec toutes ses qualités éminentes, l'incarnation même de la femme encombrante) ne faisant une exception que pour la seule Françoise qui rencontra son interprète idéale en la personne de Marie Lecomte.

Les ravissantes petites femmes qui nous environnent aujourd'hui, que les garçons fixent à l'arrière de leur motocyclette ou plient en quatre pour les introduire dans leurs petites voitures, sont aussi peu porto-richéennes que possible.

On s'en rendit bien compte quand des femmes d'un modèle différent, qui n'étaient cependant pas encore des femmes d'aujourd'hui, abordèrent ces rôles que les créatrices avaient si for-

tement marqués à leur ressemblance, quand Marie Lecomte — celle qui avait été si longtemps *la petite Lecomte* — joua *Amoureuse*, quand Simone joua *le Passé*.

L'image de Simone est liée au théâtre de Bernstein de manière aussi indissoluble que le sont Réjane et Brandès à celui de Porto Riche, c'est dire, sans que cela comporte de critique, qu'elle est peu faite pour ce dernier.

Le type de femme qu'elle représente et qui s'incarne en elle est passionné mais raisonneur. Les femmes de Porto Riche, passionnées elles aussi et jusqu'à l'extrême, le seraient plutôt avec déraison. Réjane et Brandès peignaient d'admirables impulsives. Simone, dialecticienne ardente, desséchait ces grandes créations dont les cris sont parfois lyriques.

C'est quand elle créa *le Vieil Homme* que l'on sentit de la façon la plus nette le désaccord qui existait entre Simone et l'écrivain dont elle demeurait l'interprète. Déplaçant moins d'air que les deux grandes comédiennes qui avaient renoncé à ce rôle périlleux, moins romantique qu'elles, d'ailleurs plus jeune, elle faussait le rôle. Porto Riche existait déjà comme personne littéraire, il ne faut jamais l'oublier, avant la mort de Victor Hugo.

(Et ceci me conduirait à envisager cette question troublante : un écrivain de théâtre peut-il être valablement interprété par d'autres que ses contemporains ? On me répondra que Racine semble toujours exister quoique la Champmeslé soit morte — mais ce n'est peut-être qu'une illusion).

Le Vieil Homme eût été admirablement rendu, si ses deux héroïnes eussent été précisément incarnées l'une par Brandès, l'autre par Réjane.

Dans le rôle où nous aurions vu Réjane on avait installé une ravissante fille qui a laissé une image quasi météorique dans le souvenir de ceux qui l'ont vue. Lantelme était une femme à la mode qui était, alors, en train de devenir comédienne. Elle avait des dons charmants, de grands yeux tristes, et le volume de la tête triplé par la chevelure : c'était la mode. Rien ne la désignait nécessairement pour créer le rôle de Madame Allain. Celle-ci n'est qu'une petite bourgeoise appétissante. Lantelme lui conférait — moins par art que par nature — quelque chose du mystère de l'éternel féminin. Madame Allain est une femme

simple dans un milieu simple — toute comparable à l'Antoinette Bellangé du *Passé* : ni l'une ni l'autre ne sont à l'échelle du drame qui dévore les protagonistes.

Grâce à Lantelme, Madame Allain accédait à la poésie par un luxe inouï. Ce luxe était un contre-sens, charmant d'ailleurs. La poésie n'en était pas un. Porto-Riche la fait souvent apparaître, et c'est une chose étrange. Il use d'un style réaliste. Il a inventé une sorte de langage théâtral dépouillé des ornements qui régnaient avant lui sur la scène. Ni couplets, ni monologues, ni tirades ne se rencontrent dans ses ouvrages. Son dialogue coupé, haché, et par là pressant à l'extrême, ressemble vraiment beaucoup à la conversation réelle. D'ailleurs deux ou trois générations d'auteurs dramatiques ont appris à parler à l'école de Porto Riche.

Or, par moment, de ce texte qui ne semble point viser à l'éclat s'exhale un lyrisme chaleureux dont les accès sont brefs et s'étranglent. Un mouvement du style le détermine. Toute rapide et courte qu'elle demeure la phrase s'enfle et le comédien qu'elle conduit ne peut en la prononçant se défendre de hausser le ton. Alors surgit la poésie de Porto Riche, qui ne tient pas à un choix d'images fleuries, mais à un accent ou à une modulation du discours : Allez dire à mon trop joyeux père...

Lantelme, écoutant cette apostrophe, par sa seule apparence créait un état poétique, si bien que c'est à cette petite théâtreuse, qui n'eût point manqué de grandir, si Dieu lui avait prêté vie, que nous recourons de préférence pour exprimer, en évoquant des comédiennes, un des traits essentiels de l'art de Porto Riche.

PIERRE LIÈVRE.

*
* *

LA CÉLESTINE, par *Fernand Fleuret* et *Roger Allard* (Editions du Trianon).

La *Célestine*, sous l'aspect de ses premières éditions de 1499 (et non 1479 comme l'indique la *notice* de cette nouvelle refonte) et de 1501, était un grand roman dialogué, parfaitement injouable. Injouable, mais d'une puissance théâtrale si extraordinaire que Shakespeare y puisera des forces et, seul, parviendra à l'égaler. Le lecteur français qui voudra s'en rendre

compte n'a qu'à s'adresser à la très bonne traduction (on traduisait bien en 1841) de Germond de Lavigne telle que M. Ernest Martinenche l'a reprise, en en adoucissant quelques crudités, dans sa parfaite petite édition de la *Renaissance du Livre*, ou telle que M. Roger Allard l'a reprise, en l'améliorant également, dans son édition de la N. R. F.

Il était naturel que l'on pensât à décanter et à concentrer le caractère théâtral de la *Célestine* pour la porter à la scène. C'est ce qu'avec un art infiniment intelligent et délicat ont réalisé Fernand Fleuret et Roger Allard. Diverses scènes ont été fondues en une seule et quelques heureux raccords ont préparé les entrées et les sorties, renforcé les surprises, établi une articulation dramatique entre les péripéties. Mais la substance même du dialogue a été toujours empruntée au texte et à ce que celui-ci offre de plus savoureux et de plus fort. Il fallait, pour cette entreprise, deux écrivains aussi adroits que Fleuret et Allard et aussi convaincus de toute la puissance effective qu'un vieux langage peut conserver sous une apparence de pittoresque.

Si l'auteur de la *Célestine* est bien, comme on le présume ordinairement, ce bachelier Fernando de Rojas que l'on voit figurer comme témoin dans deux procès de l'Inquisition, nous aurions peut-être là le plus grand chef-d'œuvre littéraire du génie juif depuis la Bible. C'est en tout cas un des plus expressifs chefs-d'œuvre du génie espagnol si l'on considère celui-ci comme un complexe dans lequel le sémitisme entre tout naturellement et harmonieusement pour une part importante. L'âpreté, la brutalité, l'humour, le noir lyrisme de ces scènes impitoyables se soutiennent avec une incroyable égalité. On saura gré aux adaptateurs d'avoir tenu à conserver quelques-uns des lieux où ces qualités sont portées à leur point extrême, où elles s'affirment avec le plus de cynisme et de dureté. Par exemple la profession de foi d'idolâtrie et de « mélibéisme » de l'amoureux Calixte. Ou la fin, si éloquente et si somptueuse, du monologue de Plébère devant le cadavre de sa fille « déchiquetée ».

JEAN CASSOU

*
* *

LES REPRÉSENTATIONS JAPONAISES AU THÉATRE PIGALLE

Un profane ne peut que noter quelques impressions sur ces spectacles japonais. Indiquer d'abord son absence d'étonnement : les acteurs japonais, les pièces qu'ils jouent, sont des estampes japonaises en mouvement. Mêmes costumes, mêmes attitudes, mêmes décors. La conformité est entière. Rien de plus facile que d'imaginer d'avance ces spectacles. L'inattendu est dans le mode de récitation, dans la raucité gutturale du japonais crié, dans l'accompagnement rituel du *shamisen*, du claquoir et des chants. Un contraste naît entre l'extrême raffinement de la récitation, de la mimique, des danses et la primitivité, la sauvagerie de la musique, qu'on devine pourtant soumise à des lois très compliquées.

Autre impression spontanée (confirmée ensuite par le souvenir d'un article de M. Baelen dans le *Mercure de France*, comparant l'Argentina aux danseuses japonaises) : ces drames japonais font penser aux drames espagnols, les modulations monotones du *shamisen* à celles du *canto hondo*. L'honneur nippon, fondement des drames, est parallèle à l'honneur espagnol. Facilité à vivre également symétrique, avec le goût de la danse. Sans appuyer trop sur cette impression, on peut signaler que c'est par le détour de l'Espagne qu'on peut le mieux accéder à cette dramaturgie nippone. (On la sentait d'ailleurs édulcorée pour l'usage des Occidentaux).

Nouveauté absolue pour un Européen des combats de sabre avec sauts périlleux et prises de *jiu-jitsu*.

Constatation que sous tous les climats, dans tous les idiomes, non seulement le rire et les pleurs, mais encore des émotions plus particularisées s'expriment par des modulations identiques : l'étonnement par exemple, tandis que les mimiques diffèrent : le mouvement de tête par lequel nous disons oui veut dire non dans le Levant.

Mais l'élément le plus riche en suggestions, c'est le réalisme de ces acteurs nippons. Ce n'est plus un réalisme individuel, c'est un réalisme traditionnel et, si l'on peut dire, collectif. Les drames représentés sont des drames populaires, appartenant à une tradition comme la *commedia dell'arte* ou la pantomime

marseillaise. Le public japonais connaît les sujets, les développements de chacun. Il attend la mort d'un personnage, les pleurs de tel autre, le combat du deuxième acte avec les brigands, etc... Chacun de ces épisodes est porté à un degré de perfection réaliste tel qu'il s'en dégage un style, une poésie comme de toute formule d'art parfaite. Mais c'est une perfection figée qui ne comporte plus de variantes. Seulement c'est une question de savoir si le théâtre n'est pas un art qui doit procéder par bonds et, après chaque bond, se figer longtemps. L'originalité, la nouveauté au théâtre, c'est décadence. Un peuple, tant qu'il aime vraiment le théâtre ne désire que la répétition des mêmes spectacles, des mêmes rites. Exemple : les Français du Midi qui, jusqu'à ces derniers temps, ne voulaient entendre que les opéras du XIXe siècle, l'*ut* de poitrine du ténor dans *Guillaume Tell* ou la *Cavatine* de *la Juive*. Exemple plus probant : le goût pour les spectacles sportifs qui ont remplacé le théâtre conçu comme communion collective et qui consistent en une répétition des mêmes gestes. Je sais bien qu'il y a l'incertitude de l'issue du match. Mais les Japonais sont plus sages que nous. Ils n'ont besoin que de certitudes.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

CHRONIQUE PHONOGRAPHIQUE

La Voix humaine de Cocteau enregistrée chez Columbia est sans conteste l'événement le plus marquant de l'édition phonographique de ces mois d'été qui, du reste, il faut l'avouer, ne nous ont pas apporté grand'chose de nouveau : le développement du phonographe a été si rapide depuis quelques années qu'il nous a rendus exigeants. Nous ne nous contentons plus de « bons », voire même d' « excellents » disques. Il nous semble qu'il y a encore quelque chose d'autre à faire que de reproduire si bien que ce soit la voix de M. Un tel, le jeu de Mme Une telle. Certes, cela aussi est fort utile et agréable, et nous dispense de grandes joies ; mais il ne faudrait pas que ces réussites devenues aujourd'hui de règle, risquent de paralyser les initiatives et les recherches, et de faire négliger dans l'enthousiasme du succès l'autre aspect du problème : l'utilisation des qualités propres de l'appareil enregistreur. C'est précisé-

ment pourquoi j'attache une si grande importance à l'adaptation phonographique de *la Voix humaine*, adaptation qui, si je ne me trompe, a consisté tout simplement à supprimer quelques répliques et à réduire quelques pauses.

Au point de vue technique, l'enregistrement est de premier ordre : c'est bien la voix de Mlle Berthe Bovy, son timbre, ses inflexions ; les moindres nuances sont observées ; chaque mot se détache avec une netteté remarquable, même lorsque le débit se précipite. Tout au plus pourrait-on reprocher à cette « phonographie » de prêter aux « s » une sonorité quelque peu sifflante. Mais ce n'est là qu'un détail sans importance.

C'est la première fois, je crois, qu'on a mis en disque une pièce de théâtre ; les textes qu'on nous offrait jusqu'ici n'étaient pas destinés à être joués ; en tout cas la scène n'ajoutait pas grand'chose à ces saynettes, monologues comiques, etc. Cette fois il s'agit d'un ouvrage nettement scénique. On aurait donc toutes les raisons de supposer que *la Voix humaine* au phono n'est plus en quelque sorte que l'ombre d'elle-même, puisque privée du geste, de la mimique de l'artiste. Il n'en est rien cependant : la version exclusivement sonore de *la Voix humaine* fait de celle-ci une œuvre nouvelle, étrangement décantée ; le phonographe transforme la pièce de Cocteau, et, selon moi, à son avantage. Tout d'abord, pour cette raison que le jeu de Mlle Berthe Bovy en soulignait l'élément « Bataille » qui dans la version phonique se trouve considérablement affaibli ; et ensuite, et c'est l'essentiel, parce que, du fait que nous ne voyons pas plus la femme que son interlocuteur, ce dernier nous devient en quelque sorte présent : à la scène, seule la femme est réelle, l'homme n'est qu'une ombre ; mais lorsque l'œil cesse d'intervenir, cette différence s'atténue : on dirait que les personnages se rapprochent l'un de l'autre, et dans la mesure précisément où la femme s'estompe, son interlocuteur remonte en quelque sorte au premier plan. Nous avons alors l'impression très nette d'avoir surpris une conversation téléphonique, impression si forte à certains moments que nous nous sentons gênés de notre indiscrétion. Le drame se déroule ainsi sur un tout autre plan qu'au théâtre, son atmosphère se trouve totalement changée.

En écoutant ces deux disques on ne peut s'empêcher de

regretter une fois de plus que musiciens et écrivains ne se décident pas à travailler spécialement pour le phonographe, comme ils le font déjà, en Allemagne tout au moins, pour la T. S. F. Certes il y aurait toute une éducation de l'oreille à faire. Tant dans la vie courante qu'au concert et au théâtre, les images aujourd'hui soutiennent, renforcent et portent pour ainsi dire le son. Livrée à ses seuls moyens, notre oreille se sent au premier moment dépaysée, mais pour devenir ensuite beaucoup plus sensible, comme dans le cas de *la Voix humaine* par exemple, aux valeurs musicales du parler, valeurs que nous négligeons d'ordinaire, pressés que nous sommes de saisir le sens rationnel du discours, et qui sont riches pourtant de signification. Le cinéma muet a fait certainement l'éducation de l'œil, il nous a appris à voir, et tout particulièrement les objets ; il est hors de doute qu'un art purement phonique doit aboutir au réveil en nous de certaines possibilités auditives jusqu'ici inutilisées. Mais ne nous annonce-t-on pas que la télévision nous permettra bientôt non seulement d'entendre, mais aussi de voir ? De même que le cinéma s'est adjoint la parole, le phonographe et la radio de l'avenir s'adjoindront peut-être l'image. Cependant, si le cinéma s'est développé, c'est précisément parce qu'il était pauvre, parce qu'il ne disposait que d'un seul ordre de sensations. Faut-il donc croire que cet art dramatique purement sonore que nous pressentons déjà, sera tué par le progrès mécanique soutenu par cet absurde préjugé que l'art s'enrichit par multiplication des moyens matériels et superposition de différents ordres de sensations ? La théorie et l'expérience se trouvent d'accord cependant pour nous prouver que l'art n'a jamais connu d'autre maladie que la pléthore.

B. DE SCHLOEZER

*
* *

LA MUSIQUE

LE FESTIVAL DE LA S. I. M. C. A LIÉGE.

Parmi les plus importantes manifestations de la vie musicale européenne figurent les festivals que la « Société internationale pour la musique contemporaine » donne chaque été, depuis huit

ans, à différents points de l'Europe (Prague, Sienne, Zürich, Francfort, Genève, etc.). L'on peut dire que la S. I. M. C. a eu une influence sérieuse sur le développement d'un certain style musical. Ce fut un milieu d'élection pour le développement de la musique dite « objective », se tournant à la fois vers les maîtres du passé, principalement ceux du XVIIIe siècle, et vers la technique du jazz, employant volontiers des moyens intermédiaires entre l'orchestre symphonique et la musique de chambre (orchestre de chambre). De plus, ces festivals avaient une grande importance par les contacts qu'ils établissaient entre les personnalités les plus diverses, dont beaucoup de premier plan, d'Europe et même d'Amérique. A ce point de vue l'on pourrait comparer leur rôle à celui de l'abbaye de Pontigny dans l'ordre littéraire.

Cette année parut marquer un tournant dans l'activité de la S. I. M. C. D'abord parce que sa réunion coïncida avec celle de la « Société internationale de musicologie », dont le siège est à Bâle. Et compositeurs et musicologues qui, parfois, purent se regarder comme chiens et chats, cette fois fraternisèrent à merveille. De plus, bien que les programmes n'aient peut-être pas compris les œuvres les plus saillantes de l'année écoulée (sauf l'adorable Trio d'Albert Roussel, qui est une merveille de finesse, de ciselure, de précision et de sensibilité) l'on discernait quand même des changements assez nets dans l'esthétique actuelle. D'une part le style dit néo-classique paraît en sérieuse régression (il s'affirmait quand même avec une singulière maestria dans la *Sérénade* d'Alfredo Casella, pour cinq instruments, qui est peut-être l'œuvre la plus jolie du genre depuis celles, immortelles, de Mozart). D'autre part, l'Europe centrale paraît évoluer vers un atonalisme moins farouche. Seul Hauer, qui est une si curieuse personnalité, paraît maintenir intégralement le principe de la musique « à douze tons ». Mais, par exemple, beaucoup d'entre nous entendirent avec une vive surprise l'œuvre d'un jeune Slovaque de talent, Karel Haba (frère du promoteur de la musique par quart de tons) se clore tonalement par un accord parfait. Le schisme, jadis absolu, entre musiciens partisans de l'atonalité et ceux de la tonalité (ou polytonalité) tend à faiblir. Même certains complexes harmoniques d'élèves de Schönberg pourraient à la rigueur s'analyser

tonalement. Il tend à se former en Europe une sorte de poncif, à égale distance de Honegger et de Hindemith, qui est beaucoup plus général que les poncifs strawinskiens ou schönbergiens d'il y a quelques années.

Naturellement les grandes et fortes personnalités se mettent au-dessus de ces tendances et de ces modes ; mais il est assez intéressant et significatif de voir se former des courants « moyens ». Or, même le moscovite Mossolov, avec toutes ses théories sur l' « urbanisation du folk-lore » et son désir d'extrémisme, n'arrive guère à faire autre chose dans sa *Fonderie d'acier* qu'une imitation du *Pacific*, moins la substance musicale.

Un fait également intéressant à constater est que la « pudeur affective », si stricte il y a encore bien peu, diminue certainement. L'anglais Walton ne craint pas de finir son Concerto pour alto, intéressant et très bien écrit, dans une note franchement sentimentale. Certains autrichiens (par exemple Rathaus, qui n'est pas sans valeur) n'hésitent pas à être franchement romantiques. Sur un plan supérieur une adorable sensibilité perce à travers le Trio de Roussel pour flûte, alto et violoncelle, qui fut le plus grand succès, je crois bien, des concerts de musique de chambre.

Les concerts, cette année, étaient nettement différenciés en concerts symphoniques et séances de musique de chambre (les « vents » gardant un rôle important dans celles-ci). Seul un musicien belge de talent, Fernand Quinet, maintenait la tradition de l'orchestre de chambre, avec ses *Moralités non légendaires*, dont la substance est assez mince mais l'instrumentation extraordinairement adroite. Parmi les œuvres belges présentées aux programmes (Strens, Shoemaker, etc.) la plus intéressante parut être le Quatuor de Huybrecht, d'une écriture fort habile.

Le choix de la Belgique (Liège et Bruxelles) comme siège du meeting de 1930 s'explique par plusieurs raisons (outre les facilités accordées par les fêtes du centenaire de l'indépendance). D'abord Liège fut jadis le centre d'une culture musicale de tout premier ordre. La chapelle pontificale, vers le XIVe siècle était peuplée de musiciens liégeois comme Ciconia, Brassart, Lantin, dont nous entendîmes des pages d'une fort grande beauté. Et justement l'exhumation de deux à trois siècles d'histoire musicale du XIIe au XVe, à peu près de Perotin à Du Fay, me paraît

être un des faits musicaux les plus importants de l'heure actuelle. Des noms surgissent, comme celui de Guillaume de Machault, que l'on est forcé de classer d'emblée à côté des plus grands, des Monteverdi, des Lully ou des Glück. L'éminent musicologue Pirro fit une conférence sur la façon dont ces vieux maîtres étaient interprétés de leur temps. Un grand artiste, français également, Yves Tinayre, interpréta avec foi et compréhension, outre les anciens liégeois du programme, quelques chefs-d'œuvre comme le *Vergine bella* de du Fay et le *Plourez dames*, l'admirable chant du cygne de Machault. Le professeur Ficker, de Vienne, à qui l'on doit tant pour la connaissance de cette époque, montrait les premiers exemplaires parus de pages extraordinaires de Pérotin. Bref le moyen-âge, et un moyen-âge essentiellement franco-belge, fut à l'honneur.

De plus, la Belgique pouvait nous offrir des ensembles musicaux tout à fait exceptionnels. D'abord la musique du régiment des « Guides » qui est un des orchestres les mieux sonnants que l'on puisse entendre. Personne ne joue comme eux les *Symphonies pour instruments à vent* de Strawinsky ; et ils mirent merveilleusement en valeur les *Dyonisiaques* de Florent Schmitt, belle et truculente fresque que je préfère à la *Ronde burlesque*, du même auteur.

Ensuite, la Belgique est la patrie du Quatuor « Pro Arte », le meilleur du moment pour la musique moderne. Les « Pro Arte » nous offrirent une séance à Bruxelles qui fut un vrai régal, avec des œuvres de premier ordre, comme le Quintette du tchèque Martinu, fort et classique, et le quatuor follement habile du hongrois Bartok, ainsi que la version réduite de la belle *Création du Monde* de Milhaud (avec Collaer au piano) où, signe des temps, s'entendit le *seul* écho de la musique de jazz de tout le festival. Ce concert eut lieu au splendide Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, dont les salles harmonieuses sont toutes nouvellement ouvertes au public, et qui promet de devenir un des centres artistiques les plus vivants d'Europe.

Enfin, pour nous tourner encore vers le passé, la maîtrise de Saint-Rombaut de Malines interpréta magnifiquement une œuvre de Philippe de Monte à l'admirable polyphonie vocale. Le XVIe siècle nous paraît un peu fade maintenant, à côté des

rudes beautés du XIVe, mais ses richesses sont bien loin d'être épuisées. Nous en eûmes la preuve en écoutant les extraordinaires chromatismes d'un motet de Gesualdo da Venosa, qui fut un compositeur quasiment atonal, et comme le Schönberg de son temps.

Une séance en marge du festival nous permit d'apprécier (intelligemment chantée par Mme Herlinger) une page qui me paraît de tout premier ordre, *der Wein* d'Alban Berg d'après quelques poèmes de Baudelaire. Il y a là à la fois une fluidité et une force qui montrent que l'auteur de *Wozzeck* ne s'arrête pas en chemin et progresse sans cesse. Il faudrait toute une étude sur ce *Wozzeck* (écrit sur l'admirable drame romantique de Büchner) que nous entendîmes fort bien donné à Aix-la-Chapelle ! Plus encore que l'intensité dramatique de la fin, me sembla de premier ordre, au premier acte, la traduction musicale de la psychologie du soldat Wozzeck, être incertain, angoissé, flottant et comme privé de moi.

Certains complexes sonores vont infiniment loin dans l'exploration des dessous semi conscients de l'âme humaine, malgré que la musique reste le plus souvent enfermée dans des formes strictes : fugues, chacones, variations, etc. Cette liberté de l'atonalité et cette contrainte formelle sont un des plus curieux contrastes que je connaisse (imaginerait-on pour prendre un exemple, à mon sens moins relevé, un sonnet écrit dans le style des surréalistes). Il faudrait longuement s'y arrêter, mais nous ne pouvons que signaler en passant toute l'attention qu'il faut donner à la haute figure d'Alban Berg.

De combien d'œuvres encore faudrait-il parler ! et du pur et noble *Chant funèbre* du français Jean Rivier, et des piquantes mélodies de Germaine Taillefer (qui seraient à leur vraie place seulement dans un salon), des pages intéressantes d'Andreae, Jirak, Wagenaar (qui représentait l'Amérique d'une façon assez peu spécifiquement américaine), des ouvrages beaucoup moins intéressants de Veretti, Gibson, Michel, Poot, Stimer, etc.

Les musiciens belges étant très légitimement à l'honneur, nous entendîmes à la « Monnaie » une œuvre de Grétry, peut être pas choisie parmi les meilleures, et à Liège un opéra comique de Gresnick (XVIIIe siècle).

Si tant d'œuvres religieuses du passé étaient au programme,

une seule y figurait d'un auteur vivant : le *Stabat mater* du polonais Zymanowski. Elle m'a vivement impressionnée. Certaines parties à deux voix, un peu archaïsantes, étaient comme un vivant symbole de la concomitance des deux congrès de Liège. Si certains ensembles chorals se rapprochent davantage de formules cadentielles plus classées, combien loin vont certains coins de cette musique d'un mysticisme si ému, sincère, raffiné, et qui dans l'ensemble possède une sorte de transparence auditive comparable à celle, visuelle, de certains vitraux médiévaux. Ce *Stabat* me paraît être avec la *Litanei* de l'autrichien Petyreck l'œuvre sacrée la plus belle du XXe siècle. C'était avec *Wozzeck* la pièce de résistance du festival ; il est dommage que ces deux grandes œuvres venues de l'Est n'aient pas été équilibrées par deux importantes pages d'auteurs occidentaux, ainsi que les *Euménides* de Milhaud et le *Psaume* de Roussel, qu'il avait été question de donner à Anvers.

Espérons que ce sera pour l'an prochain au festival d'Oxford... car, malgré quelques heures d'ennui, l'on se sent toujours suffisamment enrichi par les réunions de la S. I. M. C. pour désirer y retourner la fois suivante.

RAYMOND PETIT

* * *

REVUE DES LIVRES

Le Parricide imaginaire, par *Marcel Jouhandeau* (Schiffrin).

Un très bon Jouhandeau, où la réalité et l'hallucination se mêlent si intimement que l'on ne reconnaît plus leur domaine propre, de couleur soutenue, lent et violent, beau.

M. A.

*

Le Pêcheur d'éponges, par *Panaït Istrati* (Rieder).

Ce n'est pas un des meilleurs livres d'Istrati, encore qu'on y trouve de belles choses. On a trop l'impression qu'Istrati exploite une veine. Il est trop pressé de donner un sens à son histoire. Il en fait trop une romance. Le besoin de liberté et la belle amitié de ses vagabonds nous touchaient davantage, quand il se bornait à les suggérer. M. A.

*

Joyce, par *René Laporte* (Portiques).

Un jeune homme se sent le cœur vide, en même temps que le dégoût des caprices où jusqu'alors il s'est dispersé. Il fait insérer dans un journal grivois deux lignes qui le présentent comme une jeune fille en quête d'amitié. On répond. Il se prend à son jeu. Voilà deux êtres : lui et son correspondant, dont la vie va tourner autour d'un personnage fictif : Joyce, — fictif, mais plus vrai, plus complet, plus important que tous ceux qu'ils ont pu rencontrer.

On pressent avec plaisir les nuances de cette fantaisie ; on aime ce qu'elle suggère, et ce qu'avec un peu de lourdeur elle pourrait symboliser. On se dit que ce n'est pas seulement par jeu que le jeune homme invente un être ; le romancier n'en est pas si loin quand, pour sortir de soi, il crée un personnage, où il reconnaît soudain, incarné, son plus intime secret. On songe encore que les figures qu'il crée, pareilles à Joyce, agissent sur lui et comptent davantage que ses compagnons quotidiens. Et de même que ce jeune homme voit sa Joyce prendre pour un autre un autre aspect, ce n'est pas toujours sans trouble qu'un écrivain voit un de ses héros, une de ses idées, sa propre image parfois, prendre pour les lecteurs un sens qu'il n'avait pas prévu.

Le livre de M. René Laporte souffre de partir d'une anecdote un peu douteuse. On regrette d'autre part qu'il ait voulu faire un roman de ce qui aurait dû être une nouvelle. Néanmoins *Joyce* est de beaucoup le meilleur de ses livres. La fantaisie en est plus sobre, la vivacité (qui rappelle celle de M. Philippe Soupault) plus naturelle. C'est un livre d'une heureuse veine. On y songe un peu à *Fantasio* et un peu à *la Vénus d'Ille*. M. René Laporte y semble abjurer une insouciante jeunesse, se dire qu'il faut être sérieux, essayer de l'être, y parvenir d'ailleurs, et sans lourdeur. Tout cela donne au livre un air plaisant et touchant à la fois.

M. A.

*

Grand-Louis le Revenant, par *Marie Le Franc* (Ed. du Tambourin).

Raconter les pensées, les actions et les voyages de Grand-Louis l'Innocent et de sa maîtresse après leur mort, cette idée avait de la grandeur. Mais de cette vie d'outre-tombe, Marie Le Franc n'a pas la vision prodigieuse, inouïe, d'une véritable voyante ; ce livre représente en réalité un très antique état d'esprit : celui de la survie errante ou souterraine que rappelle Fustel au début de la *Cité antique*, conception que l'image des revenants, des génies familiers a fait subsister, à côté du christianisme, dans la Bretagne de Marie Le Franc.

Ce livre est donc aussi réaliste et aussi fantastique que *Grand-Louis l'Innocent* ; l'auteur a beau dire que ce livre est un « second volume »

d'abord impublié, plutôt qu'une « suite » nous n'apprenons rien d'essentiel sur les personnages, et nous piétinons un peu sur place dans cette fantaisie — qui demeure, au reste, curieuse et attachante.

J. PR.

*

La Robe de Bal, par *André La Roque* (Fasquelle).

M. André La Roque avait donné, il y a trois ans, son premier roman, *l'Aveugle*, âpre étude des passions paysannes.

Il s'agit cette fois d'une étude de ce qu'on appelle, faute d'un cliché moins gratuit, la « jeune fille moderne ». C'est l'aventure d'une fillette élevée dans un milieu austère mais indulgent à ses caprices, séduite par le premier bellâtre venu, enceinte, elle vient mourir à Paris dans un lit d'hôpital ; elle est partie sans savoir pourquoi et sa mort n'est pas le moins désordonné, le moins absurde de ses gestes. Cette fille de notaire normand a eu la vague conscience de sa beauté chez l'habilleuse, vieille sorcière, vigoureusement dessinée : mais elle n'a pas la vocation ; si fort que soit son désir d'air libre, elle reste victime de sa peur du scandale. Une fatalité inéluctable pèse sur tout le récit, notamment sur le personnage du clerc, figure attachante, peut-être la plus nette, la plus marquante du livre : il se noie sans le faire exprès, à la suite d'un faux pas, et n'a pas l'idée de réagir. Ginette, cause involontaire de ce suicide bizarre, ressemble à cet être falot ; elle est comme lui l'instrument aveugle du destin.

On quitte ces pages avec un malaise : l'auteur l'a voulu ainsi. En dépit de leur inégalité, elles sont humaines et fortes. On aimerait pourtant que l'analyse, si fine par places, se développât partout avec la même acuité.

Y.-G. LE DANTEC

*

La Création du Monde, par *André de Richaud* (Grasset).

Un prologue écrit sur le ton de l'ivrognerie risque de décourager le lecteur aux premières pages de ce petit volume. La suite est plus curieuse : elle pourrait avoir grand intérêt si l'auteur n'était pas sorti de son projet : il s'agissait d'imaginer la Création (en hérétique ou non, peu importe) avec les moyens d'imagination et d'émotion dont peut disposer un paysan du pays d'Avignon. Or l'auteur a laissé reparaître bien des abstractions et de la littérature. Les récits de la Création, de la Genèse, sont œuvre d'esprits déjà évolués, abstracteurs ; il s'agissait de rendre plus concret, non pas d'abstraire encore. Pourtant les parties de l'ouvrage où M. de Richaud a exécuté son projet intéressent par une virtuosité verbale qui s'amuse d'elle-même, et où le Méridional s'en donne à cœur joie — beaucoup, presque trop.

J. PR.

Le Testament de Basil Crookes, par *Pierre Véry* (Librairie des Champs Elysées).

Le goût des énigmes est peut-être signe d'aristocratie : on relève un défi, on affronte le sphinx. Qui ne serait dévoré par le sphinx à plusieurs replis de M. Pierre Véry ? La solution est trop complexe. Mais le livre est très captivant. A ce roman policier tout lecteur prendra intérêt. Il pourra d'ailleurs ensuite s'intéresser à la façon dont la machine est montée, et au jeu qui demeure entre ses rouages et la vie. Et il est bien que le prix du roman d'aventures soit allé à ce *Testament*, parce qu'il est d'une poésie britannique à la Mac-Orlan fort agréable.

H. P.

*

Exactitudes, par *Mme de Noailles* (Grasset).

Quelle n'est pas la sobriété des poèmes de Mme de Noailles, auprès de cette prose abondante, enamourée et indéfiniment langoureuse !

Il est possible que l'on ait inventé les vers pour retenir les poètes de trop céder à la poésie.

J. G.

*

Caprice, par *Tristan Derème* (Emile-Paul).

Tristan Derème ne manque pas d'agrément ; et l'on aimerait sans réserves, si l'on ne se rappelait vaguement les avoir lus il y a quelque trois cents ans, ses vers de plus en plus aisés, de plus en plus gracieux.

J. G.

*

Ma Vie, par *Léon Trotsky* (Rieder).

Le très grand intérêt de cette œuvre tient surtout, on le pense bien, aux événements qu'elle raconte et au rôle qu'y joua le narrateur ; mais elle tient aussi à la manière dont celui-ci raconte. Trotsky n'a ni l'impartialité d'un historien, ni le don narratif d'un chroniqueur, ni même la verve des grands pamphlétaires. Parfois il est prolixe, parfois il tourne court ; il écrit hâtivement. Mais il sait être cinglant, proposer d'un homme un raccourci frappant, et, quand il le veut, sans grandiloquence ni romance, donner d'une scène historique une admirable peinture. C'est ainsi que le récit des journées d'octobre et celui de sa campagne de Sviiajsk atteignent à un relief extraordinaire.

Il a voulu donner un simple compte-rendu de son activité ; mais tout au long de ces trois livres, j'admire, sinon un très vaste génie, du moins une énergie si constamment tendue qu'elle en paraît presque inhumaine, une perpétuelle netteté de décision, une figure fière et sûre de soi, mais sans jactance, et, au plus intime de l'homme, je ne sais quelle prodigieuse jeunesse.

M. A.

Vie d'Armand Carrel, par *Nobécourt* (N. R. F.)

Carrel est un de ces personnages frappants, considérables dans l'opinion de leur temps, presque oubliés par l'histoire, à qui la vogue de la biographie rend un précieux service.

Je ne sais si M. Nobécourt, qui s'emploie à relever la mémoire de son compatriote, pourra sauver une part notable des écrits de Carrel : c'était de l'éloquence imprimée ; brillant devant les tribunaux, Carrel eût valu mieux encore à la Chambre. Sa préface aux œuvres de Courier (son écrit le plus facile à trouver) est lourde, emphatique ; sans doute, sur un homme que Carrel tenait pour une victime, il fallait de l'amertume — mais sans éclats de voix.

Timon-Cormenin, tout franchement, expliquait par la bile les allures de matamore irritable et les inégalités d'humeur de Carrel. Ce qu'il lui accordait, ce n'était pas tous les talents du polémiste, mais surtout la tactique. C'est ce que M. Nobécourt a su le mieux rendre, en historien exact et informé ; c'est ce qui était aussi le plus difficile à rendre.

J. PR.

*

Vie de Napoléon, par *D. Merejkovsky* (Calmann-Lévy).

Il faut regretter que Napoléon n'ait pas fait exécuter, quand il le pouvait, celui qu'il nommait *ce fripon de Bourrienne* : ce plat coquin lui a confectionné, pour la postérité, une jeunesse d'un romanesque sans gaîté, farcie d'anecdotes invérifiables dont les biographes n'ont pas le courage de se passer. Pour le reste, la partie historique, il me semble que la documentation de M. Mereikovsky est de seconde main, et qu'il s'est contenté d'ajouter par-ci par-là quelques coups de couleur, à la vanvole.

J. PR.

*

Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie, par *O. V. de L.-Milosz* (Fourcade).

M. de L.-Milosz nous propose non pas une traduction, mais une transcription d'une vingtaine de contes ou de fabliaux lithuaniens. Il parvient souvent à nous donner l'impression d'une œuvre originale, de grande saveur. Mais parfois aussi, de peur que nous ne sentions pas assez la naïveté des contes lithuaniens, il recourt à une abondance un peu artificielle de plaisanteries, de jeux de mots et d'anachronismes, et surtout à un français populaire qui semblerait à nos paysans le comble de la préciosité. Aucune langue n'est plus dangereuse à manier que la langue du peuple ; aucune ne se transforme, aucune ne se démode plus vite. Il s'est créé un langage *populaire* qui n'est plus parlé

que dans les livres, et qui diffère autant du véritable que le vocabulaire de Somaize de la langue de Voiture. M. A.

*

Kurt et Grete (Allemagne 1929), par *Pierre Lafue* (Éd. Prométhée).

C'est un petit livre très mal présenté. La couverture en est *ornée* d'un bois immonde qui, à ceux qui ne connaissent pas M. Lafue, doit faire, de ce livre, augurer le pire. Le titre lui-même donne le change. J'entends bien que M. Lafue l'a choisi par modestie, qu'il a voulu dire : « Je ne parle que de ce que j'ai vu, et n'ai pas tout vu. » Mais va-t-il dire que ce qu'il a vu se réduit à Kurt, jeune hobereau, et à Grete, fille d'un juif de Munich ?

Et certes on sait gré à M. Pierre Lafue de ne nous entretenir que de son expérience personnelle, et de n'avancer aucune idée générale, qu'il ne tire d'un ensemble de faits. D'ailleurs il ne se complait pas dans le récit de son voyage, il est discret, sait tracer une scène en quelques mots, évoquer une atmosphère par un détail ; tout cela est d'un art excellent. — Mais son livre a une bien autre valeur ; c'est l'œuvre d'un homme qui connait l'Allemagne très intimement et depuis longtemps, pour qui l'on sent que le problème allemand est un des plus importants qui se puissent poser, qui est hanté par ce problème parce qu'il le voit lié à celui de la France et de sa culture (on se rappelle comment M. Lafue avait exposé ce dernier dans *La France perdue et retrouvée*).

Il est peu de Français, soucieux comme l'est M. Lafue de la grandeur française, qui gardent la même clairvoyance dans l'examen de l'Allemagne, la même mesure dans le jugement. On est heureux de ne trouver dans un livre qui a trait à l'Allemagne ni anecdotes, ni pittoresque, ni moquerie, ni ces éternelles comparaisons entre l'esprit parisien et la métaphysique allemande, l'article de Paris et les *délicatesses* de Francfort, le vin de Champagne et la bière bavaroise. Le livre de M. Pierre Lafue, sans colère comme sans légèreté, vise avant tout à comprendre. Il est, quand il le veut, d'une très belle langue.

M. A.

***

REVUE DES REVUES

Le XIXe siècle, et sa stupidité.

Julien Benda precise, dans les *Nouvelles Littéraires*, un point qui lui tient à cœur :

Ce qui aura été la grande faiblesse d'esprit du XIXe siècle, ce que

j'oserais appeler sa vraie « stupidité », c'est sa brutale religion de la science, sa grossière proscription de la métaphysique, et, par suite, sa prétention de faire présider les « méthodes positives » à des activités qui relèvent et ne peuvent relever que de la métaphysique.

Cette béotienne prétention est générale au XIXe siècle. Je l'ai signalée à propos de la « physique sociale ». On la retrouve au cours des doctrines morales. Le XIXe siècle est l'inventeur des morales « fondées sur l'expérience » : comme si des commandements moraux pouvaient être autre chose que des verdicts de la conscience pré-existants à l'expérience et décidés à lui faire la leçon.

On la retrouve dans les conceptions relatives à la science. Le XIXe siècle est l'inventeur de « la science *qui entend ne connaître que des faits* » ; comme si, outre les faits, la vraie science ne vivait pas d'*hypothèses*, qui, transcendantes aux faits, sont, en fin de compte, des attitudes métaphysiques.

On la retrouve, chose tout à fait curieuse, dans les doctrines métaphysiques. Le XIXe siècle a vu naître des écoles qui prétendent *fonder sur l'expérience* nos idées relatives à la nature de Dieu, à la liberté humaine, à l'origine de l'être. De ce point de vue est éminemment remarquable cette parole de Renan : « C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu... » Nos vues sur la nature de Dieu tirées de l'observatoire ou du laboratoire !... D'autres plus récents (Bergson) ont nettement formulé que leur métaphysique était fondée sur l'expérience. Le XIXe siècle aura inauguré cette chose inouïe : la métaphysique expérimentale.

Nous avons connu aussi la « critique qui observe et ne juge pas ». Julien Benda conclut :

Il faut en prendre notre parti : la grande tenue de l'esprit, j'entends la distinction des natures, est perdue, chez les gens de lettres, depuis le XVIIe siècle : le vertige qui s'empara de leur classe devant la « nouvelle idole » était inévitable ; si nous sommes aujourd'hui exempts de cette maladie, (car le scientisme semble vraiment passé de mode chez les jeunes écrivains), c'est parce que nos aînés se sont chargés de l'avoir. Rappelons-nous le mot de Fontenelle : jamais nous ne porterons assez de reconnaissance aux anciens ; sur chaque sujet il fallait qu'un certain nombre de sottises fussent dites ; ils ont pris le soin de les dire.

Au lieu de bafouer le XIXe siècle, nous ferions mieux de le remercier : s'il n'eût été stupide, c'est nous qui eussions dû l'être.

J. G.

* * *

MEMENTO

La Revue de Paris (août-septembre) : *La voie royale*, par André Malraux.

*
* *

Correspondance.

Nous recevons la lettre qui suit des Rédacteurs en chef des *Cahiers de l'Etoile :*

Le 17 août 1930.

Monsieur et cher Confrère,

Nous relevons dans le numéro d'août de *La Nouvelle Revue Française*, dans un texte de M. Jean Grenier *Sur l'Inde*, au chapitre *Les théosophes*, un passage concernant la revue *Cahiers de l'Etoile*, au sujet duquel nous vous prions très vivement de bien vouloir insérer la mise au point suivante :

Les *Cahiers de l'Etoile* ne sont pas rédigés par M. J. Krishnamurti, *et* des collaborateurs, mais c'est M. Krishnamurti qui collabore à cette Revue, dont nous sommes les rédacteurs.

M. Krishnamurti, ainsi qu'il l'a maintes fois déclaré en public, n'est ni théosophe (ou théosophiste), ni membre de la Société théosophique dont les chefs sont en désaccord avec lui.

En outre, nous avons, en ce qui nous concerne, assez souvent et assez nettement établi notre position, qui nous éloigne de tous les groupements spirituels ou occultes et de toutes les sociétés, pour qu'il nous suffise ici, dans le but de dissiper la confusion que crée M. Grenier, de renvoyer ses lecteurs à un quelconque des numéros de notre revue.

Contrairement aux faits, M. Grenier nous ayant englobés dans un groupement dont il dit qu'il est « un bloc de sottise, de naïveté et de mercantilisme », il nous semble indispensable de vous demander de rectifier les faits dans votre Revue. Quant aux injures, indirectes ou directes comme celle-ci... « Les Cahiers de l'Etoile rédigés... etc... *mais* (nous soulignons) aussi par des écrivains de bonne foi... » nous nous réservons d'y revenir autrement.

Tout en vous remerciant, cher Monsieur et Confrère, nous vous prions de croire à nos meilleurs sentiments.

I. de Manziarly,
Carlo Suarès.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LE MOMENT PSYCHOLOGIQUE

La défaveur dont sont l'objet actuellement nos belles valeurs industrielles françaises rappelle, par plus d'un point, la période de 1924-1926 pendant laquelle les capitalistes n'avaient d'yeux que pour les valeurs à change et délaissaient systématiquement tous les titres qui avaient quelque attache avec le franc.

L'avenir s'est chargé de démontrer qu'il y avait lieu de distinguer entre la valeur nominale d'une action et sa valeur intrinsèque. Nos entreprises, dépréciées injustement et victimes d'une véritable erreur de jugement de la part de la spéculation et du portefeuille, eurent, au cours des trois années suivantes, une éclatante revanche qu'elles auraient certainement amplifiée si New-York avait su conserver la même mesure que Paris dans ses appréciations boursières et dans ses développements industriels.

Nous voici donc revenus à un palier de départ pour une nouvelle période de hausse. Certes, les cours ne sont pas à un niveau aussi bas qu'en juillet 1926 ; mais aussi, que d'événements favorables depuis cette époque ! La remise en équilibre du budget, la stabilisation monétaire, le règlement des dettes de guerre, ne sont pas des éléments négligeables dans l'appréciation d'une situation de fait et c'est pourquoi il serait témé-

raire de vouloir acheter à des prix aussi avantageux qu'avant la période de la stabilisation du franc.

Depuis cette époque les sociétés ont encore accumulé des bénéfices et des réserves, elles ont renforcé leurs moyens d'action et élargi leur clientèle sur les marchés extérieurs. Voilà, pour leur valeur intrinsèque. Mais il faut également se rappeler que dans l'intervalle, la plupart d'entre elles, pour ne pas dire toutes, ont sensiblement accru leurs dividendes, tandis que l'Etat réduisait largement ses prélèvements sur les coupons.

Le standing de toutes nos entreprises s'est donc trouvé très notablement amélioré depuis quelques années et il n'est pas surprenant que, dans ces conditions, le niveau général de la cote ne puisse redescendre au même étiage qu'il y a quatre ans.

De gré ou de force, il faudra donc se contenter vraisemblablement des cours actuels, à quelques rares exceptions près, et je ne pense pas que ceux qui ont déjà commencé leurs achats aient longtemps à s'en repentir.

Nous tournons, en effet, autour du moment psychologique des achats et ce n'est pas quand les grandes matières premières auront marqué une amélioration sensible, qu'il sera temps de prendre des initiatives. Les meilleures affaires seront faites alors depuis longtemps et les éternels hésitants ne pourront que se lamenter une fois de plus sur leur inaptitude à saisir les bonnes occasions.

André PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

B. R., Nevers. — Vous pouvez sans crainte vous intéresser à la première affaire ; quant à la seconde les perspectives sont bonnes, mais aucun résultat n'a encore été publié. Si vous désirez des renseignements précis sur ces deux affaires, donnez-nous votre adresse.

L. D., Chagny. — La part ayant fait un bond en avant, je ne serais pas étonné qu'il fût question d'une augmentation de capital. Pourtant rien d'officiel n'a été publié.